UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00455249 3

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lafemmeamoureuse03almuoft

LA FEMME AMOUREUSE

DU MÊME AUTEUR

LA FEMME AMOUREUSE DANS LA VIE ET DANS LA LITTÉRATURE

Ceux qu'elle aime : *Le Soldat. La Guerre et l'Amour.* . . . . . 1 vol.

Le Cœur et les Sens. *La Sensibilité amoureuse de la Femme. Pudeur et Coquetterie. Comment aime la Femme.* . . . . . 1 vol.

En préparation :

Quelques grands Amoureux. *Les deux Lauzun; le duc Richelieu, Casanova, Mirabeau,* etc. 1 vol.

La Jeune Fille. *L'Eveil de l'amour. Le Flirt.* 1 vol.

Dépareillées et Désaccordées. *Le Mari, la Femme et l'Amant. Crimes passionnels.*

HENRI D'ALMERAS

LA FEMME AMOUREUSE

DANS LA VIE ET DANS LA LITTÉRATURE

ÉTUDE PSYCHO-PHYSIOLOGIQUE

oo

LES ÉLUS DE LA FEMME
LES HOMMES D'AMOUR

oo

BEAUTÉ ET LAIDEUR -:- DON JUAN
-:- -:- -:- ET LES DON JUAN -:- -:- -:-
-:- -:- LE CRÉPUSCULE DES VIEUX -:- -:-

PARIS, 22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS
ALBIN MICHEL, EDITEUR

HQ
1208
A45
t.3

QUELQUES APERÇUS PRÉLIMINAIRES SUR LA MORALE ET LA LITTÉRATURE

« Je n'ai point écrit pour les masses... »
GOETHE.

La France est certainement le pays où il y a le plus de gens d'esprit, mais c'est peut-être le pays où il y a le plus d'imbéciles.

Ces imbéciles appartiennent à une espèce particulière et à l'espèce la plus redoutable. Ce sont des imbéciles français, qui, parce qu'ils sont français, se croient intelligents. L'intérêt qu'ils auraient à se taire, ils ne le comprennent pas. Ils parlent, ils écrivent. Ils sont oratoires et littéraires. D'ailleurs, ils n'ont pas d'idées et ils ne savent ni penser ni voir.

Ils excellent dans le lieu commun moral et humanitaire. C'est un produit du pays.

Voulez-vous vous en rendre compte? Lisez le programme officiel d'une des fêtes de la Révolution et du Directoire, tel qu'il paraissait dans les journaux du temps.

A défaut de l'*auguste monarque*, qu'on venait de raccourcir, vous y trouverez le *vertueux*

citoyen et sa *tendre épouse,* et le *vaillant guerrier,* que regarde avec complaisance une *vierge pudique,* tout en guidant les pas d'un *vénérable vieillard.* Notez qu'à aucune époque, sauf à la nôtre, il n'y eut pareil débordement de vices.

Mandrin s'appelait alors Brutus et Cartouche Publicola. Des bandits se déguisaient en philanthropes, et, les yeux levés au ciel, la main sur le cœur (ou dans la poche du voisin), invoquaient l'Etre Suprême,célébraient, au milieu des ruines, les bienfaits de la Révolution, et louaient, en prose ou en vers, les vertus du peuple, de ce peuple, généreux et sublime, qui, à ce moment, pour apaiser sa soif de sang, léchait les bois de la Guillotine. Quant aux femelles de ces tape-dur, mégères mal apprivoisées et aboyeuses de clubs, on aurait cru leur faire injure en ne les comparant pas à Lucrèce, avant le viol, ou à Cornélie, mère des *Gracques.*

Plus tard le « vaillant guerrier » qui pourra n'être, au demeurant, qu'un profiteur de la Victoire et un cabotin de l'Héroïsme (car il y en avait déjà sous l'Empire) obtiendra la *médaille des braves,* des braves et des roublards, et on commencera, mais modérément encore, à récompenser ou à encourager par la *croix d'honneur* des sollicitations certaines et des honorabilités douteuses.

Les mêmes jugements, immuables, les mêmes formules, stéréotypées, depuis qu'il y a des Français, et qui ne pensent pas, sur le soldat, sur la femme, sur la patrie, sur l'humanité, sur l'utilité du travail et les avantages de la vertu, nous dirigent et nous dominent. Nous essayons parfois d'affecter le scepticisme. Mais, en dépit de nos tentatives de blague et de nos prétentions à l'in-

dépendance d'esprit et à la dignité de caractère, nous restons plats, dociles, et gobeurs, éternellement gobeurs, menés par des mots, et avaleurs de boniments.

Ces clichés, lieux communs et formules consacrées n'imposent, et c'est leur principal mérite, ni effort ni réflexion. Ils favorisent les intelligences paresseuses et inertes. Ils permettent de vivre dans cet état de quiétude et d'optimisme, qu'on pourrait appeler le *nirvanâ de l'imbécillité*. C'est le mol oreiller, garni d'illusions et de mensonges. On y dort d'un sommeil de brute mais on y dort.

La vérité, si attrayante pour quelques hommes, avec son charme un peu sévère et son arrière-goût d'amertume, la plupart des hommes l'ont en horreur. Elle les rebute autant qu'elle les effraie.

Résolu à être sincère, puisque je voulais être exact, je devais m'attendre et je m'attendais, dans cette série d'études, à scandaliser tous ceux dont les opinions, rassurantes et consolantes, différaient des miennes. Je ne pensais pas comme eux : ils en ont conclu que je me trompais, et après avoir contesté mes théories, ils ont déclaré peu littéraire, peut-être parce qu'il leur était difficile de la déclarer peu probante, ma manière de les exposer.

Que, dans ces études sur la femme, je me fusse borné à des maximes, à des considérations, d'apparence plus ou moins paradoxale, sans les accompagner et les appuyer d'aucune note — c'était facile et moins fatigant — on m'aurait traité de fantaisiste et d'esprit faux, on aurait dit : « ce livre ne tient pas debout! » Mais, comme, à dessein, loin d'écarter les notes, je les ai multipliées, comme j'ai appelé à mon aide, en qualité de

patrons, de garants et de témoins, des historiens, des romanciers, des philosophes, des moralistes, des médecins, mieux renseignés et plus compétents que moi et peut-être même que mes contradicteurs, on a dit : « C'est un pédant qui ne marche qu'en s'appuyant sur les opinions d'autrui ». Ainsi, documentation ou absence de documentation, on devait également me les reprocher. Je l'avais prévu.

Imbus de cette vanité nationale, qui n'épargne personne, la plupart des faiseurs de livres qualifiés de sérieux, cherchent beaucoup plus, je ne l'ignore pas, à plaire qu'à instruire.

Ils cherchent surtout, et c'est un peu leur excuse, à vendre leurs livres, dans un pays qui, intellectuellement, se nourrit de friandises et de hors-d'œuvre, qui ne supporterait pas une forte alimentation, qui, romans et poèmes à part, vit d'*essais,* d'*abrégés,* de *manuels* et où, pour parler d'Homère, par exemple, ou de l'Histoire universelle, on doit composer un « discours » sur Homère ou un « discours » sur l'Histoire universelle. *Rhetorica morbus!* c'est le vrai mal français.

Donc, un peu parce qu'ils y sont obligés et beaucoup parce qu'ils y sont très portés, les auteurs de ces livres « sérieux » semblent toujours avoir peur de trop connaître les sujets qu'ils traitent. Pour ne pas paraître trop érudits, ils essaient de se montrer légers et badins. Ils badinent avec l'Histoire et flirtent avec la Géographie. Représentez-vous Mascarille archéologue.

Leur grande préoccupation est de « bien écrire » et d'écrire pour les dames et les demoiselles, non plus « ad usum Delphini » mais « ad usum puellarum ». Derrière le cuistre honteux on entre-

voit le conférencier mondain, le Bellac, qui fait des grâces et qui, transporté dans le livre, continuera à en faire, parce qu'en réalité il n'est pas capable d'autre chose.

Voilà comment d'un gros in-octavo tudesque, bourré de documents et qui épuise le sujet, et quelquefois le lecteur, sort un petit in-douze français, charmant et nul, où il n'y a guère qu'un joli bavardage académique, du babil de demi-savant et de professeur de salons, une vague connaissance de ce que promet le titre et de ce qu'il ne donne pas — et tous ces livres, destinés à un public de collégiens, de gens du monde et de caillettes, sont tellement légers, douceâtres et sirupeux, qu'on se demande, quand par hasard l'auteur s'appelle Boissier, si c'est de l'érudition ou de la confiserie.

Chacun a sa méthode. Ce n'est pas la mienne. Je ne sais plus quel critique reprochait à Monselet d'avoir, dans je ne sais plus quel ouvrage semé à pleines mains les citations : « Ingrat! répondit-il, je ne vous donne que très peu de ma prose, et vous vous plaignez! »

Je n'ai voulu être qu'un théoricien qui soutient, de son mieux, une thèse qu'il croit juste et utile. Je n'ai cherché ni des effets ni des succès de style, non par modestie mais par dédain. Il n'y a pas dix écrivains, à Paris, dont le suffrage pourrait avoir pour moi quelque intérêt. Quant aux autres... Un littérateur est un peu, à notre époque, comme un musicien qui irait jouer une sonate de Beethoven dans une cage de singes.

J'ai essayé simplement d'être clair et complet et de donner ainsi satisfaction à ce besoin de précision et d'exactitude, qui doit venir chez moi, sans doute, de l'habitude des travaux historiques.

Quand les six ou sept volumes de cette longue série sur la psycho-physiologie féminine auront paru, on pourra juger l'œuvre dans son ensemble, et en mieux saisir le sens, la portée et la valeur.

En attendant, et sans impatience, je me résigne à être plus lu que compris.

La largeur d'idées, le courage intellectuel, l'étendue des connaissances, sont rares dans toutes les professions, même dans celle qui affecte d'en avoir le monopole.

Fussent-ils très portés à s'exprimer librement — et la plupart ne le sont pas — les critiques peuvent rarement le faire. Ils dépendent des opinions sociales, politiques ou littéraires qu'ils professent souvent sans les avoir. Ils dépendent des journaux ou revues où ils écrivent, du public qui les lit. Ce public, ils ne le guident pas, ils le suivent. Je ne parle pas de ceux qui dépendent d'un espoir de décoration ou d'une future candidature à l'Académie, ou des aigris ou des envieux, ou de ceux qui s'embusquent dans la Critique, pour qu'à charge de retour on parle de leurs livres, et je ne parle pas non plus de la masse des incompétents. Quelques hommes de talent et de courage, dans cette tourbe de médiocres et d'effrayés, émergent. Et je dois même constater qu'ils émergent plus qu'ils n'émargent. Que ceux-là, ne partagent pas vos opinions ou que, sur un de vos livres, qui les choque, ils gardent le silence, on s'incline tout de même devant leur probité et leur conscience professionnelle. Mais les autres!...

Je prévoyais des scrupules très sincères, chez des écrivains que j'estime, mais l'incompréhension irraisonnée et bête, la sévérité compliquée de mauvaise foi, le silence diplomatique de certains bibliographes suspects, absorbés par de plus

profitables comptes rendus, je les prévoyais aussi. Heureusement, le succès d'un livre ne dépend plus de ces distributeurs de réputation, qui n'en gardent pas pour eux-mêmes. Ils ne peuvent plus vous nuire qu'en vous louant.

Je me suis heurté, naturellement, à pas mal d'hypocrisies.

Devant ce titre, *La Femme amoureuse,* Tartuffe a esquissé un signe de croix et Trissotin lui-même s'est voilé la face : Sujet subversif! sujet scandaleux ! Comment une femme peut-elle être amoureuse? Si encore elle ne l'était que de Tartuffe ou de Trissotin!

Evidemment, j'étais un homme dangereux, l'homme qui dit la vérité.

L'Humanité, cette vieille courtisane qui se donne des airs de prude, ne demande qu'à être trompée et flattée. On lui présente un miroir. Elle s'y regarde et elle s'écrie : « Fi! l'horreur ! », et elle accuse le miroir.

J'essayais de démontrer que la femme est... une femme. Nous le savions, m'objecta une de mes lectrices. Point n'était besoin qu'on prît la peine de nous l'apprendre. Sans doute, les femmes le savent, quoi qu'elles affectent souvent de n'en pas convenir, mais la plupart des hommes l'ignorent, n'ayant jamais été à même de s'en apercevoir. Mon livre devait, nécessairement, les dérouter et leur déplaire.

Quelques-uns de ces lecteurs, déçus ou mécontents, étaient des rêveurs et des idéalistes, enfermés dans un culte fervent, une adoration mystique de la Femme. J'imagine qu'ils m'ont pris pour un sacrilège.

D'autres, — et c'était, de beaucoup, le plus grand nombre — avaient et étalaient cette morale con-

ventionnelle, sociale et mondaine, faite d'ignorance, d'imbécillité, de routine, et d'hypocrisie, morale qui réserve certains sujets, tels que le Mariage, n'admet pas qu'on les traite librement, *du moins, la plume à la main,* et *dans un livre,* car ces mêmes hommes, qui affectent des airs dégoûtés devant une étude audacieuse, sont ignobles et répugnants, lorsque entre eux, dans leur café, dans leur cercle, ils parlent des femmes avec de lourdes plaisanteries de pachydermes échauffés, avec des rires épais et gras, avec une sinistre gaieté qui sent le gaudissard, l'adjudant et le valet d'écurie. Le récit de leurs bonnes fortunes — et quelles bonnes fortunes! — est tout ce qu'on peut imaginer de bête et de grossier. Ils y révèlent un mépris de la femme — leur femme exceptée — qui contraste singulièrement avec leurs crises de pudeur littéraire et l'attitude gourmée de ces vieux paillards d'antichambre devant certains livres.

D'autres encore, nombreux également et bien plus qu'on ne pense, devaient se montrer particulièrement sévères, ceux qui, pour la femme, furent toujours des étrangers, des exclus. Ils en gardent une secrète amertume et comme une plaie que le moindre contact fait saigner. Toute étude sur l'amour leur semble une provocation.

Mes deux précédents volumes heurtaient, assurément, les opinions, les préjugés, ou risquaient de réveiller les blessures de vanité, l'incurable jalousie de ces diverses catégories de lecteurs. Ils auraient excusé la basse gouaillerie, les anecdotes égrillardes, un érotisme banal délayé dans une fade phraséologie, ou une misogynie réelle, basée sur l'ignorance de l'âme féminine, si attachante, si séduisante en dépit de toutes ses lacunes et de

toutes ses imperfections; mais c'était précisément ce que cette étude présentait d'original et de profond et de passionné, et ce culte physique de la femme qui s'y révélait — quand on savait et voulait l'y voir — qui leur paraissait la moins tolérable. Ou ils ne s'y reconnaissaient pas ou ils regrettaient de ne pas s'y reconnaître.

Comme l'aurait fait un médecin, j'insiste sur ce point, mais comme un médecin curieux de psychologie, j'ai traité un sujet plein de difficultés, hérissé de pièges.

Convenait-il de le traiter? Je me suis posé cette question. Après tant d'écrivains, dont la réputation que je sache, n'en a point souffert, après tant de théologiens, de philosophes, et de moralistes et de romanciers, après tant de prêtres et tant de médecins, pouvait-on parler de l'amour, en l'envisageant comme une loi de la nature et comme une heureuse nécessité sociale? Pouvait-on avec ce sujet, trop souvent galvaudé par d'ignobles trafiquants mais qui n'en reste pas moins le plus important et le plus actuel de tous les sujets, faire, consciencieusement, un livre sérieux et probe?

Je me suis demandé aussi si, entraîné par les documents que je mettais en œuvre, je n'avais pas forcé la note et calomnié mon temps, mais ce temps n'est pas calomniable. Il dépasse tout le mal qu'on peut en dire. Je crains maintenant de n'avoir tracé qu'une image trompeuse et trop idéalisée [1].

1. C'est ainsi qu'on le jugera, j'en suis sûr, dans quelques années. Je me suis tenu, tout le temps, volontairement, au-dessous de la vérité. Je n'ai pas voulu faire le livre terriblement vrai, effrayant, que tout ce que je savais me permettait de faire. Sans cesse, j'ai voilé, gazé. Je n'ai pas osé appeler les choses par leur nom. Je n'ai pas eu le courage de tout dire.

En somme, qu'ai-je voulu? Montrer ce qu'est, véritablement, dans l'amour et dans le besoin qu'elle a de l'amour, la femme, que tous les hommes croient connaître et que la plupart connaissent si peu. Il me restera ensuite à dégager une conclusion de mes observations, de l'énorme quantité de renseignements et de documents que j'aurai utilisés. Je dirai alors, mais avec l'autorité qu'on ne saurait refuser à celui qui a accumulé les preuves et les témoignages, que notre organisation actuelle des rapports sociaux et légaux entre les sexes est absurde et illogique, qu'il faut ou rétablir le harem, ce qui ne serait pas sans quelques avantages, ou élargir en droit comme elle l'est en fait, la morale sexuelle, et débarrasser de toutes ses entraves, de toutes ses hypocrisies, ce mariage démodé, impossible, dans lequel luttent perpétuellement la sournoise sensualité de la femme et l'autorité aussi tracassière qu'intermittente de l'homme, l'un voué au ridicule, l'autre condamné au mensonge et à la lâcheté. Passe pour la femme, que souvent sa perfidie amuse, mais que des hommes s'accommodent de ce rôle ingrat, je n'arrive pas à le comprendre.

Misogyne! dira quelque imbécile. Hélas! je crains bien de n'être que trop philogyne, mais on peut aimer, les yeux ouverts. L'Amour ôte quelquefois son bandeau. On a une maîtresse qu'on adore, mais ne voit-on pas ses défauts? Il serait difficile de ne pas les voir. C'est précisément à cause de ses défauts qu'on l'adore. Ils vous indignent, ils vous irritent et ils vous attachent[1].

Si sot et si niais et si grossièrement vulgaire qu'il nous apparaisse, presque toujours, l'homme

1. Demandez à une jeune femme très franche si, à l'égard des hommes, elle n'a pas la même manière de voir et d'agir.

est, sans aucun doute, au point de vue moral, supérieur à la femme, et toutes les femmes intelligentes en conviennent. Cela l'empêche-t-il d'être si souvent déplaisant et odieux? Pour moi qui n'aime guère que la société féminine et qui en ai l'habitude, je dois avouer que, quelques amis à part, il me dégoûte profondément. Oui, je crains bien d'être plus misanthrope que misogyne.

La femme, plus sensible et plus impulsive que l'homme, est livrée plus que l'homme à ses instincts, mais ces instincts, que blâment nos préjugés, nous n'en voyons pas la permanente utilité, nous n'en voyons même pas l'utilité présente.

Regardez autour de vous, et, pour un moment, n'essayez pas de trop vous illusionner.

Sur ce terrain qui ne lui est que trop favorable, dans ce Paris jadis si accueillant et si aimable [1], dans cette France citée pour sa bonne grâce et sa courtoisie, avec les haines de classes de plus en plus exaspérées, toutes les anciennes maladies sociales, dont on se disait et dont on se croyait guéri, anti-cléricalisme, anti-sémitisme, xenophobie, reparaissent, donnant aux instincts de meurtre et de pillage de cette misérable humanité, qui semble retourner peu à peu à la barbarie, de nouveaux aliments, de nouveaux instruments et de nouvelles forces.

Qui nous sauvera, si nous pouvons être sauvés? la Femme.

Au milieu de toutes ces causes de haine et de tous ces redoublements de haine, la grande force de la Femme et son incomparable charme, c'est l'amour.

1. Et qui l'est si peu aujourd'hui. On est surpris, chaque fois qu'on y revient, après une absence un peu prolongée, des progrès qu'a fait la grossièreté dans ces classes inférieures que leur enrichissement n'a pas rendues moins haineuses.

De quelque formule qu'on l'enveloppe ou qu'on le délimite, qu'il soit la passion ou le caprice, qu'il se prolonge ou, rapidement, se dissipe, qu'il tende au mariage ou qu'il se suffise à lui-même, il aboutira toujours et ne pourra pas ne pas aboutir à ce précieux et merveilleux résultat de créer, dans un monde d'égoïsme, de cupidité et d'envie, un peu de dévouement, de générosité et de tendresse.

Là où il n'y avait que discorde et colère, il sera le lien et l'apaisement.

La haine collective, systématique, qui caractérise notre malheureuse époque, et qu'on s'imagine supprimer en la niant et en ne voulant pas la voir, la Femme ne la connaît pas ou la connaît bien moins que nous. Elle ne ressent que celle qui se précise, qui se justifie en quelque sorte, et que provoque, au fond de son âme, un amour inquiet, déçu, irrité. Elle ne distingue entre les hommes que ceux qui lui plaisent et ceux qui ne lui plaisent pas. Si désireuse de luxe et si avide d'affection, elle répugne d'instinct à un état social d'où disparaîtrait tout ce qui multiplie les plaisirs, tout ce qui augmente la joie de vivre et tout ce qui facilite l'amour. Par ses goûts comme par ses habitudes, elle est essentiellement conservatrice et anti-révolutionnaire. Elle n'a pas intérêt à ce qu'une guerre civile supprime des hommes jeunes. Elle ne trouvera jamais qu'il y en a trop.

Elle a un égal besoin d'une civilisation raffinée et d'une humanité unie. Qu'elle se soit accommodée de la guerre — et encore rien ne prouve que beaucoup n'en aient pas souffert, même parmi les jeunes femmes, car toutes n'étaient pas des marraines évaporées ou de trop impressionnables infirmières — il faut bien, dans

une certaine mesure, l'admettre. Le prestige de l'uniforme, le culte des héros ou pseudo-héros favorisait les intrigues sentimentales ou autres et, sous prétexte de patriotisme, on pouvait se permettre bien des choses. Mais dans une guerre civile, plus ou moins franche, plus ou moins déclarée, dans un pays troublé, divisé, où il n'y aurait de stabilité et de sécurité pour personne, ou chacun serait suspect, menacé, où les réunions mondaines deviendraient impossibles, où les établissements de luxe seraient fermés, où les distractions un peu élégantes passeraient pour criminelles, où le pauvre en arriverait à empêcher tout plaisir qui dépasserait ses ressources ou contrarierait ses goûts, et où, à la longue, avec ce régime de suspicion et d'oppression, les âmes finiraient par se remplir à la fois d'amertume et de désenchantement et de terreur, quelle place, je vous le demande, resterait-il à l'amour?

On a aimé, je le sais, pendant la Terreur. On a aimé dans les prisons. On a aimé jusqu'au pied de l'échafaud. Mais de quel amour inquiet, rapide et parfois désespéré! Que de couples juvéniles et charmants et qui ne cherchaient qu'à être heureux et qui n'avaient pas commis d'autre crime, furent séparés prématurément par les lourdes clefs du geôlier ou le couperet du bourreau!

Il fallait se cacher ou fuir ou mourir. La vie de salon n'existait plus. Jeunes filles ou jeunes femmes, comment pouvaient-elles se rapprocher de l'homme qui leur plaisait ou, ne l'ayant pas trouvé encore, chercher et découvrir l'homme qui leur plairait ?

Et c'est un régime analogue, non pas dans ses détails mais dans ses effets, que menace de créer cet état de défiance et de haine, cette universelle

cupidité et cette universelle envie, cette exaspération de tous les mauvais instincts, cette inaptitude à voir avec calme et à supporter le bonheur d'autrui, ce demi-bolchevisme qui ne ferait pas de plus pitoyable victime que la Femme, en supprimant le luxe dont elle ne saurait se passer, sans déchoir, et qui n'aurait pas, je l'espère, d'ennemi plus résolu.

Ces généralisations de haine, ces haines de parti pris, de tradition et de classe, elle ne les comprendra jamais. Toutes les habitudes de son esprit et de son cœur y répugnent.

Il faut qu'elle choisisse et puisse librement choisir. Il faut qu'elle accomplisse sa merveilleuse tâche de conciliation, d'apaisement et de tendresse.

Ceux qui aiment, ceux qui sont aimés, se dépouillent peu ou prou de ce qu'ils avaient de violent et d'amer. Les cœurs les plus durs s'adoucissent. Ils vont vers la pitié, vers la bonté et ils ne savent plus haïr. Parmi ces hommes de 1793, seuls se montraient cruellement inflexibles ceux qu'une douce main de femme n'avait pas écartés de leur chemin couvert de sang, ceux qui en sortant de la Convention ou du Tribunal révolutionnaire n'avaient pas trouvé, au logis, pour les désarmer, les baisers de l'épouse ou de la maîtresse. Même ceux pour qui l'amour fut de la douleur se sentaient épurés et calmés. Souffrir et pleurer, c'est devenir plus humain.

Non seulement c'est le rôle de la Femme de rendre l'homme moins brutal, moins violent, moins soumis à l'intolérance et au sectarisme, mais en même temps qu'elle adoucit, elle affine. Elle a dans l'amour d'infinies délicatesses qui finissent par réagir sur son grossier compagnon. D'une brute, elle fait un amant.

D'autre part — je souhaite qu'on puisse s'en convaincre en lisant le présent volume — l'amour n'est pas aussi aveugle que nous le représentaient les poètes. A la fois très sensitive et très imaginative, et habituée à mettre son imagination au service de son cœur et de ses sens, la Femme n'aime pas à tort et à travers et le premier venu [1]. On ne peut s'empêcher d'être frappé de l'importance qu'elle donne, même dans l'amour, à l'intelligence, importance qu'on aurait également tort d'exagérer ou de méconnaître. Elle a, sans doute, son idéal de la Beauté masculine, dans lequel interviennent, au premier plan, jeunesse, santé, vigueur. Elle n'aimera jamais, d'amour, un homme qu'elle ne jugera pas *beau,* mais il lui arrivera rarement de trouver suffisamment beau un imbécile [2].

En réalité, et j'essaierai de le démontrer dans un des chapitres de ce volume, il existe, très différente de la beauté plastique ou sculpturale, une beauté passionnelle ou sexuelle, dans laquelle entrent, pour une large part, l'animation du visage, la vivacité caressante du regard, dues l'une et l'autre à l'intelligence et à ce que j'ai appelé la sensibilité amoureuse.

J'en demande bien pardon aux moralistes, à certains moralistes, ce sont les *voluptueux intelligents* que les femmes aiment le plus et qu'elles considèrent avec raison comme les plus remarquables exemplaires d'humanité ou du moins comme les plus agréables — un Mirabeau par exemple qui, avec ses yeux de flamme et malgré

1. Je ne parle ici que de la généralité, car il y a des femmes qui aiment tous les hommes, comme il y a des hommes qui aiment toutes les femmes.

2. C'est, du moins, une des rares illusions qui me restent, et je tiens beaucoup à la conserver.

son visage ravagé, leur plaisait, autant qu'il déplaisait aux hommes. Les autres exemples que je donnerai, dans le volume qui suivra celui-ci et le complètera, seront peut-être moins caractéristiques, et j'en donnerai même qui paraîtront infirmer ma thèse, car la valeur intellectuelle d'un Raspoutine ou d'un Pranzini apparaît moins que celle d'un Mirabeau, mais je pose en fait qu'en tenant compte des exceptions — puisqu'il y a des femmes de toutes les catégories et que les hommes ne sauraient revendiquer le monopole des mauvais choix — la sélection sexuelle, intellectuelle autant que physique, *mais indifférente trop souvent aux éléments de moralité,* est une loi à peu près absolue.

Et c'est là encore une des grandes supériorités de la Femme et un des bienfaits de l'amour, même au point de vue social, puisqu'il distribue, non pas toujours mais fréquemment, des prix de beauté et d'intelligence.

Un dernier mot qui est une sorte d'avis au lecteur. Je n'aurai pas dans cette troisième série, ni dans celles qui suivront, à rencontrer sur ma route, comme dans la précédente, des parties de mon sujet aussi essentielles que pénibles à traiter. On ne saurait croire avec quelle satisfaction je le constate.

Je dois ajouter, par la même occasion, que j'ai pris la résolution de supprimer tout ce que j'avais l'intention de dire, dans un volume spécial — et que je n'aurais dit, d'ailleurs, qu'en me plaçant à un point de vue rétrospectif — sur la vie religieuse féminine.

Même avec les réserves et distinctions que je n'aurais pas manqué de faire, cette étude pouvait présenter des côtés choquants et j'y renonce, sans

regret. Une apparence d'anticléricalisme à la Homais ne me tente guère, et je suis de ceux qui n'ignorent pas que si les couvents d'autrefois prêtaient à des abus, il y a dans les couvents d'aujourd'hui des femmes qui font honneur à la femme, et à l'égard desquelles on ne peut avoir d'autres sentiments que le respect et l'admiration.

I

LA BEAUTÉ SEXUELLE

Un philtre mystérieux
Emanait de ses prunelles.

E. Goyon (*La Grenade*).

Je crois que vous êtes aimant dans les deux sens...

Dans la délicieuse comédie d'Alfred de Musset qui a pour titre *Suzon*, Cassius et Fortunio discutent sur les meilleurs moyens, pour un homme, d'inspirer l'amour.

— Je vois, dit Fortunio, que tu ne connais pas le plus grand moyen.

— Lequel?

— Le magnétisme animal.

Restif de la Bretonne, dont les œuvres sont pleines d'idées originales, avait déjà exprimé, comme on va le voir, avec plus de précision la même idée, dans le *Mimographe* [1] :

« D'habiles fisiciens (*sic*) ont remarqué qu'il se faisait continuellement par les yeux des person-

1. Le Mimographe ou *Idées d'une honnête femme*, pour la reformation du théâtre national, 1770.

nes passionnées une émanation d'esprits infiniment projectiles qui communiquent insensiblement à ceux qui les écoutent ou les regardent la même agitation dont ils sont affectés. »

Ce fluide, dont l'existence ne semble pas douteuse, mais qui est encore peu connu, se rattache évidemment au Magnétisme animal dont il constitue une des formes, un des aspects. C'est ce que je voudrais essayer de démontrer, de me démontrer à moi-même, faute de mieux — pour le simple plaisir de m'écarter un peu des sentiers battus et de résoudre la solution d'un des problèmes les plus curieux qui puissent se poser, dans le sujet que je traite.

Attraction à distance d'un corps sur un autre ou empire qu'un être exerce sur un autre, pour des raisons qui, à première vue, paraissent inexplicables, voilà ce qu'on a nommé, en employant un terme médical et physiologique, l'*influence* ou *influx* — et on a distingué, tout en les subordonnant à des causes analogues et à une commune origine, les fluides planétiques — de la Lune par exemple sur la Terre, dans le phénomène des marées — magnétique, électrique, galvanique, etc.

Les « physiciens » ou « mécaniciens » — le médecin Asclépiade, qui exerçait, à Rome, un siècle avant l'ère chrétienne, les Cartésiens, Robert Boyle, Frédéric Hoffmann (1660-1742) professeur à l'Université de Halle, l'anatomiste suisse Haller (1708-1777), disciple de Boerhave, etc., — admettaient, en donnant et à juste titre un rôle important aux odeurs dans ces effets attractifs, des effluves plus ou moins prononcés, plus ou moins perceptibles.

« Chaque espèce évrivait, au mot *Odeur,* dans

le *Dictionnaire des Sciences médicales*, publié en 1814, Cloquet, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, et même chaque individu répand autour de lui une odeur particulière, et se trouve toujours comme enveloppé d'une atmosphère de vapeurs animales sans cesse renouvelées par le jeu de la vie.

Au reste si chaque espèce, si chacun des individus qui la composent ont une odeur spéciale, il n'est pas moins certain que chaque sexe, chaque âge, en répand une qui lui est particulière... Les passions influent aussi sur la nature des odeurs exhalées. »

Ceci a, au point de vue de l'attraction amoureuse — et quand on ne veut pas la considérer uniquement comme une union des âmes — une importance sur laquelle on ne devrait pas avoir besoin d'insister.

« Secrète pénétration des fluides... courant magnétique des fluides », constate dans une curieuse étude, *Les Vierges sages* (1842), Alphonse Esquiros, en indiquant spécialement ce rôle des odeurs dans l'amour[1], et il ajoute, en note :

« On sait que Henri III étant entré, au milieu d'un bal donné par Catherine de Médicis, dans le cabinet de Marie de Clèves venant de changer de chemise, en devint amoureux pour toute sa vie. »

Il y a mille autres faits non moins curieux qui prouvent l'influence de ces communications, en quelque sorte magnétiques, sur les sentiments. Certains peuples d'Orient choisissent leurs femmes sans les apercevoir, celles-ci étant soigneusement voilées et couvertes tout le temps qu'on

1. J'en ai déjà parlé en détail et je n'y reviens ici qu'incidemment.

leur fait la cour; mais les hommes devinent celles qui leur conviennent à l'odeur, et deviennent quelquefois très épris de ces femmes qu'ils n'ont jamais vues.

Chez nous, les jeunes gens un peu exercés savent très bien reconnaître sous le masque et le domino une belle femme d'une laide. Il y a autour de l'une et de l'autre une atmosphère différente...

Cette école des « physiciens » ou « mécaniciens », admettait en même temps que l'effet, d'ailleurs incontestable, de l'odeur — des animaux de proie par exemple sur leurs victimes — l'effet de frayeur, d'épouvante, de torpeur, produit, dans d'autres cas, par la simple vue — d'un serpent, par exemple, sur l'oiseau qu'il semble fasciner et qu'en réalité il terrifie et paralyse — ou encore l'action à distance des torpilles, des gymnotes, et de tous les poissons électriques.

Les « vitalistes » ou « pneumatistes » — le médecin grec Arétée qui vivait au premier siècle après J.-C., Paracelse et son disciple Van Helmont, à qui on doit la révélation scientifique du gaz, le médecin anglais Thomas Willis (1622-1675), professeur à l'université d'Oxford, certains Stahliens, Digby (1603-1665), inventeur de la *poudre de sympathie* pour la guérison des blessures [1], Robert Fludd, esprit aventureux, occultiste affilié aux Rose-Croix, mais chimiste et physicien remarquable, et le grand Boerhave, qui était de son temps par ses préjugés et ses erreurs, mais qui devança son temps par d'admirables travaux —

1. Elle était composée, dit-on, de gomme adragante, de vitriol et de plantes médicinales. Ce qui la rattache au magnétisme c'est que, même enfermée dans un placard, elle devait produire son effet sur la plaie qu'on voulait guérir. Sa vogue dura jusque vers le milieu du dix-huitième siècle.

les « vitalistes » on « pneumatistes » ne croyaient pas à des agents simplement mécaniques, mais à une sorte de projection nerveuse, non dégagée de surnaturel, à des « esprits substils », capables de se transmettre au dehors.

D'autres vitalistes, d'un spiritualisme plus marqué et dans lequel n'intervenait pas l'occultisme, ne niaient pas l'existence de ce fluide ni ses effets mais le considéraient comme une communication ou, si l'on veut, une transfusion d'une âme à une autre. C'étaient, après Hippocrate et Galien, Stahl (1660-1734), professeur à l'université de Halle et inventeur de l'*animisme* (ou principe immatériel de l'âme), Théophile de Bordeu, physiologiste illustre, et Barthez (1784-1806) qui découvrit ou crut découvrir ce qu'il nommait le *principe vital,* indépendant de la matière et la dominant.

Les travaux et les observations sur le Magnétisme animal, au XVIII[e] siècle, devaient conduire à une connaissance plus précise et à une étude plus scientifique de ce fluide spécial capable d'influencer le cœur et les sens de ceux qui en recherchent ou subissent le contact, et par conséquent d'agir sur leur volonté.

Dans un rapport particulier qu'il publia en 1784 sur Mesmer et ses expériences, Laurent de Jussieu, un des commissaires délégués par la Société royale de Médecine, n'hésita pas à admettre et à affirmer l'existence de ce fluide, dans lequel il voit une « émanation de la chaleur animale » et qu'il appelle « le fluide électrique animalisé ». Les causes morales ou physiques peuvent en augmenter ou en diminuer la force, et, d'une manière générale, un vieillard ne la possède pas au même degré qu'un homme dans la vigueur de l'âge,

Ni Jussieu ni Mesmer, dans cet ordre d'idées, n'avaient rien inventé. Douze à quatorze siècles avant notre ère, l'hierophante phénicien Sanchoniaton, que l'on considère comme le plus ancien historien connu, constate, dans un des fragments de ses œuvres qui nous ont été conservés, qu'il y a, flottant dans l'air, un esprit auquel on doit attribuer la sympathie et l'antipathie universelles.

Cet esprit, ce fluide, cette force nerveuse, le corps humain les reçoit et les transmet, les yeux surtout, que saint Basile désignait par ce mot admirablement expressif : des mains incorporelles.

Flot intarissable, invisible, mobile et vivant, d'une incomparable fluidité, d'une impressionnabilité merveilleuse qui le rend éminemment sensible à la musique, à la voix, à tous les bruits agréables ou violents, tel se le représentent Robert Boyle et Newton[1].

Mais les savants qui paraissent avoir le mieux deviné sa nature et apprécié ses effets, ce sont peut-être le jésuite Athanase Kircher (1602-1680), auteur de plusieurs ouvrages sur le Magnétisme, dont le plus célèbre est le MAGNETICUM REGNUM SEU DE TRIPLICI IN NATURA MAGNETE (1667), et le médecin anglais Maxwell.

Kircher décrit dans son livre le fluide répandu chez tous les animaux (a des degrés divers, car le fluide d'un mouton ou d'une limace doit être de qualité médiocre) et un de ses chapitres s'intitule du Magnétisme de l'amour (*de Magnetismo amoris*).

Quant à Maxwell, médecin du roi, qui donnait

1. *Principia mathematica philosophiæ naturalis*, 1687. lib. III. — Newton avait puisé dans les ouvrages de Kircher son idée de l'attraction universelle.

au principe vital de chaque individu le pouvoir de se projeter et d'opérer, à quelque distance que ce fut, les termes dont il se sert, pour caractériser ce principe vital ou du moins pour indiquer quelques-uns de ces effets, me paraissent fort curieux :

« Il existe, dit-il, un certain enchaînement d'esprits ou d'irradiations, même à de longues distances. Quel est cet enchaînement? C'est un flux perpétuel de rayonnements entrant dans le corps ou en sortant. J'ai pensé que je devais indiquer ceci, même en quelques mots, car de cet enchaînement dépend toute la médecine magnétique... »

« Telle est, ajoute Maxwell, la force de ce magnétisme, qu'il y aurait de véritables dangers à en parler trop ouvertement. En effet, si ce système était clairement exposé (que Dieu nous en préserve!) les pères ne seraient plus sûrs de leurs filles, ni les maris de leurs femmes. Bien plus, les femmes ne seraient plus sûres d'elles-mêmes [1]. »

Ainsi, peu à peu, notre sujet se précise et se limite. Une citation empruntée au livre d'un médecin italien, Baricelli, va nous en rapprocher davantage encore.

Jules-César Baricelli qui s'intitulait médecin philosophe, et qui fut certainement, à en juger par son ouvrage, un lettré et un érudit, vivait dans la première moitié du XVII[e] siècle. Il publia, en 1617, à Bologne, le livre *Hortulus genialis* (l'agréable ou fertile jardinet), dont je donne ci-dessous un extrait, et dans lequel il traite une infinité de questions de médecine et d'histoire

1. « Concatenatio quædam est spirituum seu radiorum, licet longe separentur. Qualis sit hæc contenatio? Hoc unum hic breviter dicendum putavi, nempe ex hac concatenatione totam magneticam medicinam pendere... Imo si hac conclusio clarè explicaretur (quod avertat Deus!) patres de filiabus, mariti de feminis, imo femina de semetipsis certœ esse nequirent. »

naturelle, depuis les usages du tabac chez les Indiens et les merveilleuses propriétés du scarabée à cornes, pour guérir la fièvre, jusqu'à l'antipathie qu'inspire le frêne au serpent. Un des chapitres de cette petite encyclopédie, fort peu connue [1], est intitulé : *De amoris origine aliquot controversiæ* (De quelques controverses sur l'origine de l'amour), et c'est dans ce chapitre qu'il s'exprime ainsi :

« D'autres philosophes prétendent que l'amour se produit lorsque nous fixons nos regards sur l'objet de nos désirs. Ils croient en effet que certains esprits formés des particules les plus subtiles et les plus pures de notre sang [2] s'exhalent vers ce que nous désirons avec ardeur, reviennent ensuite très rapidement à nos yeux, se résolvent en vapeurs et en humeurs qui, reportés peu à peu au cœur et répandus à travers le corps, impriment dans les yeux de la personne que nous aimons une certaine *Idée,* semblable à une image ou à un simulacre — de même que le miroir reproduit l'ombre, la tache que forment (quand ils la regardent) des yeux malsains, infestés de jaunisse ou de toute autre maladie.

Par suite, ceux à qui ces esprits qui tendent toujours à regagner leur siège naturel et à circuler dans le cœur ont inspiré une malheureuse passion, ne cessent pas d'affirmer qu'ils ont perdu leur libre arbitre et qu'ils ne peuvent pas s'empêcher de déplorer leur sort. »

Télépathie, neurique rayonnante, dégagement

1. Elle eut cependant une deuxième édition à Genève, en 1620.

2. Baricelli citait plus haut l'opinion de médecins qui établissent un rapport — très soutenable, à mon avis — entre la chaleur du sang et la tendance à l'amour. On remarquera d'ailleurs combien cette « circulation des esprits » se rapproche, comme système, de la circulation du sang.

astral, émanation fluidique, décharge nerveuse, projection ou extériorisation de la volonté, consciente ou inconsciente, de quelque nom qu'on les désigne, quelque étendue qu'on leur suppose, ces problèmes, si délicats, n'ont été encore qu'imparfaitement étudiés, et avec des parti-pris et des préjugés regrettables. Plus qu'autrefois, parce qu'ils sont tout de même moins mystérieux et parce que les solutions semblent plus prochaines, ils s'imposent à l'attention; mais de longues années s'écouleront sans doute avant que la science ait réussi à dissiper complètement les ténèbres dont ils restent enveloppés.

Ce qui est incontestable, ce qu'on ne saurait nier à moins de vouloir nier l'évidence, c'est que l'amour, passion éminemment contagieuse et soumise à une sorte de mimétisme, se révèle et se communique par le regard, et que, de même qu'il y a certains hommes qui sont doués [1] d'une force fluidique, magnétique, très supérieure à la moyenne, il y a également des hommes dont les regards possèdent une exceptionnelle puissance de révélation et de communication de l'amour. Ceci, d'ailleurs, quand on prend la peine d'y réflé-

1. Ou qui s'en croient doués. C'est un cas assez fréquent. Le romancier Pigault-Lebrun rentrait dans cette catégorie. Sur ses vieux jours, il s'occupa d'occultisme et il s'imaginait qu'il avait un grand pouvoir de fascination. Il avait soigneusement recueilli dans son jardin tous les crapauds, adultes ou en bas âge, qui venaient s'y promener. Il les posait, attachés avec des ficelles, sur une table et, les fixant d'un regard qu'il essayait de rendre terrible et dominateur, il s'évertuait à les magnétiser, jusqu'à ce qu'ils en crevassent. Les crapauds, indifférents à cette mise en scène et à ces tentatives de meurtre par le regard, se contentaient de faire leur métier de crapauds, c'est-à-dire d'émettre par les verrues qui leur servent d'ornement, un suc jaunâtre et visqueux, et, eux aussi, sans mauvaise intention, j'imagine, ils fixaient de leurs yeux étranges l'opérateur. Et ce fut le pauvre Pigault-Lebrun qui faillit en crever. Il se sentit magnétisé, fasciné, pris de vomissements et, sur le point de s'évanouir, il se hâta d'interrompre ses expériences et il ne les recommença plus.

chir, n'a rien d'extraordinaire. Parce qu'ils ressentent plus vivement, ils expriment et ils transmettent plus vivement. Ce principe posé, nous ne négligerons pas d'en tirer toutes les conséquences, mais nous n'oublierons pas non plus de remarquer qu'il est moins simple qu'il ne paraît et qu'avec ou sans intervention de l'occultisme, des éléments un peu imprévus et compliqués s'y mêlent.

Le magnétisme du regard, l'appel et l'attraction des yeux — que l'on admette ou non un fluide spécial — voilà ce qui pour la femme, comme pour l'homme, et plus encore que pour l'homme, constitue la vraie beauté, la beauté amoureuse. Rien n'est moins paradoxal, rien n'aurait moins besoin de démonstration, si ce n'étaient pas les choses les plus simples et les plus naturelles qui sont le plus difficilement acceptées et comprises.

Il convient d'abord de distinguer la beauté plastique, de la Vénus de Milo ou de l'Apollon du Belvédère, la beauté conventionnelle ou littéraire [2], et ce que je suis obligé d'appeler la beauté passionnelle ou sexuelle. On les confond très souvent, et c'est la cause de beaucoup de jugements très hasardés et très faux. Quand je dis on les confond, je veux surtout parler des hommes. Les femmes savent très bien à quoi s'en tenir. Elles se connaissent et elles nous connaissent.

Le *Mercure de France* publiait dans son numéro

2. « Ce que les jardiniers hollandais ont fait pour les arbres, les Grecs l'ont fait pour la forme humaine. Ils ont élagué tout ce qui était vivant et contre leurs règles pour lui donner un contour académique... Et ils ont réussi au point de nous faire appeler laids certains visages qui sont parmi les plus puissants et les plus aimables et beaux certains qui sont parmi les plus niais et les plus répulsifs. » G. K. Chesterton, trad. de Charles Grolleau. *Revue Hebdomadaire*, mars 1921.

du 16 juin 1913 un très ingénieux article d'Anne-Marie et Charles Lalo, *Les Préjugés de la Beauté féminine.*

Préjugés anciens. — C'est la femme la plus belle qui est la plus aimée, et, toujours, en proportion de sa beauté. Hélène, qu'admiraient même les vieillards de Troie; les princesses des romans de chevalerie et des chansons de gestes, celles que chantaient trouvères et troubadours, et qu'ils décrivaient presque dans les mêmes termes; les héroïnes de tragédie, Chimène, Emilie, Bérénice, Roxane, etc., toutes semblables et ne différant que par le nombre d'années.

Préjugés modernes. — Cette beauté féminine reste conventionnelle, mais, cependant, romanciers et romancières précisent davantage, dans leurs portraits, donnent plus d'importance à l'expression, tiennent plus de compte des particularités et des nuances, et ils créent, ce qui est un progrès, la « jolie laide ». *Je ne suis pas belle, je suis pire.*

Quelques-uns de ces romanciers (Bourget, par exemple) confondent un peu trop la beauté avec la distinction et l'élégance. Les deux auteurs de l'article le lui reprochent mais il est tout de même certain et indéniable que la femme du peuple, l'ouvrière, la paysanne, faute de soins, faute de luxe, faute de cadre, sont généralement moins belles et le restent moins longtemps que la femme oisive et riche qui peut mieux orner, mieux mettre en valeur sa beauté, la maintenir et la préserver par une bonne hygiène, par une existence plus douce, plus heureuse, des atteintes de l'âge et des ravages de la maladie.

La Femme laide est exclue de l'amour. — M^me^ de

Duras, romancière oubliée mais qui eut son heure de gloire, nous raconte dans *Ourika* la triste aventure d'une jeune négresse qui, parce qu'elle est laide — *nigra sum sed non formosa* — ne peut pas être aimée et en meurt de chagrin. Elle aurait pu tout au moins être aimée par un nègre. Plus récemment, dans un roman qui fit pas mal de bruit, Claude Terval nous montre son héroïne, Lucienne, éprise d'un aveugle qui l'aime, parce qu'il ne la voit pas et qui, lorsqu'il la voit, guéri, cesse de l'aimer. Même thèse dans *Les Deux Rives*, de Fernand Vanderem, et, appliquée à l'homme, dans le remarquable et émouvant roman de Paul Brulat, *La Gangue*.

Cette beauté romanesque, artificielle, conventionnelle, se modifie, suivant les époques, et évolue. La femme est blonde, brune, petite, grande, mince, diaphane, aérienne, robuste ou montée en couleurs. Sous l'influence du Romantisme, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Orient, sous l'influence de Byron, de Walter Scott, de Musset, etc., tantôt jeune fille svelte et vaporeuse qui semble n'avoir qu'une âme, tantôt andalouse aux seins brunis, tantôt odalisque d'occasion ou puérile mousmé ou tendre et sentimentale otahitienne. Les romanciers réalistes seront plus soucieux d'observation exacte dans la description de leurs héroïnes, mais, malgré tout, le type conventionnel, scripturaire, se perpétue.

Il y a également des préjugés de la Beauté masculine. Le plus répandu, et un des plus absurdes, c'est qu'elle n'existe pas, qu'elle ne doit pas exister, qu'il serait inutile, ridicule et choquant qu'elle existât.

« Un homme est toujours assez beau, quand il ne fait pas peur à son cheval », affirmait Barbey

d'Aurevlly, qui se distingua, d'ailleurs, par sa fatuité et par la puérile importance qu'il donna, dandy retardé et incurable, à sa toilette.

Je ne pense pas que les chevaux aient sur la beauté masculine, et son agrément et ses avantages, la même opinion que les femmes. En ne la tenant pas pour indifférente et négligeable — il s'en faut de beaucoup — les femmes obéissent aux lois de la sélection sexuelle, mais en y mêlant, pour fixer leur choix, d'autres éléments, d'autres stimulants, sur lesquels les moralistes et les idéalistes me paraissent assez mal renseignés.

Darwin publia en 1871 son célèbre ouvrage, THE DESCENT OF MAN, AND SELECTION IN RELATION TO SEX (La Descendance de l'homme et la Sélection dans les rapports entre les sexes). Le grand savant anglais a cité, pour appuyer sa thèse, et on a cité après lui un grand nombre d'exemples empruntés à la vie des animaux, nos frères inférieurs. J'en ai donné moi-même, quelques-uns, à propos de la coquetterie, dans mon volume sur la sensibilité amoureuse de la Femme, mais on voudra bien me permettre d'y revenir.

« Interrogez, écrivait Voltaire sur le Beau, un crapaud, il vous répondra que c'est sa crapaude avec ses deux gros yeux et sa peau gluante. » La crapaude elle-même ne choisira pas ou n'acceptera par le premier crapaud venu. Elle distingue, elle sélectionne. Elle fait, elle aussi, de l'esthétisme, un esthétisme un peu inférieur, un esthétisme de deuxième classe, mais aussi nécessaire que celui de Juliette et de Françoise de Rimini.

La nature a peu gâté ce Roméo médiocre, le crapaud, quoiqu'il essaie de suppléer aux défectuosités de son physique par l'ardeur de sa ten-

dresse, mais, à l'égard d'autres animaux elle s'est montrée plus généreuse. En même temps qu'elle leur imposait le désir de plaire, elle leur en donnait les moyens.

Ornés de crêtes, de panaches, parés des plus somptueuses couleurs, coqs, paons, faisans, oiseaux de paradis, dindons, organisent entre eux des concours de beauté. Le coq de bruyère, que l'on considère comme le plus irrésistible don Juan, parmi les gallinacés, ne se contente pas de faire des effets de plumage, il fait des effets de dancing, et avec succès — car pour être poule, on n'en est pas moins femme — devant sa femelle éblouie et séduite.

L'alligator serait un danseur insuffisant mais il excelle dans la natation. Il plonge, bondit, disparaît, reparaît, tourne avec grâce, multiplie les circonvolutions, autour de celle qui a parlé à son cœur et dont il entreprend la conquête. Elle ne cèdera qu'à celui qui nagera le mieux. C'est un point de vue.

Ce goût du beau, qui s'unit parfois au goût de la force, avec lequel il lui arrive de se confondre, on le rencontre, incontestablement, dans beaucoup d'espèces, mais, en général, chez la femelle plus que chez le mâle. On a cependant remarqué que les étalons de marque, ces aristocrates de la race chevaline, répugnent à frayer avec des juments de race inférieure. Ce sont là des cas exceptionnels.

La sélection sexuelle, on a prétendu qu'elle existait même chez les Infusoires, parce qu'on les voyait se rechercher et se fuir, ou du moins en avoir l'air. Simple phénomène d'affinités physico-chimiques. N'exagérons rien et rayons réso-

lument les Infusoires de la liste de ceux qui n'aiment pas au hasard.

Pour beaucoup d'animaux, mieux doués que les Infusoires, le doute n'est pas permis. Ainsi un naturaliste, J. Hunter, cité par Charles Richet, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*[1], raconte que pour déterminer le rapprochement de la femelle d'un zèbre et d'un âne, on dut peindre le corps de celui-ci de raies transversales. Elle le trouva alors mieux vêtu, plus beau, elle le prit sans doute pour un zèbre, et l'amour naquit. Ceci ne s'applique pas seulement aux ânes.

Le cerf le plus beau, pour la biche, c'est le plus courageux et le plus fort; mais dans d'autres cas et dans d'autres espèces, la beauté, se suffisant à elle-même, joue un rôle prépondérant. Elle est un attrait pour la femelle, elle est pour le mâle un avantage dont il tire sans doute vanité (le paon, par exemple) et dont il semble ne pas ignorer le pouvoir.

« Nos papillons ont conscience de leur beauté, puisqu'ils l'étalent. En effet, c'est le plus souvent la surface supérieure de leurs ailes qui offre le plus d'éclat; c'est aussi celle qui est le plus en évidence, et l'on voit l'insecte au repos exécuter de légers mouvements de haut en bas qui semblent avoir pour but de faire remarquer sa ravissante parure. Au contraire, les géométrides et les noctuées quadrifères, chez lesquels le dessous des ailes est plus panaché et plus étincelant que le dessus, redressent sur leur dos les organes du vol et les maintiennent longtemps dans cette position, comme pour n'en montrer que la partie éclatante. Enfin les lépidoptères nocturnes ne mani-

1. *L'Amour. Etude de psychologie générale*, dans le numéro du 1er mars 1892.

festent pas cette espèce de coquetterie que l'obscurité où ils volent rend inutile[1]. »

Chaque animal, chaque insecte, se sert, instinctivement, pour cette séduction de la femelle et afin d'être préféré et choisi, de l'arme qui lui est le plus favorable et qu'il possède au plus haut degré. Ainsi se fait la sélection.

« Cette lutte des mâles, soit par la beauté, soit par le chant, soit par la guerre, a un résultat remarquable au point de vue du perfectionnement de l'espèce. Ce sont les plus beaux et les plus forts qui triomphent; ceux qui sont malingres, ou dont le plumage est médiocre, sont dédaignés par les femelles et il ne leur est pas permis de faire souche. Les plus forts et les plus beaux ont seuls droit à la reproduction et la race ne dégénère pas; au contraire, par le fait même de ces luttes, elle tend toujours à s'améliorer[2]. »

Que cette tendance instinctive à la sélection sexuelle, au choix des meilleurs mâles et des meilleures femelles, existe chez l'homme et chez la femme, et plus encore chez la femme que chez l'homme, qui s'en étonnerait et qui refuserait de l'admettre? Seulement, chez des êtres civilisés, sociaux, influencés par le milieu, par les habitudes acquises, par les exigences des intérêts autant que par les entraînements des passions, et soumis à des contingences physiques, intellectuelles, morales, auxquelles échappent les animaux, il peut arriver et il arrive en effet assez fréquemment qu'elle ne soit pas observée, au moins dans le mariage — et cependant elle s'imposerait plus que jamais, avec les déchets que

1. Ch. Lévêque. *Le Sens du Beau chez les Bêtes* (*Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1873).
2. Charles Richet. *L'Amour. Etude de psychologie générale.*

nous a laissés la guerre — cette loi de maintien et du perfectionnement continu de l'espèce, que Schopenhauer a formulée avec cet appareil de rigueur scientifique, dont il était coutumier.

« Chaque individu exerce un attrait sexuel d'autant plus grand qu'il représente avec plus de perfection au physique et au moral l'idéal de l'espèce.

« L'attrait sexuel qu'un individu inspire à l'autre est d'autant plus énergique que les défauts de l'un annulent les défauts opposés de l'autre et que l'union des deux promet un enfant plus entièrement conforme au type de l'espèce [1]. »

Il y aurait beaucoup à dire sur cette théorie de Schopenhauer. Sa seconde proposition, notamment, me paraît absolument fausse. On lui a objecté avec raison l'amour non partagé, la peur de l'enfant, etc.

L'idéal de l'espèce, c'est un grand mot mais ce n'est qu'un mot. Qui le représente, qui l'incarne, cet idéal? Le plus fort, le plus *bon*, le plus intelligent, un idiot qui jouit d'une excellente santé ou un homme de génie qui est souvent malade?

La femme choisit — et par conséquent il y a une sélection sexuelle — mais comment choisit-elle, et qui? Est-elle entraînée uniquement — ou surtout — par cet espoir et ce désir? Est-elle plus mère que femme ou plus femme que mère? Ne donne-t-elle pas, dans ses préférences, dans le choix qu'elle fait, une place, une grande place, à un instinct aussi puissant que celui de la maternité, l'instinct du plaisir?

Je ne répondrai à ces questions que par des

1. Avant Schopenhauer, Chamfort avait dit : « La nature ne songe qu'au maintien de l'Espèce, et pour la perpétuer elle n'a que faire de notre sottise ».

faits. Je citerai comme exemples et comme preuves des hommes qui ont été particulièrement aimés par les femmes et dont on peut affirmer que toutes les femmes les aimèrent. Par quelles qualités exceptionnelles, par quelles supériorités intellectuelles, morales ou autres, ont-ils obtenu ce privilège? C'est ce que je me propose d'examiner et d'étudier et d'exposer, et le lecteur jugera.

Et d'abord, je prends comme point de départ ce qui, je pense, ne saurait être contesté sérieusement, et toutes les opinions, toutes les thèses en conviennent et s'en accommodent, la répugnance de la femme, même, mais beaucoup moins, quand elle n'est plus jeune, pour la laideur. Ce n'est qu'un côté, et une forme plus discrète, de l'invincible attrait qu'exerce sur elle la beauté, et non pas seulement la beauté masculine.

La laideur est un châtiment. On a la laideur qu'on mérite. On ne serait pas laid, si on était intelligent et bon.

Il y a des laideurs sales, des laideurs maladives, des laideurs immorales, des laideurs agressives et provocantes. Il y a des visages blafards ou sanguinolents ou jaunâtres enflés comme un abcès ou dartreux ou fripés et comme moisis. Il y a des bouches qui ont failli être des groins, ou quelque chose de pire, et des lèvres pâles et minces qui semblent avoir été ouvertes d'un coup de rasoir. Il y a des nez pleins de boutons et qui ne fleurissent jamais, et des nez qui sont des trompes [1], et des nez embryonnaires, si ridiculement exigus que ceux qui les possèdent osent à

1. Le Dr Theulat présenta, en 1732, à l'Académie de Chirurgie un de ses clients dont le nez descendait jusqu'au menton et pesait 2 kilos et demi. Un autre nez, qui appartenait à un client du Dr Guérin, avait 32 centimètres de long.

peine les montrer. Il y a des oreilles plates, semblables à des coquilles d'huîtres, et des oreilles poilues et des oreilles qui s'écartent avec horreur des visages qu'elles déparent ou qu'elles complètent. Il y a des yeux qui se cachent pudiquement sous des paupières tuméfiées, et des yeux bordés de rouge et des yeux qu'on croirait rongés par les mites et des yeux indécis, timides ou effarés, d'albinos, de lapin angora ou de hibou.

Il y a de lourdes mains, velues et musclées, d'étrangleurs de vieilles femmes, et des pattes gluantes et fuyantes de séminariste ou de bedeau.

Il y a des têtes de cheval, de chat en colère, de bon caniche, ou bouledogue ou de chimpanzé, et des mufles d'hippopotames, et des museaux de fouine et des gueules de brochet. Il y a des faces basses et répugnantes d'agents d'affaires, des faces glabres de vieux prêtre excommunié. Il y a, surtout dans le Midi, des faces hérissées de poils, brosses mal nettoyées, empoussiérées et vermineuses. Il y a des faces tristes, lasses et ennuyées, dont la vue donne des envies de bâiller, et des faces tendues, crispées qui sont des aveux de constipation, et il y en a aussi qui n'ont pas été solidement construites et qui s'écroulent, où les cheveux tombent sur le front, le front sur les yeux, les yeux sur le nez, le nez sur la bouche et la bouche sur le menton.

Il y a de hideux embonpoints, rosâtres et gélatineux, et de sinistres maigreurs, osseuses et efflanquées comme celle d'un vieil âne qu'on mène chez l'équarrisseur.

Il y a une infinité de malades, poussifs, asthmatiques, essoufflés, rhumatisants, goutteux, rongés par la tuberculose ou pourris par la syphilis, couperosés, eczémateux, livides, terreux, ver-

dâtres, promenant dans la vie des diarrhées incurables, et qui souffrent du cœur, du foie, de l'estomac, de la rate, des intestins, et qui ne peuvent ni manger à leur faim ni boire à leur soif, et qui toussent et qui reniflent et qui crachent, et qui traînent dans leurs poches des boîtes de pilules ou des fioles pharmaceutiques, et qui ont une odeur de mort[1].

Certes, on rencontre sur sa route, sans les chercher, des femmes laides — et celles-là, il faut les plaindre.

« Une femme qui n'a pas été jolie n'a pas été jeune. » Je lis cela dans un livre de cabinet de lecture où un crayon de femme a écrit en marge : « C'est tristement vrai! »[2].

Ne les plaignons pas trop, cependant. La plupart d'entre elles ne sont pas exclues de l'amour mais ceux qui les aiment sont plus répréhensibles et blâmables que s'ils aimaient de jolies femmes, et ils donnent un mauvais exemple.

Dans son *Hortulus Consciencix,* ou Petit Jardin de la Conscience, — ce petit jardin est rarement bien cultivé — un moine du quinzième siècle, Pierre Dorbelli, pose cette question délicate : Y a-t-il plus de mal à pécher avec une jolie femme qu'avec une laide — et après avoir un peu hésité, et pesé le pour et le contre, il conclut par la négative. Là, déclare-t-il, où il y a le moins d'excuse, la faute doit passer pour plus grande. Ce moine, assurément, n'était pas un sot.

Dans un bal de l'Opéra où se trouvaient Arsène Houssaye, Jules Sandeau, Roger de Beauvoir, Albéric Second, un souper réunit ces quatre dan-

1. Le médecin Stahl a publié, en 1700, à Halle, une curieuse dissertation sur le visage indicateur des maladies.
2. *Journal des Goncourt.* Tome III, p. 199.

dys, complétés par six de leurs amis, et dix dominos féminins, dont un s'était proposé et dont les autres avaient été recrutés, au petit bonheur, dans la salle. A la fin du dîner, le premier domino, la jeune femme qui s'était invitée, fit le pari qu'elle ôterait son masque et serait la plus belle. Les autres se résignèrent à accepter, sans enthousiasme, et on s'aperçut alors qu'il n'y en avait qu'une de jolie, celle qui avait engagé le pari — et qui était Lola Montès [1].

Oui, sans doute, il y a des femmes laides, et beaucoup, hélas! et ceci doit nous rendre très indulgents pour celles qui sont jolies, mais la laideur masculine surpasse tout. Elle fait le maximum, et c'est en cela, sans conteste, que l'homme est supérieur à la femme.

Je sais des gens à qui cette laideur, chez une femme ou chez un homme, produit un véritable malaise.

Ingres ne pouvait pas regarder un visage disgracieux. La laideur le blessait comme une insulte. Il détournait les yeux et poussait un cri d'horreur, au Théâtre-Français, quand Geoffroy, jouant le rôle d'OEdipe, sortait du palais avec les yeux crevés. Il détournait les yeux, à l'Opéra, pour ne pas voir Duprez, admirable chanteur, mais doté d'un physique ingrat et d'un visage inharmonique. « Remarquez, disait-il, cet écartement des yeux... »

Pendant son séjour en Italie, quand il se promenait dans les environs de Rome, sa femme, aussitôt qu'elle apercevait un de ces nombreux mendiants assis sur le bord de la route et exhibant des plaies, tendant des moignons, se hâtait

1. V. Georges Casella. PÉRIPHAGES, 1918 (*les Bals de l'Opéra*), p. 283.

d'interposer son châle, comme un écran, pour éviter au peintre féru de beauté un répugnant spectacle.

Tout artiste doit haïr et fuir la laideur et je dirai presque tout homme délicat.

« Roux de cheveux, noir de teint, petit de taille et privé d'un œil, je te prends pour un phénomène, Loïla, si tu es bon. »

La pensée exprimée dans cette épigramme de Martial — et qui n'est autre que celle des Grecs pour qui Beauté et Bonté se confondaient — me paraît fort juste. Il y a des âmes d'infirmes et de disgraciés physiques. Le corps les révèle et les trahit.

A l'église patronale de Verdun, il manquait un chanoine. Un certain Duret se présenta et fut nommé. Lorsqu'il parut pour la première fois au chapitre, le 11 septembre 1733, on se trouva en présence d'un tout petit homme, d'un Ragotin à jambes cagneuses. Les autres chanoines furent stupéfaits, choqués et indignés de cette laideur. Elle leur parut exagérée et intempestive et ils résolurent de ne pas recevoir un homme aussi mal tourné. Dans la lutte engagée sans retard, ils sollicitèrent l'appui et l'intervention de l'évêque de Verdun et de l'archevêque de Paris. Un autre chanoine fut nommé. Duret, qui ne voulait pas en démordre, porta ses plaintes au grand Conseil, et, par un arrêté du 31 décembre 1734, il obtint gain de cause. On lui reconnut le droit d'être chanoine et d'être laid[1].

Albert Samain a fait exprimer à son Polyphème — dans le beau poème qui porte ce nom —

1. Encyclopediana, 1791 (au mot *Laideur*).

un sentiment, attristé et mélancolique, que beaucoup d'hommes ont dû connaître.

Le cyclope, si désireux de plaire à Galathée et si incapable d'y réussir, se regarde dans l'eau et s'aperçoit qu'il est laid.

Hélas! ce fut un soir
Que penché sur l'étang, comme sur un miroir,
Pour la première fois, je connus mon visage
Honteux, je brouillai l'eau. — L'eau refit mon image.
La nuit vint... Tout fut noir... Je regardai encor.
Et depuis j'ai vécu, triste comme la mort.

Heureusement pour eux, la plupart des hommes qui ont un physique ingrat et plutôt répulsif ne s'en doutent pas. C'est une grâce d'état. Ceux qui sont laids, et qui le savent et qui en souffrent, n'ont que trop raison d'en souffrir[1]. Ils sont privés, dans la vie, d'un très grand avantage.

Même en dehors de toute question sexuelle il y a dans la Beauté, et à condition qu'elle soit sympathique, attractive, rayonnante, un charme indéniable. C'est comme la politesse du visage.

Montaigne le constate dans un curieux passage des *Essais* (livre III, chap. XII) :

« Je ne puis dire assez souvent combien j'estime la beauté, qualité puissante et avantageuse. Socrate l'appelait *une courte tyrannie,* et Platon, *le privilège de nature.* Nous n'en avons point qui la surpasse en crédit. Elle tient le premier rang au commerce des hommes : elle se présente

1. Comme Sainte-Beuve. Il fait dire à Amaury (mais Amaury c'est lui-même) dans *Volupté* : « Je m'avisais un jour de me soupçonner atteint d'une espèce de laideur, qui devait rapidement s'accroître et me défigurer. Un désespoir glacé suivit cette prétendue découverte. » Sainte-Beuve cependant fut aimé, à force d'insistance, d'humilité, de supplications, d'appels à la pitié. Il fut le type de l'*amant mendiant.*

au-devant, séduit et préoccupe notre jugement, avec grande autorité et merveilleuse impression. »

Le connétable Albert de Luynes pourrait servir d'exemple. Il avait une telle beauté qu'on se sentait attiré vers lui, comme on l'aurait été vers un chef-d'œuvre de peinture ou de sculpture. Et à ceux qui s'étonnaient de sa grande fortune, si disproportionnée à son mérite : « Vous ne l'avez pas vu! » répondait-on.

Lassalle, cet aristocrate de la Démocratie, était plus fier de sa beauté que de son intelligence et de ses succès de mâle que de sa popularité de tribun : « Etre le plus bel homme de son temps, disait-il, voilà la vraie gloire » et il ajoutait : « Il faudra graver cette sentence sur mon tombeau, afin que la postérité ne l'ignore pas. » Vanité spéciale qu'un borgne ou un bossu ne comprendra jamais.

Tel était également ce chirurgien major Bruyère qui fut tué à la bataille d'Austerlitz et dont Desgenettes disait : « *Il était insolemment beau!* »

Il existe une beauté plastique, sculpturale — harmonie du corps et régularité des traits — et une beauté sexuelle dans laquelle domine l'expression. Elles peuvent s'unir, se compléter et former alors un merveilleux type humain comme elles peuvent être indépendantes l'une de l'autre, et c'est ce qui se produit souvent.

Cette beauté sexuelle, dont il me faudra bien indiquer les caractères essentiels — au risque de scandaliser encore les idiots, mais j'en ai pris mon parti — attire aussi bien la femme vers l'homme que l'homme vers la femme. Pourquoi en serait-il autrement?

Je me contente pour le moment de rappeler la célèbre définition de Stendhal, dans l'*Amour :* « La Beauté n'est que la promesse du Bonheur. »

Des éléments que j'appellerai secondaires ou supplémentaires interviennent dans cette beauté sexuelle qui augmentent son attrait, mais ne la constituent pas à eux seuls, et qui sont utiles sans être indispensables : la santé ou l'aspect de santé [1], la taille, la couleur des cheveux, la barbe et la moustache, ou leur absence, la distinction, l'élégance de la toilette — une cravate bien choisie inspire parfois une grande passion — les variations et caprices de la mode [2], le prestige venant d'une situation en vue et dont bénéficient, par exemple, un romancier en vogue, un acteur, des qualités intellectuelles, surtout si elles sont agréables et brillantes, et même, mais à un moindre degré, des qualité morales [3]. (Je dois faire remarquer une fois de plus que j'étudie ici non pas l'amitié, l'estime, la sympathie, mais l'amour et que l'*amour a ses raisons que la raison ne connaît pas.* Il vise au plaisir et ne décerne pas des prix de vertu.)

1. Dr Michalowski. LA BEAUTÉ SIGNE DE SANTÉ. Saint-Etienne, 1867.

2. Tour à tour furent à la mode, indépendamment de leurs mérites respectifs, le soldat, le poète, le maître de forge, l'explorateur, le petit maître, l'audacieux, le sentimental, etc., La littérature, le théâtre, contribuèrent beaucoup à mettre en relief, à imposer, chacune de ces variétés d'amants ou de maris.

3. « Un homme généreux comble une jeune fille malheureuse des bienfaits les plus délicats; on ne peut pas avoir plus de vertus, et l'amour allait naître; mais il porte un chapeau mal retapé, et elle le voit monter à cheval d'une manière gauche; la jeune fille s'avoue en soupirant qu'elle ne peut répondre aux empressements qu'il lui témoigne. » (Stendhal, DE L'AMOUR, chap. X.)

Proudhon n'y va pas de main morte : « La femme, dit-il, préfèrera toujours un mannequin joli, gentil, bien disant, conteur de fleurettes, à un honnête homme. La femme est la désolation du juste; un galantin, un fripon, en obtient tout ce qu'il veut. »

Un homme maigre a plus de chance de plaire qu'un homme gras et un homme grand qu'un homme petit. Je ne vois pas très bien une jeune fille éprise d'un soupirant pesant dans les cent ou cent vingt kilos, sous prétexte qu'il y en a davantage à aimer. Quant à la petitesse de la taille elle semble exclure l'idée de force, de vigueur, de résistance physique, et par conséquent d'efficace protection.

Les femmes agiront sagement en évitant l'un et l'autre excès. Ni un géant, ni un nain. « Une stature moyenne est celle qui paraît la plus avantageuse à la santé. Les individus qui sont d'une petite taille, relativement à leur complexion forte, sont sujets aux difficultés de respirer, aux syncopes, aux apoplexies; une taille très haute, chez un individu, d'ailleurs grêle, annonce souvent une faiblesse générale[1]. »

Mais quels que soient les conseils de la médecine, il y aura toujours des amoureuses de tambours-majors. Ceux-là, au moins, voient les choses de haut.

A la haute taille, jugée plus virile, se rattache comme charme — très discutable — la longueur des pieds. On m'a cité ce mot d'une bonne, pendant la guerre, sur un filleul adoré : « Il est grand, fort, et il chausse du 42! » Ce ne sont pas là seulement, comme on pourrait le supposer, préjugés de bonne. Un grand pied — de même qu'un grand nez — passait jadis pour une marque d'aristocratie. La longueur des souliers, au Moyen Age, variait selon le rang, depuis le prince qui avait droit à 75 centimètres, jusqu'au simple chevalier à qui 45 centimètres devaient suffire — et on disait de

1. VIDON. DICTIONNAIRES DES CONNAISSANCES MÉDICALES... au mot *corps*.

ceux que ce classement favorisait qu'ils vivaient sur un grand pied [1].

Les bruns ont toujours passé, aux yeux des femmes, en principe, comme mieux portants et plus vigoureux et plus mâles que les blonds. C'est une théorie qui peut se soutenir. Il semble qu'Adam devait être brun et Eve blonde.

« Les cheveux noirs, attribut de la force, se lient, dans notre esprit, au tempérament bilieux, et par suite à un système musculaire plus prononcé, à plus de profondeur dans la conception, à plus de ténacité dans la résolution. La couleur blonde, au contraire, compagne de formes plus délicates, d'une carnation plus fleurie, nous donne l'idée d'une certaine mollesse au physique comme au moral... [2]

On a remarqué que les hommes dont la couleur des cheveux est blonde tombent plus fréquemment dans la mendicité que les hommes bruns. La couleur blonde des cheveux dénote un tempérament lymphatique, et les hommes de ce tempérament ont en général moins de ressort dans le caractère et plus de propension à l'affaiblissement physique ou moral... [3]

En général, l'expression de la face est plus vive et plus saillante dans la constitution sèche et maigre que dans les tempéraments empâtés et humides et chez les bruns plus que chez les blonds... [4]

1. Saint-Foix ESSAIS HISTORIQUES SUR PARIS.

2. Nacquart. DICTIONNAIRE DES CONNAISSANCES MÉDICALES... au mot *couleur*. (Et cependant les Anglo-Saxons, dont l'énergie égale au moins celle des Latins, sont plutôt blonds.)

3. ENCYCLOPÉDIE MODERNE, 1839. (Article de Beugnot au mot *Mendiant*.)

4. Virey. DICTIONNAIRE DES CONNAISSANCES MÉDICALES... (au mot *Face*.)

Dans tous les pays, les bruns passent pour être d'un tempérament plus amoureux... »[1]

Les châtains combinent les défauts et les qualités des blonds et des bruns. Quant aux roux, il y a contre eux un préjugé qui date de loin. On leur attribue un caractère difficile et aigre, et sous prétexte que Judas était roux (mais le roi David l'était également), on les croit portés à la trahison.

L'attrait de la barbe ou de la moustache, quelle que fût leur couleur, a suivi les variations de la mode.

Louis VII qui portait la barbe, comme la plupart de ses ancêtres, se la fit raser, je ne sais pour quelle raison. Sa femme, Eléonore d'Aquitaine, qui peut-être ne l'avait épousé qu'à cause de cette barbe, trouva que, rasé, il ressemblait trop à un diseur de patenôtres, et non seulement elle cessa de l'aimer, mais elle aima ailleurs. Un divorce eut lieu. Eléonore épousa le comte d'Anjou qui devint roi d'Angleterre et elle lui apporta en dot la Guyenne et le Poitou. Une longue guerre en résulta, et des pays furent dévastés, des villes ruinées, et il y eut des massacres, des pestes et des famines, parce qu'un roi de France avait fait raser sa barbe et qu'une reine de France n'aimait que les hommes barbus.

Dans son volume, LES FEMMES DU CONGO, publié il y a une vingtaine d'années, Castellani qui prit part à l'expédition Marchand assure que les Négresses sont très impressionnées, comme Eléonore d'Aquitaine, par les grandes barbes.

Lorsqu'il revint en Europe sur le bateau l'*Albertville,* qui transportait une collection d'hommes et

1. Mathieu. ETUDES CLINIQUES SUR LES MALADIES DES FEMMES. P. 1850, p. 27.

de femmes Bangalos, pour l'exposition de Bruxelles, il y avait sur ce bateau un manager anglais, orné d'une énorme barbe rousse. Cette barbe rousse excitait l'admiration de toutes ces dames noires, et elles l'exprimaient à leur manière, « tantôt elles lui faisaient (à l'Anglais), les gestes les plus passionnés, avec les bras, tantôt étendus vers lui, tantôt ramenés voluptueusement sur la poitrine, imitant les mouvements d'un enfant chéri qu'on presse sur son sein et qu'on berce en le couvrant de baisers » et l'heureux manager avouait que partout où il avait promené sa barbe d'or, en pays nègre, il avait obtenu le même succès d'estime.

A la même époque, ou à peu près, les dames blanches manifestaient, mais avec un peu plus de réserve, au moins en public, leur goût pour les faces rasées.

Plusieurs années avant la guerre ces rasés, qui étaient parfois des raseurs, commençaient à être à la mode. Le *Matin* ayant, en 1912, ouvert, dans le monde théâtral, une enquête sur cette question délicate — le visage chic doit-il se porter glabre et dépilé? — la plupart des actrices interrogées répondirent *oui*.

La guerre remit momentanément en vogue (pas pour longtemps) barbe et moustache. On avait inventé le poilu, et cependant la plupart des poilus étaient rasés. Alexandre, César, Frédéric II, Napoléon l'étaient également.

Où en sommes-nous, actuellement? L'influence de l'Amérique continue à s'exercer et je crois bien que ce sont encore les visages rasés qui emportent les suffrages féminins. Pourquoi, snobisme à part? Peut-être parce qu'ils sont plus expressifs parce qu'ils sont moins voilés, parce qu'ils dis-

simulent moins la beauté des lèvres — quand les lèvres sont belles — et la séduction du sourire.

En somme, si on suppose associés tous ces éléments secondaires, on en déduit que la femme a une tendance très naturelle, et très louable, à s'attacher, dans son choix amoureux, à la santé, à préférer la vigueur à la grâce et au joli garçon le bel homme.

> Trouvez pourtant, s'il se peut, réunis,

(C'est aux femmes ou plutôt aux jeunes filles que s'adresse, en parlant ainsi, Gentil-Bernard, dans son ART D'AIMER.)

> Les dons d'Alcide et les traits d'Adonis.
> S'il faut des deux que votre choix décide,
> Vous rougirez mais vous prendrez Alcide.

C'est ce que constate également, non pas en poète, mais en médecin, Roussel, dans son SYSTÈME PHYSIQUE ET MORAL DE LA FEMME, publié en 1775 : « On sait qu'instinctivement la nature porte la femme à préférer l'homme fort et vigoureux à l'être chétif et délicat. »

Il en résulterait, ce semble, que l'idéal physique de l'homme pour la femme, c'est l'Athlète.

Les jeunes filles, les jeunes femmes n'osaient pas, il y a seulement une dizaine d'années, manifester leur goût pour la beauté masculine. L'amour, chez elles, à les en croire, mais on ne les croyait pas toujours, n'était inspiré que par des supériorités intellectuelles ou morales. Celui qu'elles aimaient avait-il un corps? C'est à peine si elles paraissaient s'en apercevoir. S'ils n'avaient eu qu'une âme, à certains moments, j'imagine qu'elles en auraient éprouvé quelque déception.

Fontenelle, dans un sonnet charmant, et qu'on ne connaît guère, répondait par anticipation à cette forme d'hypocrisie, à cette indifférence affectée pour ce qui est, qu'on l'avoue ou non, le but et l'essentiel de l'amour :

Je suis, criait jadis Apollon à Daphné,
Lorsque, tout hors d'haleine, il courait après elle
Et lui contait pourtant la longue quirielle
Des rares qualités dont il était orné,

Je suis le dieu des vers, je suis un bel esprit.
Mais les vers n'ôtaient point le charme de la belle.
Je sais jouer du luth, arrêtez! Bagatelle,
Le luth ne pouvait rien sur ce cœur obstiné.

Je connais la vertu de la moindre racine:
Je suis, n'en doutez point, Dieu de la médecine.
Daphné courait plus vite à ce nom si fatal.

Mais s'il eût dit : Voyez quelle est votre conquête;
Je suis un jeune Dieu, beau, galant, libéral;
Daphné, sur ma parole, aurait tourné la tête.

Lorsque les jeunes filles, sans parler des jeunes femmes, eurent généralement démontré, pendant la guerre, que la beauté civile ou militaire existait pour elles et ne leur semblait point négligeable, elles jugèrent inutile, et même ridicule, de continuer plus longtemps à paraître l'ignorer,[1] mais une demi-réserve et un reste d'hypocrisie survécurent. Ces marraines d'hier et ces infirmières, qui avaient, quelques-unes au moins, multiplié et varié les expériences, prétendirent n'apprécier que l'homme sain et fort, habitué des sports, bien dé-

1. Marcel Prévost, dans son roman, *Mon cher Tommy*, a noté cette évolution, si marquée et qui était si facile à prévoir : « Avant la guerre, dit l'héroïne du livre, Simone, jamais je n'ai vu une femme, une seule, avouer qu'elle fût éprise d'un homme, parce qu'elle le trouvait beau ».

couplé. Ainsi, elles avaient l'air de ne céder qu'à un goût en quelque sorte artistique et de ne se préoccuper que d'avoir de beaux enfants.

C'était la victoire de l'athlète, du champion [1], la victoire du muscle. Réelle ou apparente? Le muscle est peuple. On dirait que, dans la plupart des cas, ce qu'on lui donne, on le prend au cerveau. Ces faces de brutes, que les journaux reproduisent complaisamment, sont-elles vraiment capables de plaire à de jolies âmes féminines, affinées, délicates? Bourget remarque (en prenant comme exemple Lamartine) que l'*homme d'amour*, ce n'est pas le musclé, mais le nerveux, le pur sang, la bête de race, mince, souple, d'une élégance innée (même simplement vêtu), pourvu d'une sorte de « grâce animale », qu'il doit sans doute à des exercices physiques, escrime, danse, cheval, mais qu'il doit aussi à une supériorité d'origine, d'éducation, d'intelligence. Ceci nous rapproche de la vérité.

En attendant de le représenter, avec tous les traits, avec toutes les nuances qui le distinguent, cet homme d'amour, qui peut être grand, maigre, rasé, brun, sportif, mais qui a besoin, pour être complet, d'être autre chose, revenons sur cet attrait, aujourd'hui avoué, reconnu, qu'exercent sur la femme les beautés de l'homme et donnons-en quelques exemples, qui se préciseront beaucoup plus dans la dernière partie de ce chapitre et dans les chapitres suivants.

« On a beau dire, écrivait dans ses MÉMOIRES la duchesse d'Abrantès, que la beauté *ne fait que*

1. Type : le jeune Américain, bien campé, apte et habile à tous les exercices physiques, mais peu instruit, mal éduqué, aussi balourd d'esprit que souple de corps, bon et sans malice, mais naïf et niais, et qui ne sait ni rire, ni sourire, ni parler.

plaire, que le cœur seul fait aimer; tout cela est bel et bon à raconter dans des histoires de fées écrites par quelques bossus ou bien des gens qui n'auront été ni vaccinés ni inoculés. »

Et Casanova — qui s'y connaissait — déclare sans ambages :

« Sur dix femmes qui deviennent amoureuses, il y en a neuf *qui sont prises par les yeux.* » [1]

Or, l'intérêt de la femme, dans le combat pour la vie, dans la lutte des sexes, dans ce duel qu'est presque toujours l'amour, son intérêt le plus évident est de dissimuler autant qu'elle le peut ses faiblesses, le défaut de sa cuirasse, pour que l'homme ne s'empresse pas d'en profiter et d'en abuser.

Une de ces faiblesses de la femme est la curiosité ardente, passionnée, que l'homme lui inspire, quand il est jeune, et quand elle est jeune. Cette curiosité, elle ne l'avoue pas, naturellement, mais, avouée ou non, elle existe.

Comment s'exerce-t-elle et quel en est le but, plus ou moins conscient, plus ou moins précisé? La fonction, a-t-on remarqué, créé l'organe ou le développe et l'affine. S'il est dans le rôle providentiel de maintenir la sélection sexuelle, et par conséquent d'avoir à choisir dans le troupeau masculin, ou, simplement s'il est dans sa nature de rechercher, dans l'amour, le maximum de plaisir, et de le rechercher même dans le mariage, ses yeux, à l'aide desquels, presque uniquement, son jugement, son classement se feront, ses yeux, chargés du triage et du choix, seront obligés de devenir et deviendront très vite plus perçants que ceux de l'homme, plus capables d'observer.

1. MÉMOIRES, Tome VI, p. 199. Les mots soulignés l'ont été par Casanova.

Qui n'a pas été à même de constater que la femme regarde plus et mieux que l'homme, que son regard semble toujours à l'affût? Les jeunes filles, par exemple, quelle intensité de curiosité, quelle anxiété d'observation, parfois, dans leurs yeux! Comme on voit qu'elles ont le besoin et qu'elles ont le désir de déchiffrer cette énigme qu'est pour elles le visage d'un homme qu'elles ont remarqué et qui leur plaît et les attire! Ces yeux de jeune fille, si vivants, si lumineux, tout pénétrés de passion et de tendresse, et qui parlent et qui interrogent, appel du cœur, appel des sens, je ne connais rien de plus beau.

C'est précisément une jeune fille qui, dans l'enquête menée dans le *Matin*, par Hugues Le Roux, il y a une douzaine d'années et réunie en volume, sous ce titre : *Un Homme qui comprend les femmes*, c'est une jeune fille [1], et sans doute fort intelligente, qui formulait ainsi sa réponse : « Ce qui attire, c'est le charme, c'est la beauté, la beauté de l'homme comme celle de la femme. » Et elle ajoutait cette réflexion, sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir longuement, et qui est ma thèse même et tout mon livre : « Il y a des hommes pour lesquels toutes les femmes sont d'avance bien disposées et qui s'en aperçoivent. » N'hésitez pas à croire que ce ne sont pas les plus laids ni les meilleurs.

Ce que je disais d'Ingres tout à l'heure, on peut le rapprocher de ce que les historiens racontent de la reine d'Angleterre, Elisabeth, mais là intervient en même temps que le côté esthétique, et plus marqué encore, le côté sexuel. La reine Elisabeth, si jalouse des jolies femmes, comme

1. Elle signait : *Une Fiancée qui attend le bonheur.*

Marie Stuart en fit l'expérience, avait le culte des hommes beaux et de bonne mine. Elle aimait et se plaisait à les regarder. Etaient-ils courtisans, solliciteurs, elle se sentait portée à accorder ce qu'ils demandaient et à les écouter favorablement. Au contraire, les hommes laids et mal tournés, même supérieurs par l'intelligence, lui étaient désagréables et pénibles. Socrate l'aurait beaucoup moins intéressé qu'Alcibiade.

Chaque fois qu'elle sortait de son palais, les gardes obligeaient les estropiés, boiteux, culs-de-jatte, tous les mendiants répugnants et qui ne rappelaient que trop vaguement Achille ou Antinoüs, à s'écarter de son passage.

Anne d'Autriche — comme la plupart des reines — avait ce même goût pour la beauté masculine, mais, plus charitable qu'Elisabeth, elle se résignait à rencontrer sur sa route les tristes déchets d'humanité, les pauvres hères que la nature, au point de vue plastique, n'avait pas favorisés.

Comme un tableau de maître retient l'attention d'un amateur éclairé, certains hommes attirent et fixent le regard féminin, tandis que d'autres le dégoûtent et le repoussent. Ces derniers, bien plus nombreux, s'étonnent de cette différence de traitement et s'efforcent de ne pas l'admettre, mais le fait est incontestable. Qu'on en profite ou qu'on en souffre, on a très souvent l'occasion de le constater. La beauté d'un homme a au moins autant de chance d'être remarquée par les femmes, que celle d'une femme par les hommes.

Le regard, lancé un peu au hasard, comme un filet dont on ne sait pas quelle espèce de poisson il pourra prendre, est-il satisfait, a-t-il procuré la légère émotion, la joie rapide qu'on espérait,

l'imagination de la femme s'éveille. Cet homme qui lui plaît et qu'elle n'avait jamais vu et qu'elle ne reverra peut-être jamais, elle le rapproche d'elle, par la pensée, elle le sent beaucoup plus près de son âme qu'un indifférent qui vit dans son entourage et qui se croit son ami.[1] A la suite d'un simple regard, mais ce regard peut être un baiser des yeux, elle bâtit un roman dont elle ne tournera même pas la première page, mais qui un instant l'amuse ou la grise. Quelquefois, si les circonstances la favorisent, si elle a plus de courage ou de liberté que d'autres femmes, elle prolonge l'aventure et va jusqu'au bout de son désir.

« M. Helvétius (le fermier général et écrivain), dans sa jeunesse, était beau comme l'amour. Un soir qu'il était assis dans le foyer (de la Comédie-Française) et fort tranquille, quoique auprès de Mlle Gaussin, un célèbre financier vint dire à l'oreille de cette actrice, assez haut pour qu'Helvétius l'entendît : Mademoiselle, vous serait-il agréable d'accepter six cents louis en échange de quelques complaisances? — Monsieur, répondit-elle (assez haut pour être entendue aussi, et en montrant Helvétius) je vous en donnerai deux cents si vous voulez venir demain matin chez moi avec cette figure-là. »[2]

Il y a eu des hommes tellement beaux que l'admiration des femmes, en leur présence, ne pouvait se contenir. Tel était par exemple cet Edouard de Colbert qui devint général de division en 1813. Thiébault raconte dans ses MÉMOIRES qu'à un dîner donné par Talleyrand, ministre des affaires étrangères, à son hôtel de la rue du Bac, pendant

1. « Mlle Pitt disait à quelqu'un dont la figure l'intéressait : Monsieur, je vous connais depuis trois jours, mais je vous donne trois ans de connaissance. »
2. Chamfort, *Caractères et Anecdotes.*

l'hiver de 1797-1798 (on fêtait l'armée d'Italie), quand on vit paraître le jeune officier, dans son riche costume de houzard, sur trois ou quatre cents femmes qui étaient là, comme invitées, deux cents se levèrent pour mieux le regarder. « Tel fut cet hommage, ajoute Thiébault, que je n'avais pas vu encore rendre à un homme. »

On citait à la même époque parmi les hommes admirés pour leur beauté, Dorsenne (amant de Mme d'Orsay, en 1804, ce qui faisait dire qu'elle avait à la fois le plus beau mari et le plus bel amant de France), Préval, que ses soldats appelaient *miroir* à... alouettes, Lasalle, Fournier-Salovize, Marbot, etc., tous militaires, (les civils ne comptaient pas, ils passaient par-dessus le marché).

Les hommes de ce genre, rares dans la vie courante, abondent dans le roman, sans doute pour que les femmes lisent les romans avec plus de plaisir.

Voyez Julien Sorel, dans LE ROUGE ET LE NOIR. Il a toutes les femmes pour lui. Quand il arrive à Besançon pour entrer au séminaire, il entre dans un café où la fille du cafetier, Amanda, dès qu'elle l'aperçoit, en devient éprise. Il va ensuite à l'hôtel des Ambassadeurs où la patronne, « grosse femme, encore jeune », qui ne le connaissait pas, lui dit : « Rappelez-vous que vous trouverez toujours ici une amie et un bon dîner à vingt sous. » Et au moment où il part, elle remplit sa poche de provisions.

Madame de Renal l'adore. Quand il est condamné, par un jury d'hommes, « les femmes, autour de lui, sanglotaient ».

Supposez-le laid, et d'ailleurs plein de bons sen-

timents, les femmes ne l'auraient pas trouvé « sympathique ».

Un horloger, *le bel horloger,* vient s'installer à Belleville dans une boutique mal placée, mal achalandée, et qui semble avoir la guigne.[1] « Il est blond, la moustache cirée, coiffé à la Capoul... » Aussitôt la clientèle féminine, d'affluer. Jamais les montres ne marchèrent aussi mal et n'eurent autant besoin de réparations. Cette clientèle est jalouse. Elle surveille, contrôle, se tient au courant. « Le bel horloger apprit que l'on ne tolérerait pas son inconduite. » Le bruit court qu'il va se marier. Les commères du quartier ne font plus réparer de montres. Il est condamné à rester garçon ou à se ruiner. Il préfère rester garçon et il le dit, et on le répète dans le quartier. La clientèle féminine revient.

Nous voici arrivé au point le plus délicat et obligé de sortir de l'à peu près et du convenu et de préciser. Ce que pensent les hommes les plus intelligents, ce que pensent toutes les femmes, même les plus bêtes, et ce que personne n'ose dire — parce que nous sommes, paraît-il, des anges en disponibilité et que nous nous souvenons du ciel — il faut se décider à le dire. Il faut définir la beauté sexuelle.

La taille élevée, la couleur brune des cheveux, la régularité des traits, la souplesse du corps, l'élégance des manières ne sont certes pas indifférentes à la femme, mais, pour inspirer de l'amour, ces qualités physiques ne lui semblent ni essentielles ni suffisantes. Un homme qui les possède, et au plus haut degré, peut manquer, et manque

1. Gustave Geffroy. L'Apprentie. Tous ces détails sur le bel Horloger ont certainement été pris sur nature.

souvent, de ce charme spécial qui, pour elles comme pour nous, est le plus indispensable et le plus efficace.

« Nous voyons les femmes à travers le prisme du désir; elle nous regarde de même. La beauté nous paraît d'autant plus attrayante qu'elle réveille en nous plus de désirs sexuels, c'est-à-dire en raison de la volupté qu'elle nous promet. La femme ne pense et ne désire pas autrement à notre égard. Tous les jugements esthétiques, portés par un sexe à l'égard de l'autre, sont fondés sur des caractères sexuels. » [1]

Sans doute, la beauté sculpturale, la beauté des lignes, chez l'homme, a sa valeur en quelque sorte artistique, mais admirer n'est pas aimer, et grands ou petits, bruns ou blonds, bien ou mal faits, ceux qui plairont le plus aux femmes ce sont les hommes qui ont, comme disait Alphonse Daudet, la *cavata*. « Avoir la *cavata*, en langue de violoncelliste, se dit de l'archet séducteur qui communique le frisson des notes profondes, agite également les cordes et les fibres. » [2]

Ce précieux privilège, qu'aucun autre ne remplace, l'homme peut en être doué et, s'il en constate les résultats, n'en pas connaître les causes.

Plaire, pour la femme, c'est son but, sa raison d'être, sa destination sociale, c'est sa vie. Elle le désire et en a besoin et s'y attache passionnément. Elle ne néglige rien de ce qui peut augmenter sa beauté et par conséquent sa puissance et ses plai-

1. Mantegazza. LA PHYSIOLOGIE DE LA FEMME..., pp. 209-210. « Les moyens de plaire sont les mêmes chez les hommes que chez les femmes, et guère plus discrets. » (Colette Willy. L'ENTRAVE, p. 144.) « L'idéal de la beauté n'était pas pour elle (il s'agit d'une jeune fille de dix-huit ans) une certaine harmonie de traits ou le charme d'une physionomie; mais ce qui, par n'importe quels obscurs moyens, éveillait un trouble de l'être physique. » (Camille Pert. AMOUREUSES. P. 1895, p. 46.)

2. LA PETITE PAROISSE... P. 1895, p. 55.

sirs. Elle se mire dans toutes les glaces. Elle n'ignore pas le moindre détail de son visage et de son corps, et ce qu'il faut prudemment dissimuler, et ce qu'il faut corriger par de minutieux artifices, et ce qu'il faut montrer sans crainte. Pas un de ses gestes, souvent, pas un de ses sourires qui n'ait été étudié, essayé devant le miroir. Et c'est ainsi que la femme, naturellement belle, arrive à une sorte de perfection, dans la beauté, et que la femme, naturellement laide, (mais pas trop), arrive presque à faire illusion.

Un homme plaît et ne sait pas qu'il plaît. En se comparant aux autres hommes, qui passent inaperçus, dédaignés — et atrocement jaloux — il s'aperçoit de cette curiosité particulière, de cette attention plus soutenue, de cette camaraderie plus prompte, de cette sympathie plus vive, plus ardente qu'il provoque chez la femme, chez toutes les femmes. Mais pourquoi? Il n'en sait rien. Je vais tâcher de le lui apprendre.

La *cavata* — contentons-nous, pour le moment, de ce terme — se révèle par diverses marques et notamment, comme j'ai déjà eu l'occasion de le signaler dans ma précédente série, par la voix, et c'est la raison qui rend l'aveu *parlé* beaucoup plus impressionnant et attirant que l'aveu *écrit*. « Pour aller vite en amour, il vaut mieux parler qu'écrire... Ce sont les plus simples éléments de l'art de séduire. » [1]

Entre la voix et la virilité, il existe d'indéniables rapports.

« En entendant une personne parler, un observateur pourrait apprécier le degré de son aptitude générative : évidemment, les gens qui ont le tim-

1. Laclos. Les Liaisons dangereuses. (*Lettre du vicomte de Valmont à Mme de Merteuil.*)

bre de la voix grave sont plus vigoureux en amour. On a dit aussi que les gens doués d'une belle voix étaient en général d'un tempérament amoureux. David Riccio avait peut-être plus d'un genre de mérite aux yeux de Marie Stuart.[1] Je dois dire, à cette occasion, que j'ai lu dans l'intéressant ouvrage du docteur Auber, HYGIÈNE DES FEMMES NERVEUSES, 1891 — « que la voix révélait bien des mystères; qu'elle mettait sur la trace du tempérament, faisait connaître le caractère, les dispositions, et jusqu'aux travers de l'esprit ». Rien de plus vrai, mais comme la voix est sous la dépendance de l'appareil sexuel, et non pas l'appareil sexuel sous la dépendance de la voix, il est bien évident que c'est à ce dernier qu'il faut rapporter le résultat des observations fournies par elle. Mais ce n'est pas seulement dans l'espèce humaine que la voix décèle l'état de l'appareil reproducteur... Le rossignol ne chante qu'au temps de ses amours, avec faculté de procréer, le coq devenant chapon perd et les prérogatives de son sexe, et la faculté de proclamer ses conquêtes. »[2]

La voix déployant toute son ampleur dans le chant et exprimant toutes ses nuances, et aidée, d'ailleurs, par le charme de la poésie et de la musique, son pouvoir de séduction doit nécessairement augmenter.

George Sand, dans un de ses romans de début,[3]

1. Italien attaché au service de Marie Stuart comme musicien, chanteur et même comme conseiller intime. Le mari de celle-ci, son cousin Darnley, le fit tuer, devant elle, en 1566, « alléguant, dit pudiquement un biographe, des prétextes injurieux à la Reine que l'âge (il avait à peine quarante-six ans) et la figure de Rizzio mettaient hors de tout soupçon ».

2. E. Mathieu, ETUDES CLINIQUES SUR LES MALADIES DES FEMMES... p. 27. « Le tétras amoureux, dit Darwin, a un chant tout à fait expressif et si pressant que souvent les femelles du voisinage et même de bien plus loin viennent à lui quand il se fait entendre. »

3. VALENTINE (1832).

trace le portrait de Benedict, aimé par Valentine, *quoiqu'il ne soit pas beau.* Elle insiste sur sa voix. « Son chant, dit-elle, était assez flatteur et assez puissant pour suppléer chez lui à la beauté du visage. » Cette beauté qui lui manquait, c'était sans doute celle que donne la régularité des traits et dont un homme n'a pas besoin pour attirer la curiosité féminine et fixer le goût féminin.

Regardez autour de vous et vous n'aurez aucune peine à constater que, le plus souvent, les hommes qui intéressent les femmes — et on ne les intéresse que quand on leur plaît, — ce sont les passionnés, les sensitifs, les vibrants, classés presque toujours dans les tempéraments sanguins, bilieux ou nerveux, caractérisés par une maigreur sèche, par la couleur brune des cheveux, par l'éclat et l'animation du visage et aussi, d'après la plupart des phrénologues, par le développement du cervelet.

« Les sujets sanguins et les sanguins bilieux sont sans contredit plus enclins à l'amour que les individus doués d'une autre constitution; viennent ensuite les personnes qui vivent sous la prédominance du système nerveux.[1] Enfin, d'après les nombreuses observations des phrénologistes, les individus qui ont un cervelet volumineux seraient infiniment plus portés à l'acte générateur que ceux chez lesquels cet organe présente peu de développement. »[2]

Ce qui les distingue surtout et ce par quoi les

1. Charcot a fait cette observation que « les nerveux se recherchent entre eux ».

2. Descuret. LA MÉDECINE DES PASSIONS. P. 1841, p. 512. Docteur ès lettres et docteur en médecine à vingt-deux ans, Descuret était un homme très cultivé et d'une vive intelligence. Son livre a vieilli mais il est plein de curieuses observations et on peut encore le consulter avec profit.

femmes les reconnaissent, ces hommes d'amour, c'est l'expression du regard.

« Le corps va bien ou mal, remarquait (dans son TRAITÉ DES ÉPIDÉMIES) le père de la Médecine, Hippocrate, selon que l'annoncent les yeux, » mais les yeux sont aussi des fenêtres ouvertes sur l'âme. [1]

L'expression des yeux ne varie pas seulement suivant l'âge, l'état de santé, les émotions, elle varie presque autant suivant le pays où l'on naît, l'époque où l'on vit.

« Quelqu'un a dit : « en montant vers le nord les yeux s'affinent et s'éteignent. » [2]

Les Méridionaux, les Latins ont un regard plus lumineux, plus chaud, plus brutal, plus *physique*. [3] « Les yeux de Jérôme étaient beaux,... c'étaient des yeux du Midi; ils respiraient l'amour des climats brillants, voisins de l'Afrique; chargés de langueur, ils exprimaient une profonde ivresse. » [4]

A certaines époques, plus favorables que d'autres à l'amour et qui en étaient comme pénétrées, sous

1. « Isabey faisait sous la Restauration de charmants petits portraits dont on ne distinguait que le visage, enveloppé de gaze d'abord, puis, bientôt, adorablement perdu dans un fond de nuages roses.

Un autre peintre Kinson, fort célèbre en ce temps, imagina d'exagérer cette fantaisie : il inventa des portraits d'un genre tout particulier... il peignait non plus déjà la tête, mais l'œil seul, — un seul œil au milieu des nuages.

C'était presque l'âme, ce n'était déjà plus le corps.

La miniature s'empara de cette idée et arriva à des merveilles de ressemblance. Dès lors, ces images sentimentales se multiplièrent à l'infini; on en fit en camées, en broches, en épingles, en bagues, en boucles d'oreilles... il y en eut pour toutes les coquetteries de la tendresse. » Georges Reder. PHYSIOLOGIE DU SENTIMENT. P. 1853, p. 37.

2. Alphonse Daudet. LA PETITE PAROISSE... p. 128.

3. Ceci explique pourquoi certaines Anglaises, jeunes ou mûres, débordantes de pudeur et de réserve, dans leur pays, en ont beaucoup moins, quand elles voyagent à Naples, en Sicile, en Andalousie. Ces yeux du Midi les dégèlent.

4. Mme P. de Saman. LES ENCHANTEMENTS DE PRUDENCE (roman autobiographique). P. 1873, p. 149 (il s'agit d'un jeune Portugais, Sampayo, qui mourut en 1844.)

la Régence, sous l'Empire, les yeux prenaient et gardaient une expression plus voluptueuse. Ernest Legouvé en fait la remarque à propos de Dupaty, l'auteur dramatique, né en 1775 et mort en 1851. « Il avait des yeux câlins, tendres, quêteurs, qu'une expression familière a appelé des yeux en coulisses et que je nommerai, moi, des yeux de l'Empire. Les portraits du temps sont pleins de ces yeux-là.[1] J'en ai beaucoup connu dans ma jeunesse; j'en connais encore quelques uns; ils ont l'air de demander l'aumône à la porte de toutes les jolies bouches qu'ils rencontrent. »[2]

Quand ce sont ces yeux-là qui demandent l'aumône, les femmes deviennent très charitables. Les hommes qui ont ces yeux-là, tenez pour certain que les femmes les trouvent beaux. Ils exercent sur elles ce magnétisme spécial, dont je parlais au début de ce chapitre. Le désir qui s'en dégage agit sur elles,[3] et quelquefois avec une force si irrésistible que pour l'expliquer, nous l'avons-vu, on fait intervenir l'occultisme :

« Mlle de Saffny baissa les yeux : le regard de M. de Jonceuse exprimait un désir si brusque, si visible, qu'elle en sentit l'intensité comme une brûlure à sa peau... Il y avait dans ce visage d'homme quelque chose de violent et de volontaire qui, en même temps, l'offensait et la flattait. »[4]

Dans ce cas particulier, il n'y avait qu'une pas-

1. V. par exemple les portraits et dessins de Boilly.
2. Soixante ans de Souvenirs. Tome II, p, 17.
3. « C'est par les yeux qu'on prend d'abord possession de ce qu'on aime. Pourquoi parler? Les paroles rompent parfois l'enchantement. » Claude Ferval. L'Autre Amour. — « Comment se fait-il qu'à certains jours ce désir deviné par moi me révolte, me dégoûte, m'exaspère, tandis qu'à d'autres jours il fait courir plus vite, plus chaud, jeune et fort, mon sang dans mes veines? » Mme Lecomte de Nouy. L'Amour est mon péché, p. 84. — « Ce sont vos yeux qui m'ont charmée... J'ai lu tant de choses dans vos yeux. » (Lettre de femme.)
4. Henri de Régnier. Le Passé vivant. P. 1905, pp. 122-123.

sagère émotion des sens et comme un effleurement de passion qui ne devait pas aboutir à l'amour. Chez une autre jeune fille, Mlle Jauffre, dans le roman de Marcel Prévost, l'effet fut plus violent :

« Elle rougit sous ce regard plongeant qui lui parcourut le corps et la frôla comme une caresse secrète... Seule, du reste, elle entrevit cette flamme subitement éteinte dans les yeux du capitaine, des yeux où un observateur eût noté l'effronterie câline d'un homme que beaucoup de femmes ont aimé... Chaque fois qu'elle levait les yeux, elle trouvait fixé sur elle ce regard aigü[1] qui vraiment lui causait un mal physique... »

Certaines femmes — j'en ai connues — se sentent tellement faibles, tellement désarmées devant ces terribles yeux que, pour leur résister, elles n'ont d'autre ressource que de les fuir.

« Ah! dit Mme Daygrand, en parlant de Pascal Gefosse — dans le roman de Paul Margueritte — jusqu'à la fin de la soirée, je ne veux pas le regarder; il me fascine... je ne le regarderai pas... »

Rappelez-vous les beaux vers de la comtesse de Noailles :

> Nous sommes seuls; puisque tu m'aimes,
> J'aurai peur si je vois tes yeux.

Dans le roman de Mme Lucie Delarue-Mardrus, Deux Amants, une jeune fille décrit, avec une émouvante vérité, le trouble physique que produit chez elle le regard de l'homme qu'elle aime.

« ...Nos yeux se heurtent, oui, *se heurtent.* Il

1. « ... ce regard, obstiné, pénétrant, cet indéfinissable regard qui déshabille les femmes, les analyse sous leurs vêtements. » Claude Ferval. Vie de château.

doit y avoir décidément une force magnétique dans ces prunelles-là. J'ai résisté pourtant. Il a baissé la tête, lui. Mais quand il l'a relevée encore une fois, j'avais perdu mon aplomb. Il me considérait tout en parlant; et moi je ne parvenais pas à me détacher de ses yeux pour voir comment était le reste de sa figure... Ce jeune homme me toisait lentement avec ses yeux moqueurs et tendres, alors que je parlais de ce que j'aime et respecte le plus au monde, et de telles pensées me traversaient!... Je me suis tue, à bout de forces. Je ne pouvais plus supporter ses yeux... »

D'autres la cherchent, cette caresse des yeux, et s'y complaisent, et la boivent comme un philtre d'amour, ou se plaignent d'en être privées.

« Regardez-moi, dit Sapho à Jean Gaussin — la première fois qu'ils se rencontrent. — J'aime la couleur de vos yeux. » Et Mme de Chatelet écrit[1] au marquis de Saint-Lambert : « Vous m'avez traitée bien cruellement, vous ne m'avez pas regardée une seule fois; je sais bien que je dois encore vous en remercier, que c'est décence, discrétion, mais je n'en ai pas moins senti la privation; je suis accoutumée à lire à tous les instants de ma vie dans vos yeux charmants que vous êtes occupé de moi et que vous m'aimez; je les cherche partout et assurément je ne trouve rien qui leur ressemble; les miens n'ont plus rien à regarder. »

Même sur des fillettes, déjà en instance de féminité, ce magnétisme, ce fluide visuel, peut agir, et ceci a été fort bien observé dans un roman tout à fait remarquable et qui n'a pas obtenu, je crois, tout le succès qu'il méritait, Du sang sur la falaise, par Marion Gilbert :

1. Août 1749.

« Les jeudis de Sabine et de ses petites amies se passaient (à Beuzeboc, petite ville imaginée par le romancier), au jardin public... »

Un jour, elles aperçoivent, sous un kiosque rustique, un étranger. « Ses cheveux grisonnants, un peu longs, étaient rejetés en arrière. Ses yeux bleus avaient une douceur persuasive.

Grand émoi dans la petite bande. Toutes ces fillettes se demandaient, avec quels papotages et quelles mines affairées et quels trémoussements, vous le devinez, si elles doivent s'approcher ou fuir.

Enfin, on se mit d'accord pour tourner autour de la grande pelouse, au centre de laquelle s'élevait le kiosque. Quand elles repassèrent, l'inconnu fumait toujours. Ses yeux se posèrent, comme une caresse, sur les femmes...

Puis on se remit à jouer, toujours autour de la pelouse, mais devant la présence attentive, le sourire ironique et le regard caressant de l'étranger, les fillettes sentaient une gêne étrange peser sur elles. Pour la chasser, elles criaient et riaient plus fort; un sentiment inconnu rendait leur cœur tumultueux dans leur poitrine. Elles passaient devant le kiosque comme une proie haletante devant le chasseur, et, tout au fond d'elles-mêmes, elles sentaient une délicieuse frayeur, un goût du danger, qui leur faisaient les yeux plus brillants, les joues plus roses.

Les grandes avaient tout de suite trouvé une attitude : elles marchaient lentement, les bras entrelacés, parlant bas avec volubilité et jetant de temps en temps un rire léger. Elles ne regardèrent jamais du côté du kiosque; mais, le soir, à la maison, c'est elles qui surent, mieux que leurs mères, mieux que leurs sœurs, décrire l'étranger.

sa personne, l'expression de son visage, et jusqu'à ses moindres gestes.

Sabine n'avait jamais vu personne à Beuzeboc regarder comme lui ; ses yeux étaient à la fois autoritaires et câlins, ils enveloppaient, caressaient et paralysaient... »

J'aurais pu ajouter beaucoup d'autres citations du même genre. Celles que je viens de donner, sans les encadrer dans d'inutiles commentaires, suffisent à ma démonstration.

Est-ce à dire que la femme *normale* (je ne parle pas des détraquées) soit plus spécialement attirée par les satyres, par les brutes amoureuses. Rien ne me semble moins exact et ne s'écarte davantage de la thèse que je soutiens.

Un homme malsain, véritablement laid et d'un aspect physique répugnant, a peu de chances de faire partager sa flamme, quel que soit l'éclat de son regard.

Il y a des choix déplorables mais qui, dans une certaine mesure, s'expliquent, quand on les examine de près. Sans doute des hommes, comme Raspoutine, comme Pranzini, ont été aimés (ou quelque chose d'approchant), mais pour Raspoutine, la tendance féminine à la religiosité, au mysticisme morbide, jouèrent un rôle important, et Pranzini, s'il manquait complètement de sens moral, n'était pas un sot et n'avait pas l'air d'un bandit. La nature, comme il arrive quelquefois, n'avait pas donné à cet aventurier et à cet assassin le visage de son âme.

Ne prenons les exceptions que pour des exceptions et nous pourrons constater que, dans la plupart des cas, le charme de l'esprit s'ajoute à ceux du corps et les complète. Si les femmes sont portées à exagérer la valeur intellectuelle, et parfois

morale, de ceux qui leur plaisent, plus souvent ils ne leur plaisent que davantage quand ils ont une valeur intellectuelle. *La beauté y gagne et le regard aussi.*

Or, ceux que j'appelle les *passionnés* — ceux qui donnent dans la vie une large place à la passion — sont plus intelligents que les *raisonnables,* qui paraissent, au premier abord, l'être davantage, et ils ont en tout cas, même dans leur apparente folie à laquelle ils doivent de si grandes joies, une intelligence plus sympathique, plus communicative, plus humaine, et comme animée par l'ardeur du sang et les frémissements des nerfs. Ceux qui n'aiment pas peuvent être des saints, ceux qui aiment sont, plus que les autres, des hommes.

On les reconnait à leur rayonnement. Le désir de plaire, qui est inné chez eux, produit et développe le don et l'art de plaire, et ce qu'ils ressentent avec plus de force, ils deviennent plus capables de l'exprimer. « *Pectus est quod disertos facit* » affirmait un ancien, et ce mot du cœur, il faut le prendre dans toute son étendue et avec toutes ses ramifications de passion et de tendresse.

Cette précieuse faculté d'expression, cette chaleur de langage qui vient de celle du cœur, elles ont, dans l'amour, une très grande importance. Elles sont, elles aussi, une force et un attrait.

« Je me trouvais à Dieppe, raconte Justin Riolle, dans l'*Ame en folie,* de François de Curel [1] et, couché sur les galets, je regardais défiler devant moi la foule des baigneurs qui allaient offrir aux vagues leurs anatomies grotesques. Bon Dieu,

1. Pièce en 3 actes, jouée au Théâtre des Arts, le 23 décembre 1919 (Acte II, Scène II).

qu'ils étaient mal bâtis!...[1] Alors, subitement, la vérité m'est apparue. L'homme reste soumis. aussi bien que les fauves, aux lois de la sélection; seulement, chez lui, au lieu de s'opérer par la seule supériorité physique, elle tend à s'exercer par l'intensité de revendications passionnées. Les faveurs des femmes sont, pour beaucoup d'amoureux, des prix d'éloquence. Les animaux récoltent la beauté parce qu'ils sèment la vigueur corporelle, les humains sont laids parce que l'infirme beau parleur, souvent admis à la fabriquer, sème sa disgrâce... Ce qui répare tout, c'est qu'il sème en même temps son esprit... »

De cette spirituelle tirade, si fortement teintée de paradoxe, dégageons la part de vérité qu'elle contient. Oui, incontestablement, l'intelligence, l'esprit, le don verbal, la faculté d'exprimer l'amour, ajoutent à la beauté, telle que la conçoit la femme, et à l'effet qu'elle lui produit — mais ils ne la remplacent pas, ils n'en tiennent jamais lieu. Je ne crois guère au succès d'un infirme beau parleur et je demeure convaincu qu'un homme sain, bien bâti, complet, a plus de chance d'être favorablement écouté, même s'il parle un peu moins bien — mais pourquoi parlerait-il plus mal? Je n'en vois pas la nécessité. L'intelligence n'a pas besoin d'être laide ou infirme. Le plus souvent, elle ne l'est pas.

Il faut qu'ils se résignent à s'en rendre compte et qu'ils en prennent leur parti, les débiles d'esprit et de cœur, les infirmes de corps et d'âme, les disgraciés de la nature, les « mal foutus » et les « sales gueules » et les assagis et les médiocrisés et les modérés et les précautionneux, qui se regar-

1. Il semble rendre Dieu responsable, mais ce n'est pas toujours sa faute.

dant vivre, qui n'osent pas vivre et qui vivent au compte-gouttes, entre une purgation et un vomitif. Les hommes que les femmes choisissent, préfèrent, et qui seuls comptent pour elles, ce n'est pas seulement une élite physique, *c'est une élite intellectuelle.*

II

LE CARACTÈRE

Elite physique, élite intellectuelle. Je n'ai pas dit *élite morale* et on ne peut pas le dire. La moralité — dans le sens qu'on lui donne généralement — n'a rien à voir avec l'amour, ou du moins avec cette émotion sexuelle qui constitue, quoi qu'on en pense et qu'on en dise, l'essentiel de l'amour. Ce n'est que dans les contes de fées — rappelez-vous *la Belle et la Bête* — que la laideur s'impose, et finit pas se rendre aimable et séduisante, à force de bonté et de dévouement.

« Je t'aime sans savoir si je pourrai t'estimer, et je t'aime parce que tu me plais... » Ce mot de George Sand, dans sa déclaration à Pagello, combien de femmes auraient pu l'écrire ou le prononcer!

Plus que tout, avec leur besoin d'agitation, de distraction, elles redoutent l'ennui, et la vertu, on ose à peine l'avouer, a toujours passé pour plus ennuyeuse que le vice. Ceux qu'on appelle les honnêtes gens, et qui en font profession, sont rarement, dans le monde, les plus agréables et les plus recherchés.

Le bon abbé Jérôme Coignard disait au rôtisseur de la rue Saint-Jacques des Ménétriers, qui l'écoutait avec componction, sans bien le comprendre :

« Maître Léonard, la philosophie induit l'âme à la clémence. Pour ma part, j'absous volontiers les fripons, les coquins et tous les misérables. Et même je ne garde pas rancune aux gens de bien, quoiqu'il y ait beaucoup d'insolence dans leur cas. Et si, comme moi, maître Léonard, vous aviez fréquenté les personnes respectables, vous sauriez qu'elles ne valent pas mieux que les autres et qu'elles sont souvent d'un commerce moins agréable. »

Il est certain que ces pédants onctueux ou ces prédicateurs de société, qui ont toujours quelque petit morceau de morale qui leur pend au bout du bec, sont parfaitement insipides et qu'on doit se hâter de les fuir, mais, parmi les coquins dont parle Jérôme Coignard, il convient de faire des distinctions.

S'il suffisait de manquer de scrupules, et de délicatesse, sinon de stricte probité, pour avoir du charme, la plupart des hommes, n'en doutez pas, seraient très capables de plaire aux femmes, mais elles ne les trouvent ni honnêtes ni intéressants. Cantonnés dans les petits trafics et tripotages ordinaires et quotidiens, et les pratiquant sans originalité et sans brio, ils n'ont rien qui parle à l'imagination. Le peu d'imprévu de leurs opérations les maintient dans la masse des médiocres. Ce sont des gens qui ont l'âme basse, tout simplement, et le monde en est plein.

Au contraire, un beau type d'aventurier, un scélérat, un être profondément vicieux et sceptique et cynique, ne croyant ni à Dieu ni à diable, ne

respectant rien, et doué d'esprit, et pourvu d'un visage agréable, à défaut d'une âme très noble, voila ce qui représente pour bien des femmes une force, une force du mal qui agit sur elles — et dans un autre ordre d'idées, un politicien de proie, un écumeur public, un financier qui s'adonne à de vastes escroqueries, à des rafles colossales, et, en général, tous ceux qui forment, à Paris par exemple, l'état-major de la crapule, ont quelque chose de grand qui impressionne. Les femmes ou, si vous préférez, certaines femmes sont sensibles au prestige de ces magnifiques forbans, maîtres du monde et qui ne l'exploitent et ne le dépouillent que pour elles, pour les entourer de luxe, pour jeter à leurs pieds tout le produit de ces rapines, tout cet argent volé. C'est toujours à elles qu'aboutit le pillage. Il arrive donc fréquemment qu'une sorte de gratitude et plus encore ce culte de la force, qui les distingue, les entraîne à un sentiment assez rapproché de l'amour — a moins que, blessées dans leur orgueil et leur besoin d'indépendance, elles ne se mettent à haïr celui qui les achète et à qui elles se vendent.

C'est dans cette dernière catégorie — des dominateurs qu'elles n'aiment pas — que se place sans doute à cause d'une exceptionnelle laideur, cet Hubert Voisin, riche, puissant, qui (dans le roman de Camille Pert, *Cady mariée*) exhale ainsi son amertume, et, devant cette Cady, dont il fait sa confidente, n'ayant pu en faire sa maîtresse, se montre si humble, lui, un des rois de Paris, et si désespéré :

« Au fond, disait Voisin, la voix basse, un peu rauque, très différente de son accent habituel, je suis un homme malheureux... Jamais vous ne vous douterez, petite fille, des rancœurs, des regrets qui

habitent mon affreuse enveloppe, quand je me trouve vis-à-vis d'un être délicieux et désirable tel que vous... et que je ne puis atteindre.

Elle fit un geste sceptique.

— Baste! avec vos moyens irrésistibles!...

— Non, non, avec de l'argent on n'obtient rien en amour que des semblants dérisoires!... Sans doute, nombre de mes pareils se contentent de ce qu'on leur donne, de ce qu'ils prennent... Les plus délicats — oui, je dis bien, quoique cela ait l'air paradoxal — les plus sensibles versent dans un sadisme exaspéré qui leur procure une jouissance dans le dégoût même qu'ils inspirent... Moi, cela ne m'est pas possible... Je ne suis vicieux que par raisonnement, en m'appliquant... Ce que je voudrais, ce que je paierais de dix ans de ma vie, c'est le regard lumineux, admiratif, troublé, de deux yeux de femme qui s'attachent à un visage de joli mâle... c'est l'élan spontané de deux lèvres contre les miennes... Et cela, jamais je ne l'ai connu, ni ne le connaîtrai jamais.

Cady fit observer :

— Croyez-vous que ce ne soit pas le cas d'une quantité d'hommes, même infiniment mieux partagés que vous physiquement?

Il acquiesça.

— C'est vrai, mais beaucoup sont si vaniteux et si peu perspicaces qu'ils ne s'aperçoivent pas de l'indifférence passionnelle dans laquelle ils vivent. Et puis, certains, s'ils ne plaisent pas à toutes, ont rencontré néanmoins, parfois, celles qui sont susceptibles de vibrer pour eux, ne serait-ce que fugitivement, que grâce à une illusion, une nuit propice, une coupe de champagne de trop... Quant à moi, je dépasse la moyenne des disgrâces, et partout, toujours, j'ai rencontré la répulsion

avouée ou maladroitement niée... Et si poliment, si habilement qu'on me mente, je ne puis m'y tromper... »

En dépit des cas particuliers, il y a une association tacite, une tendance à un rapprochement également avantageux pour l'un et pour l'autre, entre la femme désireuse de briller, de vivre dans le luxe, et l'homme qui veut et qui peut lui fournir les satisfactions de vanité qui lui sont devenues nécessaires, et le cadre dont elle a besoin, même pour le tromper.

Mais ces dominateurs, qui maîtrisent la destinée, et qui vivent, entourés d'envie et de haine, et affectant de les braver, et tout puissants, tant qu'ils sont heureux, ce sont des types exceptionnels. Au-dessous, d'autres hommes sont à ceux-là ce qu'est au requin le brochet, et ils ont de moindres succès féminins, qui se mesurent à leur taille — et il y a aussi, très différents, moins bien armés, moins combattifs, et plus pourvus de scrupules, de certains scrupules, des irréguliers sociaux, des fantaisistes de la vie, réfractaires à la morale courante, et qui ont leur morale à eux, celle du plaisir.

Ces irréguliers, rebelles à toute discipline morale, à toute contrainte sociale, et qui n'obéissent qu'à leurs instincts — et qui sont plus capables d'être des amants que des maris — les femmes ont une tendance, qu'elles n'avouent pas, à les préférer. Ils leur paraissent plus spontanés, plus ardents, plus impulsifs, plus susceptibles d'emballement, sinon de fidélité, et d'autant plus attirants qu'ils sont moins sûrs. Ce sont les *mauvais sujets* pour qui toute fille d'Eve, depuis le serpent, se découvre des trésors d'indulgence et de sympathie. Il y en a bien des variétés.

Voici par exemple *Bel Ami,* dont Maupassant a tracé un si magistral portrait.

Georges Duroy, fils et petits-fils de cabaretiers normands, ancien sous-officier de hussards en Algérie, noceur et chapardeur, est entré dans le journalisme, par la porte du reportage.

« Quoique habillé d'un complet de soixante francs, il gardait avec une certaine élégance tapageuse, un peu commune, réelle cependant. Grand, bien fait, blond, d'un blond châtain vaguement roussi, avec une moustache retroussée qui semblait mousser sur la lèvre, des yeux bleus, clairs, troués d'une pupille toute petite, des cheveux frisés naturellement, séparés par une raie au milieu du crâne, il ressemblait bien au mauvais sujet des romans populaires. »

D'ailleurs assez médiocre d'esprit, mais avec une sorte de verve, de bagout, une banale facilité de style et de parole — de quoi faire un très bon journaliste — de l'entregent, une heureuse aptitude à profiter des gens et des choses, et une absence complète de délicatesse. « Tu trompes tout le monde, lui dit une de ses maîtresses, tu exploites tout le monde, tu prends du plaisir et de l'argent partout. »

En effet, à ses débuts, alors qu'il n'est pas encore devenu un publiciste coté — et estimé, il fait payer par sa maîtresse la location de l'appartement où ils se rencontrent. Plus tard il en accepte de l'argent, comme il en accepte d'une autre maîtresse, M^me^ Walter.

On le trouve charmant. Il plaît à toutes les femmes, à Rachel, une demi-mondaine, à Madeleine Forestier, une intelligente et fine bourgeoise, à Clotilde de Marelle, à la fille de celle-ci, une gamine, à M^me^ Walter, à Suzanne Walter,

etc. « Vous êtes toutes folles de lui », dit Walter à sa femme. Comment pourraient-elles ne pas en être folles? Il a une si jolie moustache.

Non seulement il exploite les femmes mais il les bat. Il est complet.

Evidemment il y a des degrés, depuis le rôdeur de barrières, que contemple avec admiration sa « marmite » après avoir reçu sa tournée quotidienne — car il est gentil à ses heures et avec lui on ne s'embête pas — jusqu'au gigolo du grand monde, élégant, beau danseur, causeur assez agréable pour faire à l'occasion figure d'homme d'esprit, et pourvu d'une de ces mauvaises réputations qui facilitent les bonnes fortunes.

On les leur a assez reprochées aux femmes cette indulgence et cette sympathie pour le vice aimable et gai, alors qu'elles se montrent si sévères pour la vertu ennuyeuse et triste!

Voulez-vous savoir si un homme leur plaît? La jalousie des autres hommes vous l'apprendra. C'est la marque infaillible.

La jalousie masculine est féroce, d'autant plus féroce que la plupart de ceux qui l'éprouvent, et ne parviennent pas à la dissimuler, ont eu à souffrir, et sans cesse et cruellement, de l'indifférence féminine.[1] Elle se rapproche de ce que pourrait éprouver un infirme contre des hommes bien portants.

« Les femmes savent très bien que le succès de nos semblables auprès d'elles excite chez toute la corporation une envie égale à la jalousie que leur inspirent les amours heureux d'une d'entre elles...

1. Certains hommes, peu nombreux, s'y résignent sans en souffrir. Le philosophe Aristippe répondait à un de ses amis qui assurait que la courtisane Laïs ne l'aimait pas. « Je ne crois pas que le vin et le poisson m'aiment, j'en use cependant avec plaisir. »

De toutes les vanités masculines, la vanité physique, pour être la moins avouée, n'en est que plus passionnée et plus jalouse. » [1]

Eprouvent-ils (et comment ne l'éprouveraient-ils pas?) le besoin de parler de ce qu'ils aiment, l'homme ne doit se confier qu'à une femme et la femme qu'à un homme. L'ami que vous prenez pour conseiller, pour consolateur, ne cherche à voir dans vos confidences que ce qu'il pourra utiliser pour vous trahir. Il vous excitera contre la femme qui vous est chère. Il vous dira qu'elle est indigne de votre amour ou qu'elle n'y répond pas. Le dépit qu'il éprouve de votre supériorité sur lui, parce que vous êtes aimé et qu'il ne l'est pas, se cachera sous un masque de pitié. Il vous envie et il aura l'air de vous plaindre. Tout ce qu'il pourra faire pour diminuer votre confiance, pour troubler votre bonheur, il le fera. Quant aux femmes, ce sont des rivales professionnelles. [2]

Même ceux qui ne sont pas des « exclus » sont trop portés à croire que seuls ils méritent d'être aimés et que les femmes les trompent et se trompent, quand elle en aiment un autre. La jalousie masculine est un des caractéristiques de don Juan. Il s'imagine que toutes les femmes lui appartiennent, et par droit de conquête et par droit de naissance.

La seconde cause, moins importante, de cette sévérité pour le « mauvais choix » des femmes — surtout quand elles ont choisi, par exemple, un de vos amis — c'est un parti pris de moralité, qui se justifie mal en pareille matière.

« L'amour, dit Saint-Evremont, ne fait point

1. Paul Bourget, *Un cœur de femme...* p. 45.
2. « Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point. » (La Bruyère.)

de tort à la réputation des dames, le peu de mérite des amants les déshonore. » — Mais il laisse, prudemment, dans le doute, si ce mauvaix choix est la règle ou l'exception. Le duc de Lévis (dans ses SOUVENIRS ET PORTRAITS, publiés en 1815) se montre plus formel : « Ce qui rend les faiblesses des femmes inexcusables, c'est le peu de mérite des hommes à bonnes fortunes. » Et c'est encore ce même mot, *mérite,* que nous trouvons dans Chamfort, et qu'il nous restera à définir avec plus de précision : « Il me semble, disait M. de ..., à propos des faveurs des femmes, qu'à la vérité cela se dispute en concours, mais que cela ne se donne ni au sentiment ni au mérite. »

Un homme d'esprit, que la Révolution s'empressa de guillotiner, le chevalier de Champcenetz, avait publié, en 1788, à *Bagatelle,* c'est-à-dire à Paris, un PETIT TRAITÉ DE L'AMOUR DES FEMMES POUR LES SOTS. C'était un agréable paradoxe, inspiré peut-être par cette pensée de Chamfort : « Il existe entre les femmes et les hommes des sympathies d'épiderme et très peu de sympathies d'esprit, d'âme et de caractère. »

En somme cela revient à dire que la femme se préoccupe presque uniquement du physique de l'homme et que ses qualités intellectuelles lui sont à peu près indifférentes — exagération évidente d'une vérité incontestable. Oui, on ne saurait trop y insister, c'est avec les yeux que la femme juge l'homme et c'est le physique de l'homme, expression voluptueuse du regard, d'abord, aspect de santé et de vigueur, ensuite, qui l'attirent, mais qu'elle ne tienne aucun compte de l'intelligence, qu'elle n'en tienne même pas grand compte, rien ne me semble moins exact.

Il y a des beautés bêtes — il y en a beaucoup — et des beautés intelligentes. Ce sont presque toujours ces dernières qui séduisent la femme, et il ne lui paraît pas indispensable qu'un homme d'esprit soit plus laid qu'un idiot.

Les erreurs du cœur et des sens ne sont pas rares et les circonstances, parfois, les hasards de la vie, nous conduisent et nous dominent, mais « à moins d'une grande passion, prise peu à peu et dans la première jeunesse, une femme d'esprit n'aime pas longtemps un homme commun. »[1] Elle finit par en avoir honte. Il l'humilie. Il n'est pas présentable.

Les femmes d'intelligence moyenne — parce qu'il y a toujours chez elles plus de finesse et de délicatesse qu'on n'en rencontre chez un homme d'intelligence moyenne — ne considèrent pas l'intelligence, même en amour,[2] comme une qualité inutile et négligeable, et Gentil Bernard va nous dire pourquoi :

« Nyrée est beau; j'y veux encore un point,
C'est de l'esprit : car les sots n'aiment point.
De quelque effort que les sens nous secondent
Les nuits d'amour d'interrègnes abondent.
L'esprit supplée à des feux languissants
Et son travail fait le repos des sens. » (3)

Traduisons ceci en simple prose et nous dirons, et nous ne craindrons pas d'affirmer que les sots sont les pires des criminels, les plus dangereux; qu'il s'exhale et se dégage d'eux un ennui profond, variété de gaz asphyxiant, que la bêtise leur

1. Stendhal. DE L'AMOUR, chap. XXXV.
2. Je dis dans l'amour. Dans le mariage, évidemment, le rôle de l'intelligence est encore plus important.
3. ART D'AIMER, ch. 1er.

sort par tous les pores, et que partout où ils se trouvent, même par les journées les plus ensoleillées, on croirait qu'il pleut. Placez à côté d'un de ces éteignoirs, d'un de ces *assoupissoirs,* un être avide de gaîté, de conversations amusantes, de légers badinages, de flirts spirituels, et vous verrez ce qu'il souffrira.

En réalité, la femme — à moins de n'être qu'une stupide femelle — se prend par le cerveau presque autant que par le cœur et les sens. Même quand elle n'aime pas, l'intelligence la maîtrise, la conquiert. On connaît le mot d'Anne d'Autriche devant le magnifique portrait de Richelieu, aujourd'hui au Musée du Louvre : « Si cet homme vivait encore, il serait plus puissant que jamais. »

Tout homme laid, d'une laideur débile ou répugnante, est exclu, — bête ou intelligent, — voilà la règle, mais à beauté égale, ou même moindre, l'homme supérieur par l'intelligence, cette supériorité étant elle aussi une force, aura beaucoup plus de chances d'être aimé.

L'intelligence d'Abélard entra pour une grande part, avant la coupure et même après, dans l'attrait qu'il exerça sur Héloïse — et aussi sa réputation, son prestige[1] « qui aurait pu, lui écrivait-

1. Ceci a une très grande importance dans l'amour, à cause de l'extrême vanité de la femme qui jouit non seulement de ses propres succès mais des succès de celui qui l'aime ou qu'elle aime et qu'elle considère un peu comme lui appartenant. Prestige de l'homme occupant une haute situation, souverain, ministre, etc., prestige de l'homme célèbre, prestige de l'artiste en vue — même pas beaux, même pas intelligents, ils sont submergés sous les lettres féminines; si je disais des chiffres, on ne me croirait pas— prestige de l'écrivain dont on parle, avec ou sans talent, et dont une femme a toujours l'arrière-pensée de devenir l'inspiratrice.

« Je suis enceinte du roi (Henri II), dont je m'en sens très honorée et très heureuse », disait Mlle de Flamyn, fille d'honneur, si j'ose m'exprimer ainsi, de Catherine de Médicis. Remarquez que Henri II, couronne à part, était un assez piètre sire. Mlle de Romans, ex-pensionnaire du Pare-aux-Cerfs, pro-

elle, tenir contre vous? Votre réputation qui flattait la vanité de notre sexe... Tout en vous parlait en votre faveur. »

C'est une femme, Olympe Audouard, qui, dans je ne sais plus lequel de ses ouvrages, constate, après bien d'autres, ce mouvement d'ascension de la femme dans l'amour, inspiré sans doute par sa vanité mais aussi par son respect et son goût pour l'intelligence masculine. La paysanne est attirée par le citadin, l'ouvrière par le monsieur, commis ou étudiant, qui parle bien, la petite bourgeoise par le romancier, qui écrit des livres, par l'artiste, qui récite de belles tirades, sur une scène de théâtre — et même la négresse par le blanc.

« Ary Schœffer nous représente Dante aux pieds de Béatrice, la regardant d'en bas. C'est là une sublime poésie, mais tout au rebours de la vérité. Béatrice devrait être aux pieds de Dante qui devrait la dominer. La femme veut toujours aimer un homme qui lui soit supérieur. Elle se prosterne devant l'homme pour l'admirer, pour le remercier ou pour l'adorer... » [1]

Mme Favart, la célèbre actrice, cédait à ce double attrait, prestige de l'intelligence, prestige de la gloire, lorsqu'en 1746, à vingt ans,[2] elle se décidait à devenir maîtresse du maréchal de Saxe, qui avait alors dépassé la cinquantaine. « L'aimait-

menait triomphalement le fils qu'elle avait eu de Louis XV, et l'exhibait avec une telle ostentation qu'on fut obligé d'y mettre bon ordre. « Les habitués de la cour du roi Louis de Hollande, raconte Stendhal (*de l'Amour*, chapitre 1er), se rappellent avec gaieté une jolie femme de la Haye qui ne pouvait se résoudre à ne pas trouver charmant un homme qui était duc ou prince. » Même sentiment, d'ailleurs (mais à un bien moindre degré), chez les hommes. « Une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois », disait la duchesse de Chaulnes. » (Stendhal, *id.*) Je n'en suis pas bien sûr.

1. Mantegezza. *Physiologie de la Femme*, p. 240.

2. A peine vingt ans. Elle était née à Avignon le 15 juin 1727.

elle ?... Il est certain qu'elle aimait son mari.[1] Le maréchal la remplissait à la fois d'admiration et d'horreur. Elle en fut comme étourdie. »[2]

Mérimée ne passa jamais pour un Adonis et ce ne fut certainement pas la beauté de son visage qui séduisit George Sand. « La puissance de son esprit, dit-elle, me fascine entièrement... » Et elle ajouta : « Si Prosper Mérimée m'avait comprise, il m'eût peut-être aimée, et s'il m'eût aimée, il m'eût soumise. »

Hortense Allard, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, était toujours en quête d'un grand homme à aimer. Elle avait vingt-cinq ans lorsqu'elle rencontra, à Rome, le fameux Libri, qui était alors âgé d'une quarantaine d'années. Un passage de son roman, les ENCHANTEMENTS DE PRUDENCE, nous la montre n'hésitant pas à révéler ses états d'âme, et même de corps, au futur dépouilleur de nos bibliothèques :

« Je lui racontai ce que j'avais senti pour lui... J'ajoutai que ce n'était pas seulement comme homme savant et par l'esprit qu'il me séduisait, mais comme un homme d'action, d'audace et fait pour agir. Eternel type que je cherchais dans l'homme d'esprit! Je parlais, d'ailleurs, ici, comme d'une impression vaincue, mais sans m'expliquer. Mais si le caractère de Libri, trop hautain, ou peut-être trop timide, trop peu habitué encore au charme qui entraîne le sexe, m'avait laissée maîtresse

1. Ce qui ne l'empêcha pas de le tromper, quelque temps après, avec un jeune claveciniste, Hippolyte de Langallerie.

2. Fr. Funck-Brentano. Conférence sur Mme Favart, à la Société des Conférences, le 12 mars 1909. — Le maréchal de Saxe, qui, dans sa dernière maladie, disait à son médecin, en jugeant sa vie : « *M. de Sénac... j'ai fait un beau songe* », mourut le 30 novembre 1750, et Pigalle sculpta sur son tombeau un Cupidon en pleurs.

de moi, sans cesse la séduction de son esprit reprenait son empire. »

N'idéalisons pas trop (je ne crois pas qu'on puisse me le reprocher) et tâchons de démêler, au fond de leurs âmes si compliquées, les vrais mobiles qui les déterminent. La femme croit, et elle a raison de le croire, que toute force agit sur d'autres forces qui sembleraient ne pas en dépendre, et qu'un homme très doué intellectuellement, et d'une certaine forme d'intelligence,[1] est plus capable d'aimer, plus apte à mieux aimer, non seulement qu'un sot, mais même qu'un homme de moyenne intelligence et de moyenne culture.

Je trouve cette théorie, exprimée un peu brutalement, et sans les réserves qui s'imposent, dans un roman, d'ailleurs fort remarquable, de Michel Corday, *Vénus ou les deux risques :*

« Etant surtout sensibles à la vigueur, pourquoi recherchent-elles des hommes d'élite? même de ces illustres amants, elles attendent surtout de l'ardeur, à parler franc... »

De l'ardeur, uniquement? Je ne le crois pas, au moins pour beaucoup d'entre elles. Les femmes *ont surtout des sens* (celui qui ne partage pas cette opinion, qu'il me permette de lui apprendre, s'il l'ignore, qu'il est un imbécile) mais la femme *qui n'a que des sens,* et qui n'est qu'une brute[2] va à la brute et la brute lui suffit. Que ferait-elle, chez l'homme qu'elle aime ou qu'elle désire, d'une supériorité d'esprit?

1. Non par l'intelligence froide et uniquement cérébrale d'un savant, d'un mathématicien, mais l'intelligence vivante, passionnée, frémissante, d'un homme d'action, d'un écrivain, d'un artiste, d'un amoureux de la vie.

2. Il y en a dans toutes les classes, dans tous les milieux. V. plus loin ce que je dis du *Don-Juanisme.*

Voici par exemple Thérèse Raquin. Elle a un mari malade et débile. Elle n'en est que plus attirée par le costaud qui deviendra son amant.

« Elle contemplait avec une sorte d'admiration son front bas, planté d'une rude chevelure noire, ses joues pleines, ses lèvres rouges, sa face régulière, d'une beauté sanguine. Elle arrêta un instant ses regards sur son cou; ce cou était large et court, gras et puissant. Puis, elle s'oublia à considérer les grosses mains qu'il tenait étalées sur ses genoux; les doigts en étaient carrés, le poing fermé devait être énorme et aurait pu assommer un bœuf. Laurent était un vrai fils de paysan, d'allure un peu lourde, le dos bombé, les mouvements lents et précis, l'air tranquille et entêté. On sentait sous ses vêtements des muscles ronds et développés, tout un corps d'une chair épaisse et ferme. Et Thérèse l'examinait avec curiosité, allant de ses poings à sa face, éprouvant de petits frissons lorsque ses yeux rencontraient son cou de taureau. »

Ces gens-là sont les terrassiers de l'amour. Ils ne sont bons que pour les grosses besognes.

La femme, être éminemment faible malgré ses intermittences de volonté et ses énergies de détail, adore la force, sous toutes ses formes, dans toutes ses manifestations, physiques, intellectuelles, morales. Elle est l'ennemie née des faibles, des hésitants, des découragés, des vaincus, de ceux qui ne savent pas lutter, de ceux qui ne savent pas oser. Sans cesse elle a besoin, à tous les moments de sa vie, de s'appuyer sur un bras robuste, sur un cœur fidèle et vaillant — et elle a besoin aussi, quand elle aime, quand elle commence à aimer, qu'on n'oblige pas sa pudeur et son orgueil à faire les premiers pas, à s'offrir à

ce plaisir qu'elle espère et auquel elle doit avoir l'air de se résigner.

Mais la force brutale, grossière, inintelligente, répugne à tout ce qu'il y a de délicat et de fin et de tendre dans l'âme féminine, et, d'autre part, la force trop calme, indifférente, et qui semble planer au dessus des faiblesses de l'amour, la déroute et la rebute.

Dans l'ouvrage que j'ai déjà cité à plusieurs reprises, dans cette enquête sur l'*Homme qui comprend les femmes,* c'est-à-dire qui leur plaît le plus, il y a, à propos des hommes de sport, et de leur indifférence au moins apparente, de ce qu'on pourrait appeler leur sérénité physique, olympienne et olympique, quelques réponses que je trouve très intéressantes :

« Le sportsmen d'aujourd'hui, déclare le docteur Le Marchand, est au moins plus fidèle à ses vœux que feu Saint-Antoine aux siens. Il n'est même plus tenté... »

Et les trois jeunes filles, dont je vais reproduire les réponses, partagent cette opinion :

C'est vrai, monsieur, baucoup de femmes tournent autour des héros du sport. Ils les attirent comme l'aimant la limaille et le sucre les guêpes. Ce n'est pas la satisfaction d'*être comprises* qu'ils leur donnent, mais la satisfaction d'*être vues*. Un sourire, une poignée de main, une carte postale avec une signature, voilà tout ce que l'on peut tirer de ces êtres-là.

MADELEINE.

Je ne suis qu'une jeune fille, mais je suis de mon temps, et comme les sports d'aujourd'hui servent à rapprocher la jeunesse des deux sexes, je les ai pratiqués tous. Pour mon plaisir, pour me découvrir un mari à mon goût, pour tâcher de m'en faire aimer, avant qu'une amie ne me le souffle. Ainsi j'ai connu d'illustres champions. Ah ! voilà

des hommes qui ne prennent pas la peine de nous comprendre! Le sportsman, c'est le jeune Hippolyte. Pas celui de Racine qui dédaigna sa belle-mère pour aimer l'aimable Aricie... c'est l'Hippolyte grec, un homme de marbre, en glace norvégienne ou suédoise, un homme qui ne permet même pas à la femme de se distinguer dans son ombre.

UNE PETITE CHAMPIONNE DE TENNIS.

En Amérique, où tous les jeunes gens se livrent au sport et reçoivent une instruction si peu littéraire, il n'y a qu'un homme qui nous soit un compagnon un peu intellectuel et sentimental, un seul qui se forme une idée des nuances où nous autres, femmes et jeunes filles, nous nous délectons, un seul qui ait accès dans le royaume des choses que nous pensons et que nous ne disons pas : c'est le jeune homme infirme (1).

Lui seul a été élevé loin des collèges, des terribles jeux, à la maison, près de sa mère, près de ses sœurs. Lui seul a connu l'éducation de la souffrance qui a sa part dans les affinements de la femme. Lui seul ne cherche pas à dominer par la force, mais à toucher par la faiblesse.

Au fait, vous avez chez vous le bossu, dont on dit qu'il a la langue plus vive qu'une femme. Mais votre bossu est amer, parce qu'on l'a blessé, tandis que notre infirme à nous, nous le choyons comme une plante de serre. Songez donc! C'est le seul homme de notre pays qui ait la chance d'apprendre, je ne dis pas à comprendre, mais à bien connaître les femmes.

GLADYS (Baltimore).

Comme on sent dans l'amertume de ces réponses que, pour beaucoup de jeunes gens, le sport c'est surtout du sport, et que, pour la plupart des jeunes filles, le sport c'est surtout du flirt!

Sans exagérer l'importance de l'infirme cultivé, même comme fiche de consolation, à défaut du sportman, trop préoccupé de la solidité de ses

1. Pauvre jeune homme infirme, comme on te laisserait de côté, si le jeune sportsman se montrait moins dédaigneux et moins insensible!

muscles, on peut admettre que, parfois, rarement, certains hommes, sans avoir ni vigueur, ni santé, ni énergie, ni audace, ni supériorité intellectuelle, mais à condition qu'ils soient jeunes et qu'ils n'aient pas un physique répugnant, sont susceptibles d'intéresser les femmes. Ainsi les blessés d'amour, par exemple, les endoloris passionnels, excitent leur pitié ou éveillent leur curiosité : « Elles aiment à consoler, et porter son cœur en écharpe est la meilleure façon de réussir auprès d'elles. » [1] Elles aiment surtout à *remplacer*, à effacer le souvenir d'une femme, et quand elles voient un homme souffrir d'un chagrin d'amour, elles en concluent qu'il est très capable d'aimer beaucoup. Or, c'est la qualité qu'elles apprécient le plus.

Je dois sans cesse — et c'est la grande difficulté de ce genre d'études — prévoir et spécifier des cas exceptionnels, mais la règle n'en subsiste pas moins et cette règle veut que l'homme, pour s'imposer à la femme, et pour lui plaire — si d'autres qualités essentielles s'y ajoutent — doit donner l'idée de la force. Même avec exagération, même poussée jusqu'à la brutalité, cette force est préférable, dans l'amour, à l'absence de volonté et à l'excès de douceur.

Le duc de Buckingham, célèbre par sa beauté et par ses succès, racontait à la duchesse de Chevreuse qu'aimé par trois reines (par Anne d'Autriche, notamment) il avait été obligé de les « gourmer » toutes les trois et qu'il s'en était très bien trouvé, et elles pareillement. [2] Ainsi procédèrent, pour ne citer que ces deux amateurs, Lauzun avec M^lle^ de Montpensier, et Tilly avec

1. Alphonse Daudet. PORT-TARASCON.
2. V. *Mémoires du Cardinal de Retz.*

cette marquise d'Anspach, qu'il lui arriva plus d'une fois de cravacher dans son parc, et qui lui écrivait, entre deux distributions : « Mon cœur a quinze ans pour toi, et se met à battre si fort (lui aussi) quand on te nomme, que je suis prête à me trouver mal. »

Quelle est la femme qui ne préférerait pas être battue par un homme qu'elle aime qu'embrassée par un homme qu'elle n'aime pas? Nous avons tous eu l'occasion de voir des femmes qui n'étaient ni des reines ni des marquises mais de simples ouvrières et qui, sans regret ni honte, exhibaient un œil au beurre noir, conjugalement poché, à la suite de quelque scène de ménage, et semblaient en être fières comme d'une décoration.

La force, pour la femme, doit se compléter par l'audace — l'audace en amour qui lui est si nécessaire, je veux dire qu'il lui est si nécessaire de trouver chez l'homme :

« La plupart des femmes se rendent plus par faiblesse que par passion. [1] De là vient que pour l'ordinaire les hommes entreprenants réussissent mieux que les autres, quoiqu'ils ne soient pas plus aimables. » [2]

Les timides les rebutent, et ils sont nombreux! « De quoi est faite cette timidité, si fréquente parmi nous et que la femme ignore? » [3] Elle est faite de notre idéalisation et de notre incompréhension de la femme. Nous nous imaginons que l'audace les blesse et c'est le contraire de l'audace qui les désappointe et les désoblige. [4]

1. Ceci me paraît très contestable.
2. La Rochefoucauld.
3. Alphonse Daudet. LA PETITE PAROISSE.
4. « Si tu enlèves l'audace à un amoureux, c'est un homme perdu et tu n'as plus qu'à l'inscrire au nombre des pleurards. » (Menandre, fragment d'une comédie perdue, le TRÉSOR.)

« Abandonnez aux Céladons, conseillait Ninon de Lenclos, les beaux sentiments; laissez leur filer le parfait amour. Je vous le dis de la part des femmes : il est des instants où elles aiment mieux être un peu brusquées que trop ménagées; les hommes manquent plus de cœurs par leur maladresse que la vertu n'en sauve. »

Et elle ajoutait : « Il est plaisant qu'on ait fait une loi de la pudeur aux femmes qui n'estiment dans les hommes que l'effronterie. »

Tout ceci a été indiqué avec beaucoup de finesse par Laclos. Je ne donne pas Laclos comme écrivain très édifiant mais, dans ces matières et pour la résolution de ces délicats problèmes, je le crois mieux renseigné et plus perspicace que Copernic, Newton, Rollin ou Pestalozzi. Voilà donc ce qu'écrit, dans les LIAISONS DANGEREUSES, la marquise de Merteuil au vicomte de Valmont :

« Quelque envie que l'on ait de se donner, quelque pressée qu'on en soit, encore faut-il un prétexte : et y en a-t-il de plus commode que celui qui donne l'air de céder à la force? Pour moi, je l'avoue, une des choses qui me flattent le plus est une attaque vive et bien faite, ou tout se succède avec ordre, quoiqu'avec rapidité; qui ne nous met jamais dans ce pénible embarras de réparer nous-même une gaucherie dont au contraire nous aurions dû profiter; qui fait garder l'air de la violence jusque dans les choses que nous accordons et flatte avec adresse nos deux passions favorites : la gloire de la défense et le plaisir de la défaite. »

Une dame espagnole lisait dans le roman de La Calprenède, CLÉOPATRE, une longue conversation pleine d'aveux timides et de tendres protes-

tations entre un jeune homme et une jeune femme, très épris l'un de l'autre : « Que de temps perdu! disait-elle. Ils étaient seuls et ils s'aimaient! » Voilà bien un mot de femme, quand une femme est sincère.

Le clerc de notaire, Léon, aime Mme Bovary, toute prête à l'aimer et, du reste, à aimer le premier homme venu qui ne sera pas son mari. Léon est un idéaliste, un novice, plus capable de grossoyer un acte que de séduire une femme. Ce clerc de notaire est timide comme un clair de lune. Il lit des vers à celle qu'il adore. Il essaie d'exprimer sa flamme par des airs penchés, des soupirs et des roulement d'yeux. « Il se torturait à découvrir par quel moyen lui *faire sa déclaration,* et toujours hésitait entre la crainte de lui déplaire et la honte d'être pusillanime, il en pleurait de découragement et de désirs. Puis il prenait des décisions énergiques; il écrivait des lettres qu'il déchirait; s'ajournait à des époques qu'il reculait. Souvent, il se mettait en marche dans le projet de tout oser, mais cette résolution l'abandonnait bien vite en présence d'Emma... » [1]

Ce qui, en présence d'Emma, trouble et déroute cet amoureux transi, ce qui, dans des situations semblables, trouble et déroute la plupart des hommes, c'est l'étalage de pudeur et l'affectation d'indifférence, d'indifférence physique, auxquelles notre morale sexuelle condamne — de moins en moins — la femme, et qui, dans bien des cas, lui paraissent si absurdes et si pénibles. Cette affectation d'indifférence et cet étalage d'une pudeur de convenance et de convention, si les hommes savaient mieux observer et s'ils avaient plus d'ex-

1. G. Flaubert. MADAME BOVARY. Comparez l'attitude de Rodolphe qui, lui, est un oseur.

périence de la physiologie féminine, une fugitive expression du regard, une émotion de la voix, un simple frémissement de la main, leur montreraient combien serait faible la résistance, s'ils étaient plus résolus à la vaincre. Il y a presque toujours un *moment d'oser*[1] que la femme la plus dissimulée, si elle est vraiment éprise, si elle aime avec ses sens comme avec son cœur, n'arrive pas à cacher autant qu'elle le voudrait, et dont presque toujours l'homme ne profite pas, ne sait pas profiter.

« Ah! si dans ces moments ou je redoublais de froideur, avouait à Félix de Vandenesse Mme de Mortsauf,[2] vous m'eussiez prise entre vos bras, je serais morte de bonheur! *J'ai parfois désiré de vous quelque violence.* »

L'heure du berger, qui est parfois celle du muletier! L'heure où parle le cœur, où parlent les sens, cette heure exquise et passionnée, où la femme grisée par la voix de celui qu'elle aime, grisée par ses yeux, se sent attendrie, affolée, désarmée et si faible, quand, à la pendule de l'amour, de l'amour coupable, elle sonne, quel homme sait entendre ce qu'elle conseille ou ce qu'elle commande? Il y en a cependant, pas beaucoup, qui étaient sûrs qu'elle viendrait et qui, lorsqu'elle vient, la saisissent au vol et en savourent toute la douceur.

Ceux-là sont les *roués* — pour leur donner le nom dont on les a flétris et qui n'exprime qu'un des côtés de leur nature. C'est Don Juan et ce

1. « Une certaine disposition des sens aussi imprévue qu'elle est involontaire qu'une femme peut voiler (ou plutôt qu'elle croit pouvoir voiler), mais qui, si elle est aperçue, ou sentie par quelqu'un qui ait intérêt d'en profiter, la met dans le danger du monde le plus grand d'être un peu plus complaisante qu'elle ne croyait ni devoir ni pouvoir l'être. » (Crébillon fils. LE HASARD DU COIN DU FEU.)

2. Balzac. LE LYS DANS LA VALLÉE.

sont les Don Juan, les *tombeurs de femmes,* aussi habiles qu'elles et seuls capables de les vaincre, parce que les armes dont elles se servent, et la tactique qu'elles adoptent, ils les connaissent et en usent aussi bien qu'elles.

Dans les chapitres qui vont suivre, nous étudierons en détail leur psychologie. Elle en vaut la peine.

III

LA PROFESSION

Dans sa PHYSIOLOGIE DE L'AMOUR MODERNE, Paul Bourget a donné ce qu'il appelle une « échelle des amants ». Je la reproduis, simplement à titre de curiosité et sans me dissimuler tout ce que ces classements peuvent présenter parfois d'arbitraire.

1..... Acteurs comiques
2..... Commis de magasins [1]
Jeunes officiers
3..... Peintres
4..... Ténors
5..... Architectes
Sculpteurs
Journalistes
6..... Poètes
7..... Romanciers

Le Prêtre n'est pas inscrit dans cette liste, pour

1 « Si nous remplacions nos commis par des femmes, assurait un directeur de grand magasin, nous perdrions une grande partie de notre clientèle féminine. »

cette raison sans doute que, chez nous, à part des exceptions infiniment rares, il reste très attaché à ses devoirs, n'en déplaise à tous les Homais en rupture de bocal, à tous ces anticléricaux professionnels, dont la psychologie m'a toujours paru rudimentaire.

La plupart des prêtres, surtout quand ils sont jeunes, éprouvent une crainte, à la fois instinctive et apprise, de la femme, et se gardent d'elle comme du démon. J'en ai connu un qui, depuis son entrée au Séminaire, a toujours évité de toucher la main d'une de ces créatures de perdition. La femme, depuis le serpent et la pomme, est l'éternelle tentatrice, pour ces cerveaux imprégnés de traditions religieuses et bibliques.

C'est la doctrine de l'Eglise.

« La femme, dit saint Augustin, est l'augmentatrice du péché... C'est une grande question de savoir si les femmes, au jugement dernier, ressusciteront en leur sexe, car il serait à craindre qu'elles ne parvinssent à nous tenter en face de Dieu même... »

Saint Bonaventure affirme que « toute malice est peu de chose auprès de la malice de la femme... » et saint Cyprien se montre encore plus sévère : « Fréquenter une femme, déclare-t-il, c'est s'exposer à toute espèce de tentations : tout en elle est disposé pour blesser qui l'approche. C'est sa forme qui porte au péché; c'est de sa substance qu'a pris origine la nécessité de mourir. Loin de nous cette peste, cette contagion, cette ruine cachée! O de quels désordres les femmes ne sont-elles point cause!... Le charbon donne des étincelles; le fer nourrit la rouille; l'aspic respire les maladies; la femme engendre la per-

nicieuse concupiscence.. » [1] Et le saint évêque de Carthage recommande aux prêtres de les fuir, de les redouter, de les haïr, même quand elles ont perdu leur jeunesse et leur beauté. « Il est impossible que le prêtre qui s'expose aux dangers de tous les instants ne pèche pas quelquefois, si vieille et si laide que soit d'ailleurs sa compagne, le diable sachant rajeunir la vieillesse et même embellir la laideur. »

Singulière destinée que de vivre entouré [2] des êtres qu'on juge les plus méprisables et les plus dangereux! Heureusement, la Providence a voulu que le prêtre, obligé de résister aux tentations, fût peu capable d'en inspirer.

En général, la femme d'une certaine classe le respecte, l'utilise comme confesseur, comme ministre de la religion, mais se sent séparée de lui par de profondes différences de milieu et d'éducation.

« Nos vicaires d'ici, écrit à l'abbé Le Motheux Mme de Langallery, dans un roman de Marcel Prévost (Nouvelles Lettres de Femmes), sont de braves gens, mais tout d'une pièce, sans clairvoyance et sans finesse, enfants de ruraux que le Séminaire a volés à la ferme. »

C'est cette même impression, faite de répugnance physique, qu'éprouve Wanda de Sacher-Masoch, devant le prêtre qui la prépare à la première communion. « Je regardais, dit-elle, sa face de paysan, rouge et bouffie, dont il essuyait sans

1. « L'Enfer, dit un théologien contemporain, l'abbé Guillon, est pavé de langues de femmes. »

2. Et de plus en plus, au moins dans les villages. Les prêtres de campagne crevant à peu près de faim depuis le renchérissement de la vie, des sacristines, des diaconesses, des mères de l'église, autour de lui, l'aident dans ses fonctions et subviennent, autant qu'elles le peuvent, à ses besoins. Nous sommes ainsi ramenés aux premiers siècles du Christianisme.

cesse la sueur avec un mouchoir de coton bleu, et je plaignais mon destin qui m'avait donné pour confesseur un représentant de Dieu aussi laid et aussi vulgaire. » [1]

Même pour une simple bourgeoise, même pour une petite ouvrière parisienne, élégante et affinée, aimer d'un amour un de ces paysans ensoutanés, si estimables d'ailleurs, ce serait plus qu'un sacrilège, ce serait un déclassement.

Mais si, par hasard, le prêtre appartient à une classe élevée, s'il a quelque supériorité de beauté, d'intelligence, alors, le dégoût physique, la crainte d'une déchéance s'atténuent, disparaissent, et le danger commence. Ce prêtre trouvera inévitablement dans son entourage des femmes qui s'efforceront de lui plaire, de le séduire, d'autant plus redoutables qu'elles ne négligeront pas, au moins au début, de cacher leur amour sous des apparences de ferveur religieuse. Quelques-unes seront sincères et, jusqu'au moment, qui vient toujours, où elles ne pourront plus s'illusionner, croiront, en aimant le prêtre, aimer Dieu.

Il y avait, en 1913, à Agen, un jeune vicaire qui se nommait l'abbé Ch..., d'un visage agréable et d'une intelligence remarquable. Déjà, des confidences, des aveux, sous le couvert de la confession, l'avaient troublé et effrayé, lorsqu'il avait rencontré sur sa route, en 1909, une jeune femme, Adèle C..., qui, si j'en juge par le portrait que donnèrent d'elle les journaux, devait être un beau type de *consumée,* et de consumée doublée, circonstante aggravante, d'un bas bleu. Ces femmes-là mettent beaucoup d'amour dans leur littérature et beaucoup de littérature dans leur amour.

1. *Confession de ma vie.* P. 1907., p. 12.

Elles y mettent quelquefois aussi de l'assassinat. Du moins, Adèle C... fut accusée d'avoir tué, en 1913, par jalousie, son jeune abbé. Elle s'en défendait véhémentement,[1] peu de temps avant son arrestation, dans une interview où elle étalait ses sentiments pour celui qui venait de mourir, si tragiquement.

« Pendant plusieurs mois, racontait-elle, notre amitié fut chaste. Il était grand (l'abbé Ch..) et vigoureux, ses traits étaient fins et sa démarche noble. Je l'appelais « mon grand lis ». Afin de le voir toujours, je ne quittais plus l'église.[2] Notre affection, faite de sensualité et de mysticisme, devint bientôt passion, et, la même année, dans mon propre salon, un après-midi de septembre, connut notre chute... » la chute d'un ange.

Cette Adèle C..., à ses moments perdus, s'adonnait à la poésie. Quelques années auparavant, elle avait publié la Mort des Heures, en volume de vers solidement construits, car les chevilles n'y manquent pas. Au jeune prêtre qu'elle aimait, elle dédiait un *credo* d'un genre assez nouveau et d'une orthodoxie plutôt douteuse, quoiqu'il y fût question du bréviaire.

Je crois à ton amour, mon bréviaire suprême,
Je crois à ta beauté qui m'affole et que j'aime...
Je crois à ton aveu, je crois à ta douceur,
Je crois aux battements de ton cœur sur mon cœur.

Cette aventure devait aboutir, pour le prêtre si passionnément aimé, à un suicide, ou à un meur-

1. Je crois d'ailleurs qu'elle fut acquittée, faute de preuves suffisantes

2. « La religion des femmes, remarque le moraliste Oxenstiern, consiste, pour l'ordinaire, à servir Dieu sans désobliger le diable. » On ne sait pas ce qui peut arriver.

tre. « Une toute petite balle de revolver, disait la jeune poétesse d'Agen à ceux qui venait l'interviewer, a suffi pour anéantir à jamais le beau grand jeune homme à la robe noire, au double parfum à la fois mystique et voluptueux. »

Même sans intervention de revolver, les histoires de ce genre sont infiniment rares. La plupart des prêtres en sont préservés par leur piété, par leurs scrupules, par les précautions qu'ils prennent, par la discipline de cœur et d'esprit qu'ils s'imposent, et aussi par la défiance que leur inspirent, et à juste titre, les dévotes trop effervescentes — sans compter qu'en fait de double parfum à la fois mystique et voluptueux, ils se contentent du parfum du tabac à priser, qui n'a rien de particulièrement excitant.

Les femmes de notre temps, sauf peut-être dans les villages, sont bien moins religieuses qu'autrefois. Elles s'éloignent chaque jour davantage du confesseur de l'âme, qui est le prêtre, pour aller vers le confesseur du corps, qui est le médecin. « Thaumaturge plus rassurant que le prêtre, il opère sur le réel et rassure sur l'immédiat : d'où son empire. » [1]

Rien de plus réel et de moins contestable que cet empire. Qui mieux que le médecin connaît les faiblesses féminines et le secret de ses faiblesses? Qui est mieux renseigné sur les vrais mobiles des actes de la femme, sur les défaillances de sa volonté, sur son asservissement perpétuel à ses nerfs et à ses sens? Et il y a d'autres raisons qui le recommandent à la curiosité, à la sympathie et à la préférence féminines.

« Le succès du médecin auprès des femmes

1. Paul Marguerite. Journ. P. (1918). Tome I, p 242.

d'aujourd'hui est certain, surtout auprès des femmes mariées et des vieilles filles. »

La femme mariée a besoin de lui. C'est un homme qui n'est pas son mari et qui lui est imposé par les nécessités physiques de la vie. Ce sont les circonstances qui la forcent à cette intimité involontaire.

Sans doute, elle lui est reconnaissante du bien qu'il lui fait. Mais le vrai lien entre eux, c'est le sacrifice qu'elle a dû faire de sa pudeur, sa pudeur d'âme et l'autre.[1]

Je gagerais que le médecin a plus de succès près des honnêtes femmes mariées que près des libres amoureuses.

Pour la vieille fille, elle est heureuse de frôler grâce à lui les mystères de la vie. Elle goûte une mélancolique émotion — mélancolique à nos yeux, troublante aux siens — dans cet abandon sans conséquence. C'est, n'est-ce pas, une obligation morale pour elle de soigner sa santé... »[2]

Mais le médecin est comme le prêtre. Il connaît trop les femmes pour ne pas s'en défier un peu et même beaucoup. D'autre part, l'habitude qu'il a de les « opérer » de les traiter en malades, en « sujets », d'étudier leurs tares physiologiques, de voir de tristes réalités sous d'engageantes appa-

1. Comme ceci est finement observé et comme on s'aperçoit vite que c'est de l'observation féminine! Un homme, si psychologue que vous le supposiez, n'aurait pas aussi bien compris que le médecin, de par sa profession, obtient tout de suite et sans résistance ce qu'un amant, même très aimé, a beaucoup de peine à obtenir, et que pour la femme obligée d'y consentir, ce dévoilement d'elle-même a une grande signification, et que celui qui en bénéficie, surtout s'il est jeune, *a fait la moitié du chemin*. Mais il y a de vieux médecins comme il y a de vieux prêtres, et il y a des médecins de campagne comme il y a des curés de village. Là, comme ailleurs, il convient de tenir compte des circonstances et conditions.

2. Un homme qui comprend les femmes... par Hugues Le Roux. Cette réponse est signée : *Une qui n'a pas de médecin.*

rences, le blasé, détruit en lui le charme du mystère. Je ne me le représente pas dans l'attitude d'amant fervent, facile à tromper, à dominer et à fixer. Et puis, il est trop occupé à soigner les femmes pour avoir le temps de les aimer.

Dans un des précédents volumes de cette série, La Femme et le Soldat, qui parle en détail du goût de la femme pour le « militaire », goût qui s'est accru pendant la dernière guerre, mais qui tend à diminuer, j'ai expliqué que si elle aime en lui l'uniforme, le panache, qui le font paraître plus beau et le rendent plus désirable, d'un autre côté son cerveau, ses nerfs, son imagination et sa sensibilité éprises du rare et du raffiné, l'entraînent vers des amants plus compliqués et plus complexes et, pour exprimer toute ma pensée, plus intelligents.

Quels sont les hommes les plus appréciés et les plus recherchés par les femmes, abstraction faite de leurs mérites personnels et simplement, *a priori*, à cause de leur profession?

Les acteurs, les artistes et les écrivains. Ils ont une situation en vue, ce qui, pour la femme, *si extérieure*, constitue un premier et puissant attrait.

L'acteur vient en tête, et de beaucoup — mais quel acteur?

Le comique, assure Paul Bourget, dans le classement que j'ai reproduit au début de ce chapitre. Cette opinion, au premier examen, étonne. Je la crois très juste. Elle est confirmée par une multitude d'exemples.

La femme, malgré les apparences, est plutôt triste que gaie. Il y a chez elle, chez presque toutes, un fond de mélancolie et d'ennui latent. Intellectuellement, elle a beaucoup de peine à se

suffire. La solitude lui pèse et elle aspire sans cesse à sortir d'elle-même. Elle a un impérieux besoin d'être intéressée *et surtout d'être amusée.* L'homme qui la fait rire,[1] même vulgaire et grossier, lui devient cher parce qu'il l'égaie, parce qu'il l'aide à s'étourdir, à se libérer, et souvent le pitre, avec sa face de joyeux orang-outang, réussit là où auraient échoué le jeune premier et le ténor.

Tous d'ailleurs, jeunes premiers, ténors, comiques, sont inondés de lettres de femmes. On ne peut pas s'imaginer ce qu'un cabot et sous-cabot, à condition de ne pas être trop vieux — et encore! — reçoit, après chaque représentation, de déclarations enflammées de jeunes femmes, de jeunes filles, et même de matrones passablement mûres. S'ils collectionnaient les mèches de cheveux, ils en garniraient facilement un matelas.

Les acteurs des théâtres lyriques bénéficient de la musique qu'ils interprètent, plus encore que du costume qui les pare et les relève.

Ce ténor est un idiot et il a l'air d'un garçon boucher, mais il possède une voix charmante, et il porte une toque de velours ou un casque de guerrier scandinave ou même une couronne royale, car ces bougres-là ne se refusent rien. Il est couvert d'une cuirasse ou vêtu d'une tunique de velours ou de soie. Il est Hamlet, Sigurd, Roméo. Les femmes l'écoutent, le regardent, et se pâment. Elles se disent, avec leur manie de tout

1. En revanche, l'homme qui a le moins de chances de leur plaire, c'est celui qui les embête, même avec les meilleures intentions du monde, le sérieux, le *moralisant*, l'*enseignant*. Voilà pourquoi dans l'échelle des amants, le professeur, quand il n'est qu'un pion et qu'un cuistre — ce qui ne lui arrive que trop souvent — occupe un des derniers degrés. Au contraire, le professeur un peu décrassé, frotté de littérature, beau diseur, conférencier mondain, peut être, à Lyon ou ailleurs, un homme à femmes.

ramener aux rapprochements sympathiques : Il chante si bien! Comme il doit aimer!

L'acteur de théâtre dramatique a pour lui les tirades, qu'on entend beaucoup mieux que les hurlements et vagissements de ses camarades de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. Il met la main sur son cœur et exprime sa flamme. Il souffre et pleure sur la scène, pendant que des personnes sensibles, très émues, se mouchent et reniflent. Comme il souffre, comme il pleure! Ses trémolos arracheraient des larmes à un rhinocéros. Qu'il est tendre et passionné, ma chère! Ah! celui-là aussi, avec sa moustache frisée au petit fer et la délicieuse coupe de son veston, comme il doit savoir aimer! Chaque femme, jolie ou laide, s'installe carrément à la place de l'héroïne et prend pour elle toutes les déclarations. L'amant a des gestes si enveloppants, et des phrases si émouvantes, qu'elle n'a plus la force de le détailler. Elle l'admire en bloc. Elle le voit à travers son rôle, à travers ses tirades, à travers ses trémolos, si beau, si distingué! Et comme elle est au courant de ses aventures et de ses succès, et que, d'ailleurs, suivant l'usage, elle les exagère, elle pense : Toutes ces femmes qui sont là voudraient être aimées par lui. Et elle a immédiatement envie de le leur disputer, d'être celle qu'il préférera.[1]

Les aventures, réelles ou imaginaires, et si embellies presque toujours, si banales au fond et quelquefois malpropres, c'est le principal attrait

1. Pour ne parler que de ceux d'autrefois, car sur ceux d'aujourd'hui il y aurait trop à dire. « Baron, aussi bon comédien auprès des dames qu'il l'était sur le théâtre ». Le Kain, malgré sa laideur, Molé, qui, à plus de soixante ans, savait encore plaire, Fleury, Dugazon, Dazincourt, Clairval, et bien d'autres, furent de véritables collectionneurs de maîtresses plus ou moins titrées. Les femmes se les disputaient comme les hommes se disputaient les actrices.

de tous ces gens de théâtre et, au-dessous d'eux, des artistes de music-hall, des acrobates, des gymnasiarques, des écuyers des cirques et des clowns.

Un journaliste, Jules Nougaret, publiait, en 1860, les prétendus MÉMOIRES de ce Léotard qui, chaque soir, en ce temps-là, au Cirque Napoléon ou au Cirque des Champs Elysées, avait un très grand succès, un succès d'artiste — et d'homme, j'allais dire de mâle.

Avec son front fuyant et son nez en bec de corbeau, tel que le caricaturiste Durandeau le représente, il n'avait pas une beauté très remarquable mais il était jeune, il sautait d'un trapèze à l'autre avec beaucoup d'agilité et il portait un maillot collant.

L'auteur des MÉMOIRES donne un certain nombre de lettres d'amour reçues par ce gymnasiarque, et dans lesquelles il y a, généralement, plus de passion que d'orthographe. J'en reproduis ici trois qui permettront de juger des autres.

Voici d'abord un billet qui a dû être envoyé par deux petites ouvrières bien émancipées :

« Monsieur, deux folles voudraient vous parler, et, après vous avoir admiré de loin, voudraient le faire de près. Voulez-vous faire deux heureuses? Venez demain au bale (*sic*) de l'Opéra, de deux à trois, nous serons au foyer. Conservez cette lettre, vous la tiendrez à la main, pour que nous puissions vous reconnaître. Nous aurons un domino gris avec un nœud de rubans bleus à l'épaule. Soyez discret, nous avons des positions plus sérieuses que vous ne pensez. Venez, vous n'aurez pas à vous en repentir.

Deux cœurs épris. »

C'est encore une folle, « une pauvre folle », qui envoie à l'homme aux trapèzes, cette courte déclaration :

« Monsieur, excusé une pauvre folle qui, vous ayant vue si admirable dans votre travaille et y étant retournée, s'est mise à vous aimer. Ne riez pas de ce que je vous dit car c'est la vérité. Dégnez exausez mes vœux en venant me randre une petite visite. Rien que de vous voir me feras plaisire et j'espère que vous écouterez ma prière [1] Je vous attant jeudi vers les deux heures rue.... n°.... M^lle F... Dans la douce attante, je me permets de vous embrasser. F. N. (je vous aimes!) »

Parmi ces soupirantes, lorettes, grisettes, midinettes ou soubrettes, une des plus échauffées et une des plus tenaces paraît avoir été une certaine écuyère, aussi dénuée d'orthographe que M^lle F. Voici sa première lettre, à laquelle le jeune gymnasiarque s'empressa de ne pas répondre, car s'il était allé à tous les rendez-vous que des jeunes femmes ou jeunes filles lui donnaient, pour apaiser leurs ardeurs, ses journées entières n'y auraient pas suffi :

« Léotard, non célèbre dans la France, veut-il m'accordait une visite où tout mon bonheur consisterer dans cette entrevue. Je vous attend, lundi dans la journée jusqu'à cinq heures. J'irai ce soir au Cirque. Je me placerai à votre gauche. Si vous me souriez légèrement, je comprendrai que lundi tout mon bonheur sa complira; surtout ne me donnez pas de fausse joie, car elle fait plus mal que la vraie. Celle qui vous désire ardemment

1. Remarquez le ton soumis, doux et craintif. Comme cette femme et comme toutes les femmes, en général, sollicitent humblement l'amour, dans ces premières lettres ! Comme elles ont peur de ne pas être aimées et comme elles ont besoin de l'être !

depuis quatre mois, mais aujourd'hui je ne peux vaincre cet amour.

R. DE SAINT-P..., *écuyère.*

Post-scriptum. Je n'ose espérer de tant de bonheur. Il faudrait pour cela que vous ne fussiez pas difficile et que vous n'ayez pas le choix de tant de dames. Je compte donc sur le housard (*sic*). Voila mon adresse : rue Neuve des A..., n°... »

R. de Saint-P. avait peut-être raison de compter sur le housard, mais elle avait tort de compter sur Léotard, car il préféra s'abstenir.

Après les gens de théâtres, de music-halls, de cirques, les hommes les plus aimés sont les artistes.

Les femmes s'imaginent — et elle n'ont pas tout à fait tort — qu'ils mènent une existence bien plus libre que celle, par exemple, d'un notaire ou d'un chef de gare, beaucoup moins assouplie au devoir et à la règle. « Les artistes, remarque très justement Sully-Prudhomme, les captivent beaucoup plus par l'indépendance et la fantaisie de leurs allures que par le mérite de leurs œuvres auxquelles la plupart n'entendent rien. » [1]

Je crois qu'on peut admettre que le musicien a plus de succès que le peintre, le sculpteur ou l'écrivain, et que le violoniste ou le violoncelliste ont plus de succès (amoureux) que le pianiste. Je ne parle pas du cornet à piston, de l'accordéon, du triangle ou de la grosse caisse. Je ne vois pas très bien une femme follement éprise d'un triangle, pas plus d'ailleurs que d'un ophicléide.

La musique, on le sait, a beaucoup d'effet sur la

1. Notes sur la Physiologie de l'Adultère, publiées par la *Revue Bleue*, en 1910.

femme et sur les sens de la femme — de même que sur ceux des hommes très nerveux, très impressionnables — et, tout naturellement, elle confond, dans son admiration, dans son émotion, la musique et l'exécutant. Ce qu'il sort de son instrument, Elle se figure qu'il le sort de son âme.

« La musique m'affole, dit à un de ses compagnons de sanatorium, une embrasée, une jeune fille de 23 ans, Anny Chardonne. J'ai besoin de parler, d'être franche, de chanter, de pleurer, d'être heureuse. Je ne sais plus... » [1] En réalité, elle a besoin d'aimer.

Peu de jeunes femmes échappent à cette griserie des sens et du cerveau, produite par la caresse des sons : « La musique, écrivait dans son roman autobiographique, les ENCHANTEMENTS DE PRUDENCE, Mme P. de Samon (Hortense Allart), la musique double l'exaltation : elle s'empare des impressions, les augmente, les agite; cette musique autour de moi me perçait et me transportait... » [2]

Beaucoup de virtuoses, simples exécutants ou compositeurs célèbres, sont, au point de vue intellectuel, d'assez piètres sires, mais l'homme qui promène un archet sur un boyau, ou qui tapote des morceaux d'ivoire ou qui souffle bruyamment dans un tuyau de bois ou de cuivre, jouit du même privilège que l'artiste de théâtre, en matière d'amour. Il peut être bête impunément et sans qu'on s'en aperçoive. Aux yeux de la femme, il est transformé, rehaussé, idéalisé (ô grande force de l'imagination!) par son violon, son piano,

1. Michel Corday. LES EMBRASÉS.

2. On a noté la passion des hystériques pour la musique. Dans l'ancienne Egypte, on l'interdisait aux femmes, « comme un art fait pour amollir l'âme ».

voire, mais un peu moins, par son saxophone ou son trombone à coulisses, comme l'acteur par ses rôles d'amant, les costumes qu'il porte, et ses gestes et tirades sur une scène de théâtre, devant une foule de gens qui ont payé, et très cher, pour le voir et pour l'entendre.

Pour l'écrivain, des destinations s'imposent, car il y a fagots et fagots et il y a même bûches et bûches.

Un critique, à moins de s'appeler Sainte-Beuve ou Jules Lemaître (mais ils ne s'appellent plus Sainte-Beuve ou Jules Lemaître), un historien, à moins d'évoquer des amoureuses d'autrefois, n'intéressera pas beaucoup les femmes. Elles ont une tendance à les trouver ennuyeux, même quand, par hasard, ils oublient de l'être.

Le plus beau livre d'histoire, d'un Michelet ou d'un Taine, leur plaira infiniment moins que le plus insipide roman, où se dérouleront les péripéties d'un élégant adultère.

Pour les femmes, le vrai écrivain, l'écrivain-type, c'est le poète.

Poète, prends ton luth, et me donne un baiser!

Le Poète est un homme jeune et beau, dont le cœur déborde d'amour. Chacun de ses vers dit : « Je t'aime! »

N'exagérons pas. Le plus souvent, ce chercheur de rimes est un quadragénaire fatigué, ou quelque foutriquet maigre et sec, ou un de ces boudinés, bouffis et malsains, qui rappellent également l'andouille et le fétus, mais chaque lectrice le voit tel qu'elle le rêve et aspire tout bas à devenir sa Muse. Sa muse, avec une longue tunique blanche et sur ses cheveux dénoués une couronne de lauriers. Ce beau jeune homme, pensif et

mélancolique, vêtu de noir et appuyé sur une lyre, ah! s'il la connaissait, cette fervente lectrice, il l'aimerait sans doute et ses vers seraient plus beaux.

Le romancier est très apprécié aussi, sur le marché de l'amour. Avec celui-là, on peut causer. C'est un spécialiste de l'âme féminine *et il sait parler d'amour.* Les femmes se cherchent dans ses livres, revues, corrigées et embellies. Elles désirent connaître l'homme qui dissimule leurs défauts ou les transforme en qualités, ou qui décrit si bien leurs faiblesses qu'il a dû en souffrir... ou en profiter. Elles voudraient l'avoir pour ami, pour conseiller, le prendre pour confident. Elles ont toutes le même désir de se raconter, la même conviction, plus ou moins avouée, qu'elles mériteraient, héroïnes d'un roman, de figurer dans un beau livre de tendresse et de passion.

Beaucoup d'écrivains, j'ai déjà eu l'occasion d'en faire la remarque et je pourrais en citer de nombreux exemples, sont des imbéciles ou des demi-imbéciles, pourvus de quelque orthographe et doués de quelque style, mais il est certain que, de par ses habitudes d'esprit et la nature de ses travaux, un romancier, même médiocre, est plus capable de comprendre la femme qu'un agent-voyer ou un receveur de l'enregistrement. Il est certain aussi que la femme est plus agréable à étudier que l'homme, et qu'on en tire plus d'avantages. On a fait de très beaux livres, et très émouvants, avec des confidences féminines.

Ces confidences, l'amour surtout, ou, à défaut, une sympathie physique, un engouement cérébral les provoquent, et voilà pourquoi un romancier qui n'écrit pas pour des maisons d'éducation ne saurait se passer d'une existence mouvementée et

passionnelle. Elle est nécessaire à sa profession et elle accroît son talent. Toutes les femmes savent cela ou le devinent. Elle se rendent compte que, pour écrire des romans, il faut en avoir eu dans sa vie, que, pour dépeindre les joies et les souffrances de l'amour, il faut les avoir ressenties. Son métier, le souci de sa réputation, condamnent le romancier à l'amour et l'y prédisposent. C'est là, pour les femmes, sa grande supériorité, son attrait le plus puissant.

Mais, évidemment, il a intérêt à être jeune, ou du moins à le paraître. Heureusement pour lui, par suite de son talent, de sa réputation, de son prestige, de sa vie intense, sa jeunesse se prolonge ou peut se prolonger bien plus que celle des autres hommes, mais si la déchéance arrive, si l'âge ou la maladie l'accablent et le désarment, si le corps faiblit et n'est plus pour l'âme, encore pleine de force, qu'une misérable enveloppe, quelle déception il ménage à ses lectrices qui le jugeaient d'après ses livres et qui le voient, un jour, tel qu'il est!

Une femme lit un roman, qui l'enchante, d'un écrivain sur lequel elle n'a aucun renseignement. Elle veut faire sa connaissance. Elle va chez lui. Elle se trouve en présence d'un vieux bonhomme à cheveux blancs. Sa température baisse immédiatement de plusieurs degrés.

Dans les dernières années du second empire, une jeune femme, qui se promenait avec son mari, au Bois de Boulogne, aperçut, dans une des allées, escorté d'un grand lévrier qui lui ressemblait, mais en mieux, un vieillard, long, maigre et sec, pauvrement vêtu, quoique avec des prétentions d'élégance, d'une élégance démodée. En réprimant un sourire, elle désigna du doigt ce

passant à son compagnon. Celui-ci se pencha et dit à demi-voix : C'est Lamartine.

Lamartine! ce vieux monsieur râpé et déplumé! La jeune femme se rappela Graziella, Elvire, Laurence, toutes ces belles figures d'amoureuses — et des larmes lui montèrent aux yeux.

IV

LE DON JUAN DE L'HISTOIRE ET DE LA LÉGENDE

Cordoue, Grenade, Séville, peu de noms dans le monde, autant que ceux-là, évoquent le passé. Ils font surgir dans l'esprit de celui qui les lit ou les prononce le souvenir et l'image de toute une civilisation, tout un décor des Mille et une Nuits, les *patios* dallés de marbre et rafraîchis par le jet d'eau d'une fontaine, les jardins d'orangers et de citronniers, une architecture de dentelle, des petites rues, étroites, ombreuses, avec la boutique du barbier et celle où se tenait accroupi, sur le seuil, le marchand de babouches, des odeurs de fleurs et d'aromates répandues partout, et, le soir, une voix s'élevant et planant, celle du *muezzin* qui rappelait l'heure de la prière et lançait à tous les échos le nom d'Allah.

« Voir Naples et puis mourir » dit le proverbe italien. « Qui n'a pas vu Séville, dit le proverbe espagnol, n'a pas vu de merveille. » (*Che non a visto Séviglia, non a visto maraviglia*).

Cette merveilleuse cité — fière, sous les rois

mores, de ses 300.000 habitants, de son Ecole, de son Observatoire, de son fleuve, le fleuve seigneur, l'*Oued-el-Kebir*, bordé par douze mille villages, et toute bruissante, comme une ruche d'abeilles, de ses soixante mille métiers à tisser la soie — [1] cette somptueuse et magnifique Séville, dont la population avait alors beaucoup diminué, mais pas l'orgueil [2], le père Labat la visita, dans les premières années du dix-huitième siècle, et il fut étonné et même, dirait-on, un peu choqué, quoique franciscain, du grand nombre de couvents.

L'énorme masse de la cathédrale, la plus belle de l'Espagne et la plus vaste, avec ses innombrables chapelles où on célébrait chaque jour trois cents messes [3], avec sa tour de 85 mètres — ancien minaret de la mosquée — surmontée d'une statue de la Foi, tournant à tous les vents, la *giralda* (la girouette), dominait les jardins de l'Alcazar, « délices des rois mores », palais et forteresse.

Dans la case de los Taveras, on avait logé, — en 1481, à l'époque de sa fondation — cette Inquisition formidable qui, de Séville, rayonnait sur l'Espagne entière.

Le barbier et le marchand de babouches n'habitaient plus la petite rue protégée par un vélum contre les ardeurs du soleil. Les moines ornés de bésicles passaient, à califourchon sur des ânes pacifiques que conduisaient des *criados*, des valets, porteurs d'une longue épée — et devant le moine, le valet et l'âne, la foule, pieusement, s'inclinait.

1. Il faut tenir compte pour tous ces chiffres de l'exagération des historiens et voyageurs arabes.

2. « Ses habitants sont, sans contredit, les plus orgueilleux Espagnols qui soient dans toute l'Espagne ». Le P. Labat : Voyage en Espagne et en Italie (1731). Tome I, p. 247.

3. Dictionnaire de Géographie sacrée (par Morenas). P. 1759 (au mot *Séville*).

Parfois, des processions, des enterrements d'importants personnages, glissaient lentement dans les rues où se pressaient des curieux. Les pénitents blancs, gris ou noirs, des confréries de la *Macarena,* du *Montserrato,* etc., étaient revêtus de la sinistre cagoule percée de trous, qui rappelait les auto-da-fé, le bûcher des juifs et des hérétiques. Celle de *Jésus Nazareno,* la plus célèbre promenait un Christ crucifié et saignant, tandis que le vent faisait vaciller la flamme des cierges de cire jaune, et qu'un enfant, d'intervalle en intervalle, poussait comme un cri de bête blessée ou malade, un lamento prolongé. Et à ces ardents catholiques, si prompts à s'émouvoir, les noirs fantômes, la plainte de l'enfant, l'image sanglante qui penchait la tête et tendait les bras, donnaient l'impression que le drame plus que millénaire de la mort du Nazaréen avait eu lieu la veille.

Ville toute saturée de religion, de dur fanatisme, mais ville d'amour aussi, digne d'être la patrie de Don Juan — et de Carmen, et où on respirait, dans la fumée des bûchers et à l'ombre des églises et des couvents, une atmosphère de passion et de volupté.

Dans le palais de l'Alcazar, le *patio de las Doncellas,* la cour des Demoiselles, rappelait le singulier tribut reçu jadis — légende ou histoire, peu importe — par les rois mores, les cent jeunes filles du royaume de Léon que devait livrer, chaque année, l'usurpateur de ce royaume, Mauregato, à qui ils avaient donné leur appui.

Dans une des tours de cet Alcazar, la tour de l'or — où plus tard on déposera l'or apporté par les galions d'Amérique, et qui leur devra son nom — Pierre le cruel enferma, à côté des trésors confiés à la garde de son argentier, Samuel Lévi, la

femme d'Alva Pérez de Guzman, qu'il avait fait enlever.

Pierre le Cruel! Son nom, lié à celui de Séville, doit nous arrêter et nous retenir un instant. Il fut terrible dans ses haines, terrible dans ses amours. En lui se reflète tout un côté de l'Espagne et du Moyen-Age, mais si intéressant qu'il paraisse, on n'aurait pas ici à en parler, si dans la légende de Don Juan, née sur le même sol et peut-être à la même époque, il n'y avait pas, c'est du moins mon opinion, quelques traces de son caractère, de sa vie.

Je ne veux m'occuper que de l'homme violemment passionné, guidé et entraîné par l'amour. Je laisserai donc hors de mon étude les crimes que lui inspira non pas l'amour mais la cupidité, et entre autres le plus odieux de tous, l'assassinat de ce jeune roi de Grenade, Bermajo, qui l'avait pris comme arbitre, qui était allé à Séville, avec un sauf-conduit, et qu'il fit décapiter, pour lui voler son argent, ses pierres précieuses, sur la place de *Tablada,* devant une foule consternée par le mépris de la foi jurée, mais n'osant rien dire.

Pierre le Cruel était à Burgos, en 1334, et il devait succéder en 1350 sur le trône de Castille à son père Alphonse XI. On prétendit, au moment de sa naissance, que sa mère, Marie de Portugal, privée d'enfants mâles et ayant accouché d'une cinquième fille en 1334, lui avait substitué secrètement, pour ne pas risquer de déplaire à son mari et ne pas s'exposer à une disgrâce, le fils d'un Juif — peut-être, s'il faut croire à l'accusation, de ce Jacob, qui devint un des plus funestes conseillers de Pierre, et que le frère bâtard de celui-ci, Henri de Transtamare, tua, dans un accès de fureur, en plein palais royal.

Le rôle joué par les femmes dans sa vie, tantôt comme victimes, tantôt comme inspiratrices de crimes, est effrayant, et je comprends que, rien qu'en France, on en ait tiré plusieurs tragédies.[1]

D'une maîtresse tendrement aimée, Eléonore de Guzman, Alphonse XI avait eu cinq filles et trois fils, parmi lesquels Henri de Transtamare. Délaissée et dédaignée, la reine, Marie de Portugal, en souffrait beaucoup mais elle attendait patiemment le moment et l'occasion de se venger. Alphonse XI mort, elle se hâta d'exciter le nouveau roi, son fils, Pierre, contre Eléonore de Guzman. Celle-ci, d'après certains historiens, n'avait éprouvé aucune crainte et était restée à la cour. D'après d'autres, mieux renseignés sans doute, se sentant menacée, elle s'était réfugiée dans le château de Médina Sidonia, qu'elle tenait de la générosité du roi défunt, et s'y était fortifiée.

On l'y poursuivit, on s'empara d'elle, et on l'emprisonna à Talavera de la Reina, ainsi nommé parce qu'elle appartenait à Marie de Portugal qui l'avait reçue d'Alphonse XI en douaire. Peu de temps après, la malheureuse femme était mise à mort, tuée bien moins par la main d'un bourreau que par la jalousie d'une rivale, qui voulut se donner le plaisir d'assister à son agonie. Marie de Portugal eut plus tard à regretter d'avoir déchaîné ou encouragé chez son fils le goût du meurtre.

Pierre était fiancée à une princesse, presque une enfant, célèbre dans toute l'Europe par sa précoce beauté autant que par ses qualités d'esprit et de cœur, Blanche de Bourbon, arrière petite-fille de

1. Parmi lesquelles, le *Pierre le Cruel*, de du Belloy (1772) et le *Don Pedro*, de Voltaire (1775), *Marie de Padilla*, par Ancelot (1838). On peut citer également un opéra, de Donizetti, *Maria Padilla* (1841).

Saint-Louis, mais le roi avait rencontré — à dix-sept ou dix-huit ans — dans un des châteaux de son ancien gouverneur, devenu son premier ministre, don Albuquerque, une jeune fille, plus âgée que lui, aussi pauvre que noble, et que, dans des intérêts d'ambition, on voulait lui donner comme maîtresse. Elle appartenait à la domesticité de la femme du premier ministre et s'appelait Marie de Padilla. Pierre l'aima jusqu'à la folie, jusqu'au crime. Elle était intelligente, avide de pouvoir et d'argent, dénuée de scrupules, prête à tout sacrifier pour arriver à ses fins. Elle fut le mauvais génie de ce roi adolescent, qui, mieux dirigé, mieux entouré, eût lutté davantage, peut-être, contre ses instincts de violence et de cruauté.

Triste mariage que celui qu'on l'obligea à conclure avec cette Blanche de Bourbon qui lui devenait odieuse, depuis qu'il avait l'âme pleine de l'autre. « Les noces, dit un historien,[1] ne furent pas célébrées, elles furent précipitées tumultuairement et en silence, sans appareil et sans pompe. Ce fut plutôt une fête funèbre qu'une fête de réjouissance; et si le prince, violenté, n'y porta que du chagrin et de l'aversion, la princesse infortunée y assista avec l'esprit en deuil, et la contenance d'une victime destinée à la mort. »

Le soir même, Pierre allait passer la nuit avec sa maîtresse et, excité par la jalousie et la haine de celle-ci, il faisait, quelques jours plus tard, emprisonner sa jeune femme. Que lui reprochait-il? Rien. Il ne l'aimait pas. Par ses ordres, en 1361, sur les instances de Marie de Padilla, elle était emprisonnée. Elle avait 25 ans.

Deux prélats, don Sanche, évêque d'Avila, et

1. Le père Le Moine.

don Juan, évêque de Salamanque, ayant cassé son mariage, Pierre avait pu en contracter un second avec Jeanne de Castro, mais il ne tarda pas à l'abandonner et la renvoya à son père. Celui-ci, irrité, et, avec lui, un grand nombre de nobles, prirent aussitôt les armes contre le roi.

Jeanne de Castro avait cherché un abri au château d'Aravelo. Pierre chargea un oncle de Marie de Padilla, don Fernand d'Hinestrosa, de se saisir de la fugitive et de la conduire à Tolède. Elle allait vers la mort et elle le savait. Sur sa route, elle réussit à se cacher dans une église. C'était un lieu d'asile. Elle s'y croyait en sûreté. Elle se refusa à en sortir.

Une petite armée de nobles, attachés à sa famille ou indignés contre le roi, essaie de la protéger et de la défendre. Pierre accourt. Il fait mettre à mort plusieurs des chefs de la révolte, et vingt-cinq bourgeois ou gens du peuple de Tolède, pris au hasard. Il y avait parmi eux un octogénaire. Son fils, âgé de dix-huit ans, demande à mourir à sa place. Pierre accepte froidement l'échange et le fils est décapité. Huit cents habitants de la ville sont massacrés, pour l'exemple. Jeanne de Castro est conduite au château de Siguença, et elle y est étranglée.

Le jeune roi l'avait aimée. Sa constante tendresse pour Marie de Padilla ne l'empêchait pas d'éprouver, et souvent, de brusques et violents caprices pour d'autres femmes.

Un noble castillan, Alphonse Coronel, décapité par ses ordres, en 1353, avait laissé deux filles, également belles. L'une, Marie, avait épousé Juan de La Cerda Lara, l'autre, Alphonsine, Alvar Perez de Guzman. Pierre les aima toutes deux et avec la même impérieuse fougue. Alphonsine, qu'il avait

fait enfermer à la Tour de l'or ne lui résista pas longtemps. Marie avait vainement imploré la grâce de son mari, pris les armes à la main et mis à mort. Pour échapper à un amour qui, désormais, ne lui paraissait que plus odieux, elle s'était retirée et cachée dans un couvent à Séville. Pierre l'y poursuivit, mais il se trouva alors en présence d'une femme qui ne pouvait plus inspirer que du dégoût et de l'horreur. Avec un poignard,[1] elle s'était déchiré, tailladé et ensanglanté le visage. C'est ainsi qu'elle fut délivrée.

Marie de Padilla, dont Pierre avait eu plusieurs enfants, traités en héritiers présomptifs de la couronne, n'avait survécu que peu de temps à Blanche de Bourbon. Elle était morte à Séville en 1361. Un an après, le jeune roi voulut la revoir une dernière fois.

On déterra ce cadavre, rongé par les vers, qui avait été une femme très belle, une femme qui, même morte, était encore aimée. On l'avait enseveli dans le monastère de N.-D. d'Esterville dont Marie de Padilla avait été la fondatrice, car elle fondait des couvents en même temps qu'elle faisait tuer ses rivales. Après cette exhumation, il fut transféré dans le lieu de sépulture des rois de Castille, et Pierre déclara alors ce mariage secret, dont on ne doutait et dont on s'indignait, à la cour, depuis longtemps.

Cet amour profond, indestructible, qui survivait à la mort et aux horreurs de la mort, parut si étonnant, si invraisemblable, chez un homme tel que celui-là, qu'on supposa, pour l'admettre, une intervention du diable. On crut à un maléfice, à

1. D'autres disent avec de l'huile bouillante. On conserve, à Séville, dans le couvent de Santa Inès, qu'elle fonda, le corps de doña Maria Coronel.

un philtre que Marie de Padilla aurait fait donner par un médecin juif à son amant, pour en être éternellement aimée.

Tant d'actes de tyrannie, tant de meurtres accumulés, plusieurs de ses frères, fils d'Eléonore de Guzman, tués, ses sœurs livrées aux lions, comme au temps de Dioclétien, avaient soulevé contre Pierre le Cruel beaucoup de ses sujets, surtout parmi les nobles, car la plèbe, toujours indulgente pour ceux qui l'aident à satisfaire ses rancunes et ses sentiments d'envie, soutenait en lui l'ennemi des aristocrates, et Séville, où chaque monument, chaque place, chaque coin de rue, rappelait un de ses crimes, s'obstina jusqu'à sa mort à lui rester fidèle.

Lorsque Henri de Transtamare eut été, à Avignon, implorer, contre un frère dénaturé et un abominable despote, un verdict pontifical, le pape, Urbain V, excommunia solennellement, après l'avoir vainement cité à comparaître, celui que l'Eglise considérait comme un apostat, coupable d'avoir embrassé le Mahométisme — en réalité d'avoir conclu une alliance avec les rois musulmans. « Il était, dit Froissard, très rudement rebelle à tous commandements et ordonnances de l'Eglise. » Mais il était aussi religieux et dévot et il demanda dans son testament qu'on l'enterrât en habit de cordelier.

De cette lutte fratricide, qui fut un des drames les plus émouvants du Moyen Age, je ne citerai que le dernier épisode.

Le 23 mars 1369, Pierre avait été vaincu, à Montiel, non loin du Tage et au sud de Tolède, par Henri de Transtamare ou plutôt par Duguesclin et ses routiers. Avec douze de ses chevaliers et six à sept cents hommes il s'était réfugié dans le

château de Montiel, nid d'aigle posé sur le roc et facile à défendre.

Henri de Transtamare fit aussitôt construire autour et au bas du château, dans la plaine, une enceinte de terre, bordée d'un fossé, et qu'on ne pouvait franchir que par une étroite brèche, confiée à la garde du chef des routiers, Le Bègue de Vilaines.

Les vivres avaient bientôt manqué et il fallait ou s'échapper ou mourir de faim.

Une nuit, qu'on avait choisie très sombre, pour éviter d'être aperçu, Pierre, accompagné de quelques-uns de ses chevaliers ou domestiques et tenant son cheval par la bride, descendit du château par les sentiers qui serpentaient sur les flancs du rocher, et arriva jusqu'à l'enceinte. Un ciel sans étoiles semblait favoriser la tentative, mais, si peu de bruit qu'eussent fait les fuyards, on les avait entendus.

Quelques-uns des chevaliers et serviteurs s'étaient engagés dans le passage, et Pierre, à son tour, l'avait franchi, mais, au moment où il mettait le pied à l'étrier, pour monter à cheval, il se vit entouré de soldats et Le Bègue de Vilaines le saisit par le bras. « Je te donnerai, lui dit-il, autant d'argent que tu en voudras mais ne me mets pas entre les mains du bâtard. »

Le bâtard, c'était son frère, Henri de Transtamare. Informé de la capture, il se hâta d'accourir à la tente de Le Bègue de Vilaines, où l'on avait mené le prisonnier. « Où est-il, s'écriait-il, le fils du Juif? »

Aussitôt que les deux frères se trouvèrent en présence, aussitôt qu'ils s'aperçurent, ils se jetèrent l'un sur l'autre, avec une égale haine. Pierre, plus vigoureux, semblait avoir le dessus.

Pour les séparer peut-être, pour aider Henri de Transtamare — ce qui se passa reste mystérieux — les seigneurs qui étaient là et notamment un Aragonais, le comte de Roquebertin, intervinrent, mais non pas, comme on l'a prétendu à tort, Duguesclin. Henri de Transtamare, dégagé, blessa grièvement d'un coup de poignard son adversaire immobilisé, et les autres l'achevèrent [1].

Sa tête, exposée sur les murs du château, fut ensuite portée à Séville et jetée dans le Guadalquivir.

A peine mort — à trente-cinq ans — la légende s'empara de sa mémoire, et, sous l'influence populaire qui lui fut toujours favorable, pour l'idéaliser, oubliant tous ses crimes ou les lui pardonnant, parce qu'il avait beaucoup aimé. Le peuple a une âme de femme, il est toujours du côté de l'amour, même criminel.

L'homme sans foi ni loi, passionné, cupide et sanguinaire, qui le retrouverait dans le *romancero* [2] dont Cantù, dans son *Histoire universelle*, cite ce passage?

« Le roi don Pèdre gît occis aux pieds de don Henri, non pas tant par la prouesse de son ennemi que par la volonté du ciel. Don Henri dépose son poignard, et, sous son pied, il presse le cou de son frère. Il ne se croit pas encore en sûreté contre son invincible frère.

« Les deux frères luttèrent, luttèrent de manière

1. Un prêtre, à moitié fou, lui avait prédit de la part de saint Dominique, qu'il serait assassiné par son frère Henri de Transtamare. « Il convient, lui dit-il, que vous alliez rendre compte à saint Dominique de la mission dont il vous a chargé », et il le fit brûler vif.

2. Les romanceros étaient, comme on sait, des chants populaires qu'on a divisés en *chevaleresques* (celui du *Cid*, par exemple), *historiques*, *moresques*. On en a publié un recueil, à Madrid, en 1850.

que le défunt aurait été un Caïn si le survivant ne l'eût été. Les hommes d'armes, émus de compassion et de joie, accourent, mêlés les uns aux autres, pour contempler le grand événement.

Ceux de Henri chantent, font résonner les trompettes, crient *Vive Henri!* et ceux de don Pèdre, poussant des gémissements et des cris redoublés, pleurent le roi mort.

Les uns disent que c'est justice, les autres méfait; qu'il ne faut pas accuser un roi d'être cruel, quand les temps demandent de la cruauté; que la multitude ne doit pas demander compte au roi s'il fait bien ou mal en des circonstances si graves; *que les fautes d'amour viennent d'une si belle cause qu'il les faut excuser;* et qu'en voyant les yeux de la belle Padilla personne ne refusera de vanter comme sage un roi qui, pour elle, ne mit pas, nouveau Rodrigue, tout le royaume en feu.

Ceux des vaincus dont l'âme est assez vile pour suivre soudain le vainqueur par crainte ou par bassesse célèbrent la vaillance d'Henri, et appellent don Pèdre tyran. Hélas! justice et amitié périssent avec qui succombe. La fin tragique du grand maître,[1] celle de son tendre fils, la captivité de Blanche sont rappelées pour exécrer sa mémoire. Seuls, quelques amis fidèles osent élever la voix vers le ciel pour implorer justice.

La belle Padilla pleure la triste catastrophe qui fait d'elle l'esclave du roi vivant et la veuve de celui qui n'est plus.[2] *Ah! don Pèdre, de perfides conseils, une confiance trompeuse, ton courage intrépide t'ont conduit à la mort...* »

Il était de haute taille et de belle mine, avec des

1. Don Juan Nunez, grand maître de l'ordre de Calatrava, qu'il avait fait tuer.

2. Nous avons vu qu'elle était morte en 1361.

cheveux blonds et un visage noble et imposant, auquel la colère donnait une expression effrayante. « Quand il était dans un lieu, remarque l'historien Marana, on n'avait pas besoin de demander où était le roi. »

Les lacunes de son instruction, trop négligée, n'avaient pas eu d'influence très marquée sur son intelligence, vive et brillante. Ses ennemis eux-mêmes lui reconnaissaient de l'esprit, mais parfois sous la forme d'une ironie mordante et corrosive.

Personnage énigmatique par bien des côtés. On s'expose à le calomnier quand on ne croit que le flétrir. On l'a appelé Pierre le Cruel, mais il a été surnommé aussi Pierre le Justicier. Il s'est montré l'adversaire intraitable, et souvent inhumain, des privilèges de la Noblesse et des abus du Clergé. Plusieurs historiens ont pensé avec quelque raison qu'il ne convenait pas d'être plus sévère pour lui qu'on ne l'avait été pour un Louis XI ou un Richelieu.

Voltaire, dans sa tragédie, d'ailleurs médiocre, s'est efforcé de le justifier. Après don Juan de Castro, évêque de Jaen, qui se fit son panégyriste, J. A... de Vera y Laniga publia, à Madrid, en 1648, El Rey don Pedro defendido.[1] Le titre seul indique les tendances. Sur le même sujet, deux siècles plus tard, en 1848, Mérimée a écrit un livre, trop peu connu et d'une grande valeur documentaire et littéraire, Histoire de don Pedro, roi de Castille. Elle est plutôt favorable à la mémoire du vaincu de Montiel.

1. Au contraire, un contemporain, Pedro Lopez d'Ayala (1332-1407), qui fut ambassadeur d'Henri de Transtamare auprès de Charles V, se montre dans la Chronique des rois de Castille de son temps très sévère pour Pierre le Cruel.

Les violences de son caractère et son orgueil intraitable et son implacable énergie, Pierre le Cruel les apporta dans l'amour autant que dans la politique. Quand la passion le dominait, il ne supportait aucune résistance. Il n'admettait pas qu'aucune femme qu'il aimait fût libre de ne pas l'aimer. Là, comme ailleurs, il allait à son but avec une volonté que rien ne faisait fléchir. On a pu remarquer très justement que ses amours lui suscitèrent autant d'ennemis que ses cruautés.

Par ses côtés passionnels, par la fougue de son tempérament, par quelques-unes de ses aventures, a-t-il été réellement un des prototypes du don Juan espagnol? Quand on sait de quels éléments divers et disparates et par quels moyens détournés se forme une légende, et l'extrême importance de l'époque, du milieu, on peut être amené à le supposer, sans pouvoir toutefois l'établir avec précision. Ce qui est certain c'est que cette légende, ou du moins une de ses variantes, fait naître, nous allons le voir, don Juan à Séville, *et le fait vivre sous le règne de Pierre le Cruel.*

Près de la Tour de l'or, ou Pierre le Cruel avait emprisonné la femme d'Alva Pérez de Guzman, s'élève l'hôpital de la Caridad (de la Charité) et, dans la chapelle de cet hôpital, on remarque deux tableaux de Jean de Valdès Léal, né à Cordoue en 1630 et élève d'Antoine de Castillo, les Emblèmes de la vanité humaine.

Sur celui de gauche est peint un squelette foulant aux pieds des sceptres et des couronnes. Celui de droite représente l'intérieur d'un caveau mortuaire, où achèvent de pourrir, rongés par les vers, un évêque et un chevalier de l'ordre de Calatrava. Ce dernier serait, assure la tradition, le fondateur

de l'hôpital, don Miguel de Mañara, et don Miguel de Mañara, appelé aussi Tenorio, serait don Juan.

Murillo — né à Pilas, près de Séville, en 1616 — lorsque, pour la première fois, Valdès lui montra ces tableaux, dit au peintre qu'on avait envie, en les regardant, de se boucher le nez — tant ils sont effrayants de vérité.

« Séville seule, remarque Mérimée dans ses Ames du Purgatoire, a possédé plusieurs dons Juans; mainte autre ville cite le sien. Chacun avait autrefois sa légende séparée. Avec le temps, toutes se sont fondues en une seule.

Pourtant, en regardant de près, il est facile de faire la part de chacune, ou du moins de distinguer deux de ces héros, savoir : Don Juan Ténorio, qui, comme chacun sait, a été emporté par une statue de pierre,[1] et don Juan (ou Miguel) de Mañara, dont la fin a été toute différente.

On conte de la même manière la vie de l'un et de l'autre : le dénouement seul les distingue. »

D'après des travaux plus récents, il n'y en aurait eu qu'un, pourvu, suivant l'usage du pays, de plusieurs noms, don Juan Tenorio y Salazar, deuxième comte de Mañara (ou Manàra, car on trouve les deux formes), premier seigneur d'Albarren. Félicien Malefille, qui a étudié avec un soin tout particulier cette question, mais plus en romancier qu'en historien, en suppose un autre, dont l'authenticité parait fort douteuse, don Juan Alonso de Benavidès, allié à la famille Ténorio, et qui aurait eu pour armes « un lion de gueules rampant sur un champ d'argent et chargé de barres d'or ». Ces

1. Un jour, en manière de plaisanterie — c'est Mérimée qui rapporte ce trait — il demanda du feu, pour allumer sa cigarette, à un inconnu qui se trouvait de l'autre côté du Guadalquivir. L'inconnu étendit le bras et ce bras, s'allongeant démesurément, traversa le fleuve. C'était le diable.

gueules, ces barres d'or et ce champ d'argent ne m'inspirent qu'une très médiocre confiance.

M. Colonna de Cesari Rocca publiait, en 1917, dans le *Mercure de France,* une étude assez curieuse et assez nouvelle sur le Miguel de Mañara ou Mañara, fondateur de l'hôpital de la Charité.

D'origine corse, ce qui me semble un peu hasardé, il aurait bataillé en Flandre, puis, revenu à Séville, il y aurait acquis, très vite, une scandaleuse réputation, par son impiété, ses débauches, ses duels, se moquant de la justice divine, bravant et méprisant les hommes, trompant les femmes, heureuses d'être trompées par lui, et gardant cependant, au fond de sa corruption, une sorte de culte de la femme.

Et l'amour, un jour, le vrai, aurait brusquement transformé le libertin jouisseur et sceptique en un amant fidèle, dévoué et tendre. Après avoir perdu celle qui avait su fixer ce cœur inconstant, Miguel de Maraña aurait quitté le monde, distribuant son bien aux pauvres, fondant un ordre charitable (et l'hôpital, dont on vient de parler), et enfin, après plusieurs années de repentir et de macérations — diable devenu ermite, mais sans avoir eu besoin d'être vieux — il serait mort en odeur de sainteté, après avoir demandé dans son testament qu'on l'enterrât sur un lit de cendres et qu'on gravât sur sa tombe cette épitaphe : « Ci-gît le pire homme qui fût au monde. »

Entre la légende et l'histoire établir une démarcation, c'est chose à peu près impossible, mais voici ce que racontent les *Chroniques de l'Andalousie.*

A l'époque où régnait Pierre le Cruel (d'autres disent sous Charles-Quint, mais c'est bien moins vraisemblable), don Juan Tenorio, qui apparte-

nait à une des vingt-quatre grandes familles de Séville, aurait tué don Ulloa, gouverneur ou commandeur de la ville, après avoir enlevé sa fille, avec ou sans le consentement de celle-ci. Le commandeur avait été enseveli dans le tombeau de ses ancêtres, au couvent, très réputé, de Saint-François. Pour le venger, les Franciscains auraient attiré don Juan Tenorio dans le couvent et l'auraient mis à mort. Puis, pour ne pas s'exposer à une vengeance de la part de la famille, ils auraient fait courir le bruit que c'était la statue du commandeur, couchée sur son tombeau, qui aurait précipité dans l'enfer, le meurtrier, le sacrilège, le contempteur de Dieu et des hommes.

Ce châtiment, si dramatique, si édifiant, devait, on le comprend, frapper les imaginations. Il inspira des pièces populaires qui, pour l'époque où elles parurent et le sentiment qui les animait, avaient quelque chose des mystères du Moyen Age, d'autant plus que le démon y jouait son rôle.

Une de ces pièces, représentée dans les couvents, *El Ateista fulminado* (l'Athée foudroyé) sera l'origine et, pour ainsi dire, le premier jet du fameux drame dans lequel va se préciser l'image, voluptueuse et satanique, du *don Juan espagnol*, celui qui, sans aucun doute, se rapproche le plus de la réalité et que déformeront, d'âge en âge, les comédies italiennes ou françaises, ravalant à l'envie le plus beau des sujets.

Beaucoup plus qu'ailleurs s'est prolongé en Espagne le Moyen Age, surtout au Théâtre. Au seizième et au dix-septième siècle, les Mystères s'y continuaient sous le nom *d'autos sacramentales* et y formaient une notable partie de ce que nous appellerions aujourd'hui le répertoire.

L'auto sacramentale se donnait, comme son nom l'indique, pour la première fois, le jour de la Fête Dieu ou du Saint Sacrement. Dans les principales rues, le matin, on promenait, escortée par des musiciens, des danseurs et par des fidèles qui portaient des torches enflammées ou des cierges, une bête fantastique, une sorte de dragon, semblable à celui que Saint-Georges perça de sa lance, et qui, à ce que l'on suppose, personnifiait le Mahométisme, à moins que ce ne fût l'Impiété, car on les confondait volontiers. Vers cinq heures de l'après-midi, commençait, devant la cathédrale ou le palais du gouverneur ou quelque autre édifice public (mais l'emplacement variait les jours suivants) la première représentation de l'*auto,* divisée en trois parties, le prologue ou *loa* — l'intermède ou *entremès* — et l'*auto* proprement dit, que terminaient des danses scandées par les castagnettes et les tambours de basque.

Les représentations duraient tout un mois et elles avaient lieu, avec plus ou moins de pompe, dans les plus humbles villages comme dans les plus grandes villes de l'Espagne. On y voyait figurer — car le sujet en était toujours religieux — Dieu, les anges, les saints, des personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, et, comme dans les anciennes Moralités, la Mort, à qui appartenait le dernier mot, la Piété, la Justice, le Péché, etc. Le Diable y jouait, naturellement, le rôle du traître.

A ces *autos sacramentales* s'opposait un autre genre de pièces, non moins en faveur, les comédies *de capa et espada.*

Religieux et national, on peut caractériser par ces deux mots le théâtre en Espagne au dix-septième siècle. Il s'était évadé de l'imitation clas-

sique, dans laquelle notre théâtre à nous restera si longtemps et si déplorablement enfermé. Toujours prédominait — fait essentiel à constater — l'élément religieux et même piétiste.

Les deux principaux auteurs dramatiques du temps, Lope de Véga (1562-1635) et Pedro Calderon de la Barca (1600-1683) composèrent un grand nombre d'*autos sacramentales* — le premier, quatre-cents sur deux mille pièces au moins,[1] le second une centaine — et ils étaient l'un et l'autre des hommes d'église, Lope de Véga un aumônier de l'ordre de Malte, et Calderon un chanoine de Tolède.

Il était nécessaire de rappeler ces détails pour qu'on pût plus aisément comprendre le caractère particulier que devait donner à don Juan ce théâtre, né au pied des autels ou dans l'ombre des cloîtres.

Or, à cette époque, dans la première moitié du dix-septième siècle, vivait, au couvent des carmes de Soria,[2] dont-il était le prieur, le frère Gabriel Tellez (né en 1570), que sa qualité de chronologiste ou archiviste de sa communauté avait mis à même de se documenter sur l'histoire, véridique ou légendaire, de l'Espagne. Ce prieur de carmes s'était mis à composer des pièces et même à en composer beaucoup, car son théâtre, publié pour la première fois de 1844 à 1846, forme 10 volumes in-8°, sans préjudice de quelques romans qu'il rassembla sous ce titre rustique et printanier, les VERGERS DE TOLÈDE...

1. Son ami Montalvan lui attribue 2.200 pièces (il en composait en moyenne une par jour), sans compter les *autos*. On n'en a imprimé que 300.

2. Non loin de Saragosse, et sur l'emplacement de l'ancienne Numance. Soria avait été donnée, avec Almazan, à Duguesclin, par Henri de Transtamare, surnommé *las Mercedes* ou le généreux.

Gabriel Tellez, qui avait pris au théâtre le pseudonyme de Tirso de Molina, sous lequel il est plus connu, cultivait le tragique et le comique, et ce moine, cédant à son humeur maligne, dans ses œuvres dramatiques ou romanesques, n'épargna pas plus les moines, ses confrères, que les gens de cour.

Vers 1620, il fit représenter son chef-d'œuvre, El Burlador de Sévilla y Combidado de Piedra (le Trompeur de Séville et le Convive de pierre), *comedia famosa del maestro Tirso de Molina,* qui devait donner lieu à tant d'imitations.

Ce n'était pas un auto sacramentale, mais, comme le titre l'indique, une comédie ou plutôt un drame satirique, joyeux et édifiant, dans lequel le vice et le crime recevaient, au dernier acte, et largement, la punition méritée. A côté de don Juan — conseillé et mal conseillé par Astarté, une sorte de Méphistophélès, plus poussé au noir — l'auteur avait placé, comme Sancho à côté de don Quichotte, un valet peureux, bavard, vertueux, à ses heures, et défenseur, à l'occasion, de la morale et de la religion, Catalino, qui aura tour à tour pour successeurs, après leur avoir servi de modèle, Arlequin, Sganarelle et Leporello.

L'intrigue était celle que nous retrouverons, plus ou moins modifiée sur quelques points de détail, dans la plupart des pièces consacrées à don Juan. Trois femmes en marquaient les principaux épisodes.

La duchesse Isabella, séduite et abandonnée par don Juan, le poursuit, pour se venger de lui ou pour l'aimer davantage, accompagnée par son fidèle serviteur, Fabio, comme l'Elvire de Molière le sera par le vieux Guzman.

Doña Anna, fille du commandeur Gonzalo de

Ulloa, chez laquelle s'est introduit l'insatiable libertin, le repousse et appelle à l'aide son père. Celui-ci accourt, et don Juan le tue.

Aminta ne s'abandonne au séducteur qu'après lui avoir fait jurer qu'il l'épousera, et comme il n'en est pas à un serment près, il n'a pas hésité à prêter celui qu'on lui demande et à en choisir lui-même les termes, qui nous acheminent vers le dénouement :

« Si je manque à la foi jurée je prie Dieu qu'en punition de ma perfidie, il permette que je sois tué non par un homme vivant mais par un mort. »

Poussé par son destin, il va dans la chapelle du couvent des Franciscains, où a été enseveli le commandeur, et il invite celui-ci, dans la personne de sa statue, en lui tirant familièrement la barbe, à dîner avec lui. La statue baisse la tête et accepte l'invitation.

Le repas, qu'on peut qualifier de funéraire, a lieu dans le caveau du commandeur et le menu est un peu spécial, un ragoût de scorpions et un plat de vipères, servis sur la table de marbre noir qui recouvrait le tombeau. A la fortune du pot! La cuisine espagnole ne passa jamais pour très appétissante. Don Juan, habitué tout de même à un meilleur ordinaire, se résigne, en homme de bonne compagnie, et affecte de rire et de plaisanter. Gonzalès veut égayer ce festin par un petit concert vocal. Un chœur mystérieux de chanteurs invisibles prononce ces paroles qui semblent sortir de l'ombre : « Que tous ceux qui jugent la justice de Dieu sachent qu'il n'est pas de délai qui n'arrive à son terme et pas de dette qui ne se paie. » Et don Juan est précipité dans les enfers, ce dont Catalino éprouve une telle

terreur qu'il songe à se faire moine, — mais il ne réclame pas ses gages.

Quand on annonce au roi que le libertin et le blasphémateur a été puni, il exprime sa satisfaction de ce dénouement, qui servira d'exemple et de leçon, et il ajoute :

« Puisque la cause de tant de désastres est morte, chacun fera bien d'épouser sa chacune. » Excellent conseil que s'empressera de suivre le fiancé de doña Anna.

Ce dernier acte, comme le drame, dans son ensemble, en dépit de quelques épisodes comiques, que l'auteur jugeait indispensables, est pénétré et comme saturé de religion, d'une religion sombre, impitoyable, faisant planer sur toutes les âmes, dans cet auditoire espagnol et en partie populaire, l'épouvante des plus terribles châtiments — et, jusqu'à la fin, don Juan, orgueilleux et superbe, fidèle à son passé, digne de sa réputation, s'y dresse de toute sa hauteur.

Une trentaine d'années après la pièce de Tirso de Molina, fut jouée, en 1652, à Naples, *Il Convitato di pietra* (le convive de pierre). Dans quelle mesure l'auteur, Onofrio Giliberti, imita-t-il son devancier, nous l'ignorons. De cette pièce, dont le texte italien n'a pas été conservé, nous ne pouvons avoir une idée, très incomplète, que par la parodie que représentèrent, sous le même titre, au Théâtre du Petit Bourbon,[1] les comédiens italiens.

Une analyse qu'on me permettra de donner

1. Situé près du Louvre, sur le quai, près de l'endroit où se trouve actuellement l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. C'est là qu'avaient joué les comédiens italiens dits *I Gelosi*, qu'Henri III avait fait venir à Paris. Molière y installa sa troupe en 1658, et, deux ans après, on démolit ce théâtre, pour y construire la colonnade du Louvre.

très détaillée, scène par scène, va nous montrer la première transformation de don Juan dans cette comédie ultra-fantaisiste et qui ressemble parfois à une parade de foire.

Nous sommes dans le palais du Roi. Celui-ci, daignant prendre Arlequin pour confident, se plaint à lui du libertinage de don Juan. Arlequin défend son maître. « Sire, dit-il, ayez un peu de patience, quand les jeunes gens deviennent vieux, ils deviennent raisonnables. Il en sera de même, espérons-le, pour mon maître. » Le Roi, à qui plaît cette sagesse, demande ensuite, et sans transition, à Arlequin de lui conter quelque belle histoire. Arlequin commence l'histoire de *la Reine Jeanne,* mais un grand bruit retentit et le conteur, épouvanté, se sauve.

La scène représente maintenant une rue de la ville — de Séville, si l'on veut. Arlequin paraît. Il est couvert d'une cape espagnole, et tient une longue épée, à l'extrémité de laquelle est accrochée une lanterne. (Remarquez qu'il y a là une imitation d'une des scènes les plus connues, la première du premier acte, de l'*Amphitryon,* de Plaute). Il débute par quelques réflexions assez imprévues : « Si tous les couteaux n'étaient qu'un couteau; ah! quel couteau! Si tous les arbres n'étaient qu'un arbre; ah! quel arbre! Si tous les hommes n'étaient qu'un homme; ah! quel homme! Si ce grand grand homme prenait ce grand couteau, pour en donner un grand coup à ce grand arbre, et qu'il lui fît une estafilade; ah! quelle estafilade! » Il se répand ensuite en plaintes indignées contre son maître, qui passe son temps à tromper toutes les femmes. Mais tout à coup, dans la nuit, un pas se fait entendre. Arlequin effrayé laisse tomber sa lanterne qui s'éteint. Don

Juan (car c'est lui qui arrive) feint de ne pas reconnaître son valet, l'interpelle en déguisant sa voix et fond sur lui, l'épée à la main.

Alors se produit un jeu de scène qui amusait beaucoup le public et dans lequel excellèrent également les deux acteurs qui furent chargés tour à tour du rôle d'Arlequin, Dominique Biancolelli (*Trivelin*) et Tomaso-Antonio Vizentini (*Thomassin*).[1] Arlequin, couché sur le dos, devait tenir son épée dressée et la manier de manière à ce que don Juan en trouvât toujours la pointe devant sa poitrine.

Après quelques minutes de cet exercice, le valet, à bout de forces, abandonne son arme, en s'écriant : « Je suis mort! ». Don Juan lui demande s'il en est bien sûr. « Si vous êtes réellement don Juan, répond Arlequin, je suis encore en vie; sinon, je suis réellement mort. »

Une des scènes qui suivent est celle dite du naufrage. Elle se trouve dans *El Burladore*, de Tirso de Molina, où on ne s'attendrait guère à la voir.

Arlequin vient d'échapper à un naufrage (ce qui placerait Séville sur le bord de la mer). Il s'avance sur le devant de la scène en faisant le geste de nager. Il est vêtu d'un baril défoncé mais il en sort par une culbute, et il apparaît alors en chemise, et ceinturé de vessies de porc. « Que d'eau! que d'eau! s'écrie-t-il. J'en ai assez, mais

1. Dominique Biancolelli, premier du nom, qui avait fait partie de la troupe italienne appelée à Paris par Mazarin, mourut en 1688. Son fils, Pierre-François, connu aussi sous le nom de Dominique, débuta en 1717, sous le pseudonyme de *Trivelin*. Il jouait toujours avec un masque. Vizentini vint avec sa troupe, à Paris, en 1716, et mourut en 1739. Le digne rival de Trivelin et de Thomassin, Carlo Bertinazzi, dit *Carlini*, débuta le 10 avril 1741, à la Comédie Italienne, dans ARLEQUIN MUET PAR CRAINTE, et mourut en 1783.

du vin, qu'on m'en donne tant qu'on voudra. » A ce moment il aperçoit son maître, naufragé également, et qui est évanoui entre les bras d'une jolie pêcheuse, et il fait cette réflexion : « Si je tombe jamais plus dans la mer, je souhaite pouvoir en sortir dans une pareille barque. »

Désévanoui, don Juan en profite aussitôt pour courtiser la pêcheuse, qui semble n'en éprouver aucun ennui. Pendant ce temps Arlequin, qui se livre à des contorsions variées, s'assoit sur une des vessies qui se crève et, sauf votre respect, pète. « Voilà, déclare Arlequin, le canon qui tonne en réjouissance de ce que nous sommes hors de danger. » Puis il redevient moral et sentencieux. Il se lamente sur le sort qui attend la pauvre pêcheuse, trop désireuse de pécher. « Ah! dit-il, si mon maître va en enfer, ce qui ne peut manquer de lui arriver, je crois bien qu'il essayera de séduire Proserpine. »

Don Juan qui a quitté, pendant quelques instants, la scène, avec son amoureuse improvisée, y revient. « J'espère, lui dit la jeune fille, que vous tiendrez la parole que vous m'avez donnée de m'épouser. » « Impossible, répond don Juan. Mon valet vous expliquera pourquoi », et il sort. Arlequin essaie de consoler la délaissée en lui apprenant que son maître est un habitué et un spécialiste de ces sortes d'abandons. « Tenez, ajoute-t-il, voici la liste de toutes celles qu'il a quittées, après leur avoir promis le mariage, et je vais vous y inscrire. » Et il extrait de sa poche un parchemin roulé qui (nouveau jeu de scène), déployé, a une longueur de plusieurs mètres. Il en jette une des extrémités vers le parterre en disant : « Voyez, messieurs, si vous n'y trouvez pas le nom de quelques-unes de vos parentes. »

Ainsi se termine le premier acte.

Le second acte s'ouvre par une scène dans laquelle le duc Ottavio, épris de doña Anna, fait à Pantalon ses confidences. Surviennent don Juan et Arlequin. Pendant que les deux maîtres se saluent et se prodiguent les compliments, Arlequin affecte de témoigner à Pantalon la plus grande considération. Il multiplie devant lui les révérences, s'incline jusqu'à terre, puis, brusquement, le renverse d'un coup de tête dans la poitrine, lui vole son mouchoir, se mouche avec, et le restitue. Une bataille s'engage, tandis que don Juan propose au duc Ottavio de troquer leurs manteaux pour aller en bonne fortune. C'est à la suite de cet échange que don Juan essaiera de tromper et de séduire doña Anna. Arlequin s'efforce de le détourner de ce projet coupable. Don Juan se contente de lui répondre par un soufflet. Arlequin se tait, convaincu.

Don Juan, après avoir placé son valet en sentinelle à la porte, s'est introduit, dissimulé sous le manteau du duc Ottavio, dans la maison de doña Anna. Celle-ci résiste, pousse des cris. Son père, le commandeur — c'était une belle tête de vieillard — se précipite à son secours, et poursuit don Juan, qui, pour se défendre, le tue. Arlequin qui a assisté à ce rapide et dramatique duel, est très effrayé, court dans tous les sens, bronche, tombe sur le mort, se relève et prend la fuite, comme son maître.

A celui qui découvrira le meurtrier, on a promis dix mille écus et la grâce de quatre bandits. Arlequin et don Juan se sont réfugiés dans la campagne. La proclamation pour la recherche du meurtrier inspire à Arlequin quelques réflexions sous lesquelles don Juan entrevoit un vague

désir de le livrer, ou, du moins, le ferme propos, si on le soumettait à la question, de ne pas s'exposer par un excès de discrétion à un excès de souffrance. Arlequin est fidèle, relativement, mais il ne se pose pas comme héroïque. Don Juan, pour l'éprouver, se donne les allures et prend le ton comminatoire du Barigel. Mis (approximativement) à la question, Arlequin s'imagine qu'on lui inflige les plus cruels supplices et il avoue tout ce qu'on lui demande.

Surviennent des paysans en costume de noce. Don Juan s'approche de celui qu'on va marier. « Recevez mon compliment, seigneur Cornelio, lui dit-il — Mais, répond l'autre, ce n'est pas mon nom. — Il ne tardera pas à l'être. » Et, pour ne pas en avoir le démenti, il enlève la fiancée.

Changement de décor. Le théâtre représente le tombeau du commandeur. Don Juan charge Arlequin de l'inviter à souper. La statue incline la tête, et elle l'incline encore, lorsque don Juan, à qui son valet a rendu compte de sa mission, vient refaire l'invitation lui-même. Grande terreur d'Arlequin, et il y a de quoi.

Troisième acte. Arlequin adresse à son maître des remontrances aussi véhémentes qu'inutiles. Il procède par apologues. Il raconte à don Juan, en lui en faisant l'application, la fable de *l'âne chargé de sel et de l'âne chargé d'éponges*, et je ne vois pas trop comment il peut la lui appliquer.

Il me souvient, ajoute-t-il, d'avoir lu dans le fameux traité du poète Homère, pour empêcher que les grenouilles ne s'enrhument, que dans la ville d'Athènes, un citoyen fit l'acquisition d'un cochon de lait — et ce cochon de lait était si doux, si obéissant et d'un si agréable commerce que ce citoyen s'attacha à lui et voulut l'élever comme un

fils. Il le logea confortablement dans sa maison et le nourrit avec des biscuits et du macaroni. (N'oublions pas que c'est un Italien qui parle.)

Le cochon ne tarda pas, comme il n'était que trop facile de le prévoir, à se conduire en enfant gâté. Dans le jardin de son maître, il se mit à arracher les tulipes et à en manger les oignons, dégoûté sans doute du macaroni. Le maître pardonna. « Il est si jeune, dit-il au jardinier qui était venu se plaindre, il n'a pas encore d'expérience et il est mal renseigné sur les tulipes. »

Encouragé par cet excès d'indulgence, le cochon en bas âge étendit ses méfaits dans la cuisine. Il renversa les marmites et mangea la viande qu'elles contenaient. Cette fois, ce fut la cuisinière qui vint se plaindre, mais le maître pardonna encore.

De la cuisine le cochon passa à la salle à manger. Il renversa les assiettes, brisa la verrerie. Alors le maître, à bout de patience, se décida à le tuer. On en fit des côtelettes, du boudin et du petit lard, qui, préparés avec soin et habilement assaisonnés, réjouirent toute la famille.

Ce citoyen, conclut Arlequin, c'est Jupiter, notre père à tous, et ce cochon, mon maître, c'est vous. Vous avez accumulé les méfaits et les crimes. Vous avez enlevé leurs femmes à des maris qui s'en croyaient les légitimes possesseurs, et leurs plaintes se sont élevées jusqu'au trône de Jupiter. Il vous a pardonné une fois, deux fois, mais prenez garde que, saisissant sa foudre en guise de couteau, il ne vous dépèce comme ce cochon et ne fasse de vous des côtelettes, du boudin et du petit lard.

Don Juan paraît vivement ému par cet apologue. Il s'agenouille pour implorer la grâce de

Jupiter, puis il se relève et envoie à Arlequin, qui s'était agenouillé également, un coup de pied *occulte*.

Arlequin qui s'est redressé assez rapidement, et dont le goût pour les apologues semble un peu diminué, reçoit l'ordre de préparer le souper et de mettre la table.

Alors commence une scène tout à fait du même genre que celles qu'on joue, de nos jours, dans les cirques. Il fallait pour y réussir de remarquables qualités de clown.

A peine les viandes sont-elles servies qu'Arlequin, levant les bras au ciel, vient annoncer que le feu est à la cuisine, puis, pendant que son maître va se rendre compte des dégâts, il s'assoit tranquillement, et mange avec une telle voracité qu'on dirait qu'il n'a pas mangé depuis trois jours. Il se lève dès que don Juan reparaît et se place derrière sa chaise, pour le servir, mais il guigne de l'œil les plats et s'efforce, aussitôt que l'occasion le permet (et au besoin il la fait naître), de happer quelque morceau.

Il poursuit une mouche imaginaire qui est censée s'être posée sur le visage de son maître. A l'aide d'un hameçon il accroche une poularde. Mais le sentiment de son devoir et de ses fonctions de domestique lui revient. Il se dirige vers le buffet, prend une assiette et avant de la tendre à son maître, il l'essuie, proprement, à son derrière.

Le meilleur moyen d'intéresser don Juan, et Arlequin ne l'ignore pas, c'est de l'entretenir de ses amours passés, présents et futurs. Il lui parle donc d'une certaine veuve, jeune et jolie et pas trop prude, quoique ce ne soit pas une veuve de guerre. Pour l'écouter plus à l'aise, don Juan lui

permet de se mettre à table, et Arlequin, qui, sans doute, a l'habitude, trouve le moyen de continuer son récit, de se livrer à ses tours d'acrobate et de ne pas perdre une bouchée. De temps en temps il essuie ses mains à la nappe.

Son chapeau le gêne. Il le met sur la tête de don Juan qui le lance à l'autre bout de la pièce. Est-il en présence d'un morceau de choix qui demande plus d'attention, il ne répond plus que par monosyllabes aux questions qu'on lui pose, au sujet de la jeune veuve. « De quelle taille est-elle. — Courte. — Comment se nomme-t-elle? — Anna. — A-t-elle son père et sa mère? — Oui. — Et tu crois qu'elle m'aime. — Fort. — Où m'a-t-elle vu pour la première fois? — Au bal. — Quel âge a-t-elle? — Arlequin qui, à ce moment, à la bouche pleine, se contente de lever deux fois ses mains bien ouvertes. Elle a vingt ans. »

Puis il se remet à moraliser. Ah! murmure-t-il, que la fortune est inconstante! Imaginez-vous (et il prend un fort morceau dans un plat et il le tend au bout de sa fourchette), imaginez-vous que ce morceau est un homme qui a atteint le sommet des grandeurs humaines. Un tour de roue, et le voilà retombé dans le néant — et il avale son morceau.

Don Juan espère que s'il parle davantage il mangera moins, et il l'interroge sur une Signora Lizzetta, dont il désire avoir des nouvelles. — « J'ai été chez elle, affirme Arlequin, et ne l'ai pas trouvée. — Tu mens! — Si je mens, que ce morceau m'étrangle (et le morceau est immédiatement dévoré). — Et la suivante? — Elle n'y était pas. — C'est faux. — Si je ne dis pas la vérité, que le poisson que je vais manger se transforme pour moi en poison. — Non, ne jure

plus, tout le dîner y passerait, j'aime mieux te croire sur parole. »

Arlequin, enfin repu ou à peu près, continue ses excentricités. Il tourne la salade avec sa batte, éteint la lampe, et, finalement, se mouche avec la nappe.

Tout à coup, on entend frapper à la porte. Un valet arrive, pâle. Le visiteur est une statue. Arlequin va à sa rencontre, tenant un chandelier d'une main et de l'autre un poulet. La statue entre lentement, et son pas pèse et retentit sur les dalles. Don Juan s'est levé pour faire honneur à son invité. « Si j'avais pu croire, lui dit-il, que tu fusses venu souper, ô convié! j'aurais dépouillé Séville de pain, l'Arcadie de viande, la Sicile de poissons, la Phénicie d'oiseaux, Naples de fruits, l'Espagne d'or, l'Angleterre d'argent, Babylone de tapis, Bologne de soie, la Flandre de poires, et l'Arabie de parfums, pour t'offrir une table assez splendide et digne de ta grandesse; mais accepte ce que je te présente de bon cœur et d'une main libérale, mange, convié! » [1]

Don Juan ne tremble pas. Quant à Arlequin, qui ne se croit pas obligé d'avoir des vertus de gentilhomme, il s'est caché sous la table, pour attendre les événements.

Obligé de quitter sa retraite, sur l'ordre de Don Juan, pour boire à la santé de Doña Anna, fille du commandeur, il éprouve une telle terreur, en voyant la statue remercier, d'un signe de tête, qu'il fait la culbute, le verre à la main *et sans renverser une goutte de vin.* Cette culbute, c'était le triomphe de Thomassin.

1. Ce passage, qui contraste avec le ton général de la pièce italienne, a dû être traduit littéralement du drame de Tirso de Molina.

Et nous voici arrivés à la dernière scène. Malgré les conseils et les exhortations de son valet, Don Juan a accepté l'invitation à souper qu'est venue lui faire la statue du commandeur. Le souper a lieu dans le caveau, et l'obscurité est si grande qu'Arlequin s'écrie : « Il faut certainement que la blanchisseuse de cette maison soit morte, car tout est bien noir ici. »

La table est dressée et une des places est occupée par la statue du commandeur. Don Juan s'approche, s'assoit, et apercevant un serpent qui rampe sur un plat de rôti : « J'en mangerai, s'écrie-t-il, fût-ce le diable! » Et à peine a-t-il prononcé ce mot, que la foudre tonne, la terre s'entr'ouvre, les flammes de l'Enfer apparaissent, pendant que des chants lugubres et des cris de damnés retentissent, et la statue montre d'une main vengeresse l'abîme, où est précipité Don Juan.

« Mes gages! Mes gages! gémit Arlequin. Faudra-t-il que j'envoie chez le diable un huissier pour réclamer mes gages! »

Comme il convient que la Morale, même dans une parodie, ait le dernier mot, c'est encore Arlequin qui se charge de le prononcer, devant le Roi, venu là, uniquement, dans une scène finale, pour l'entendre : « Vous savez, lui dit-il, que mon maître est à tous les diables où vous irez aussi, vous autres grands seigneurs, quelque jour. Tâchez donc de réfléchir sur ce qui vient de se passer. »

Et sur cette édifiante conclusion, la toile tombe, laissant l'impression d'un Don Juan pour baraque de foire.

La plus pénétrante psychologie ne suffit pas, il faudrait être presque Don Juan pour compren-

dre Don Juan. Ni un carme ni un faiseur de parodies ne sauraient y atteindre. Ce qu'il y a de profond et de passionné dans son âme et de douloureux dans sa destinée, si privilégiée par certains côtés qu'elle paraisse — mais tout bonheur s'expie — le public ne le voit pas. Il ne voit qu'une statue de pierre qui frappe un impie, un libertin, et ce libertin et cet impie, comme la plupart des hommes, ont été créés pour être ses victimes plutôt que ses rivaux, le public ne l'aime pas. Pour ces vieillards ridicules, ces maris trompés et bafoués, ces tuteurs et ces oncles de comédie, ces bourgeois médiocres et sots, ces Gérontes, ces Gorgibus, ces Bartholos et ces Dandins, l'intérêt du spectacle est le châtiment du séducteur qui leur ressemble si peu et qui les menace tous — et la vengeance du commandeur, c'est aussi leur vengeance à eux. Ils ne se lassent pas de la savourer.

Mais la principale cause de la vogue que devaient avoir, au XVII[e] siècle, les pièces sur Don Juan, fut évidemment ce dénouement empreint de terreur religieuse, cette formidable intervention de la statue du commandeur.

Le premier Don Juan français, imité à la fois de Tirso de Molina et de Giliberti, le FESTIN[1] DE PIERRE, ou LE FILS CRIMINEL (en cinq actes et en vers), fut joué à Lyon, au mois de novembre 1658, devant Louis XIV, qui était venu dans cette ville pour y rencontrer la princesse Marguerite de Savoie. L'auteur était le sieur Dorimond, à qui sa légitime et poétique épouse, Marotte Auzillon, à propos de la pièce, adressait ces vers, dont les

1. Traduction inexacte, comme on sait, du mot espagnol combidado et du mot italien convitato, qui signifient non pas festin, mais invité, convié.

grâces sont un peu lourdes et qui sentent la précieuse de province :

> Encore que je sois ta femme,
> Je ne te donne point de blâme
> Je connais le sacré vallon
> Cependant ne me crois pas buse,
> Et si tu vas trop voir ta muse
> J'irai caresser Apollon.

La pièce fut redonnée, en mars 1661, par la troupe de Mademoiselle (de Montpensier), dont faisait partie Dorimond, au théâtre de la rue des Quatre-Vents, à Paris, mais, dans l'intervalle, on avait joué, avec un grand succès, en 1659, à l'Hôtel de Bourgogne, le « Festin de Pierre », tragi-comédie en vers, par Villiers, acteur à ce théâtre.

Quelques années plus tard, le 15 février 1665, à son théâtre du Palais-Royal, qui avait remplacé, en 1660, celui du Petit-Bourbon, Molière faisait représenter son Festin de Pierre ou Don Juan, comédie en cinq actes en prose. La pièce, quoi qu'on en ait dit, réussit assez bien, et elle ne fut retirée, après quinze représentations fructueuses, que par suite de l'opposition et d'une cabale du parti dévot, mais on lui préférait généralement la pièce de Villiers, simplement peut-être parce qu'elle était en vers.

Le caractère, la vie de Molière, ses origines, son milieu populaire et bourgeois, et jusqu'à ses qualités de générosité et de bonté, le prédisposaient aussi peu que possible à traiter dans toute son ampleur le sujet qu'il avait choisi, et qu'il

ne choisit sans doute que pour exploiter un sujet à la mode.

Les Don Juan, les vrais Don Juan ne se rencontrent guère dans la classe sociale à laquelle appartenait M. Dimanche et à laquelle appartenait Molière lui-même. Il n'avait rien qui le rapprochât de l'homme extraordinaire et si peu comique qu'il prenait pour héros. Entre un libertin et lui les différences étaient profondes. Il n'avait jamais été, dans ses amours — et cela ne le diminue pas autant qu'on pourrait le croire — qu'une dupe et une victime, et les femmes parmi lesquelles il vivait, à part peut-être la de Brie, n'étaient que des actrices toutes prêtes à jeter leur cœur à tous les vents, à qui répugnaient un sentiment sérieux, une affection durable, une douleur sincère, et qu'on ne saurait comparer à une Elvire ou à une Zerline. Elles étaient aussi promptes à s'enflammer qu'à se consoler. Elles ne s'attardaient pas à des regrets superflus.

D'un autre côté, la psychologie de Molière, très courte, alourdie et gênée par des habitudes et des partis pris d'imitation, était peu propre à démêler les nuances de l'âme féminine, et plus capable de créer des types généraux — la coquette, la prude, la pédante, la jeune fille, l'ingénue — que d'étudier des cas particuliers et de présenter de véritables caractères, qui sortent du moule classique. A ce point de vue, combien il se montre inférieur, je ne dis pas à un Balzac, à un Stendhal, à un Flaubert, mais même à un Marivaux!

Son Don Juan, par suite, artificiel et étriqué, ne devait être, ne pouvait être qu'un médiocre séducteur, un sous-Lauzun, frotté de libre-pensée, qui ne paie pas son fournisseur, qui s'amuse à

trahir, sans conviction, quelques femmes inconsistantes, et dont les banales aventures, tirées à des milliers d'exemplaires, à cette époque — et à toutes les époques — n'ont aucun relief et ne présentent aucun intérêt.

Don Juan, tel qu'il nous apparaît dans la légende et dans l'histoire, tel que nous le concevons avec nos idées modernes, Molière ne l'a ni décrit ni compris. Là où s'imposait un drame — et quel drame! — il nous a donné une comédie, et une des moins bonnes qu'il ait écrites[1].

D'ailleurs, on doit le constater, ce type conventionnel se perpétue jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, ou plutôt jusqu'au moment où l'avènement d'une littérature plus vivante, moins livresque, moins portée aux emprunts et aux plagiats, élargira l'âme humaine.

Nous le retrouvons dans une quatrième pièce française, jouée, en novembre 1669, « avec danses, machines et décorations », à un théâtre qui avait la spécialité de ce genre de spectacles, le Marais, rue Vieille-du-Temple. L'auteur était Claude la Rose, sieur de Rosimond, comédien qui succéda à Molière, au théâtre du Palais-Royal, en 1673, dans l'emploi de haut comique à manteau, et qui, sous le pseudonyme de Jean-Baptiste Dumesnil, publia une « Vie des Saints ».

« Lecteur, écrivait Rosimond dans la préface de sa pièce, LE NOUVEAU FESTIN DE PIERRE, ou l'ATHÉE FOUDROYÉ, tragi-comédie en cinq actes et en vers, imprimée en 1670, lecteur, ce n'est pas

1. On sait que Thomas Corneille donna en 1673, peu après la mort de Molière, au Théâtre Français, une traduction en vers de sa comédie, qui resta longtemps au répertoire, et le *Don Juan* de Molière ne sera repris, à ce théâtre, que le 15 janvier 1847, avec Geoffroy, dans le rôle de don Juan, et Samson, dans le rôle de Sganarelle.

d'aujourd'hui qu'on te présente ce sujet. Les comédiens italiens l'ont apporté en France et il a fait tant de bruit chez eux que toutes les troupes ont voulu en régaler le public. »

Les Italiens se gardèrent bien, soit chez eux, soit chez nous, d'abandonner ce sujet qui plaisait au public et remplissait les salles.

Il y eut un second CONVITATO DI PIETRA de Giacinto Andrea Cigognini (imprimé en 1671). Il y en eut un troisième d'Andrea Perucci, de Palerme (imprimé à Naples en 1678), mais le plus connu est celui de Goldoni, en 1736 [1].

Carlo Goldoni, Vénitien, né en 1707, avait commencé à écrire des comédies à huit ans. Avocat sans causes et sans vocation, en 1732 et 1733, dans sa ville natale, il y composa sa première pièce représentée, AMALASSUNTA (1732), et il y eut cette aventure, qui se compliqua d'un mariage manqué, l'obligea à quitter Venise, et dont il voulut à la fois se venger et se consoler, en la mettant sur la scène. Quatre ou cinq ans après, il épousa

1. On cite encore un CONVITATO DI PIETRA, entièrement en italien, qui fut joué à Paris, par la troupe italienne, le 17 janvier 1717, et repris, avec des changements et un « spectacle » le 4 mai 1743.

Comme on n'imprimait pas ces pièces, en grande partie improvisées, il est très difficile de déterminer exactement l'époque où elles furent données pour la première fois. Dans un article du *Moliériste* (1er mars 1882), Louis Moland suppose que les Comédiens italiens du temps de Molière représentèrent le CONVITATO DI PIETRA sous trois formes différentes :

1° Vers 1657, version de Giliberti ou Giliberto, imitée par Dorimond et Villiers;

2° Vers 1667, version de Cigognini, dont on possède plusieurs éditions, et dans laquelle la note comique, plus susceptible d'intéresser le public parisien, est plus marquée. Ce serait celle-là, et non celle de Giliberti, dont on a pu lire l'analyse — mais rien ne le prouve;

3° En fin janvier ou février 1673, troisième version qu'on ne connaît que par le compte rendu qu'a donné le gazetier Robinet, dans sa lettre rimée du 4 février 1673. Il y avait beaucoup de machines, des changements à vue et de la musique, de Cambert. Le héros n'était plus Don Juan, mais un bâtard de Don Juan à qui arrivaient les mêmes aventures, procédé bizarre pour renouveler et rajeunir le sujet.

la fille d'un notaire de Gênes, en 1736, et ce fut aussi en 1736 qu'il fit jouer cette pièce, qu'on pourrait appeler de liquidation amoureuse, une comédie en cinq actes et en vers blancs, Il Dissoluto ossia Don Giovanni Ténorio.

Elle est curieuse et amusante l'histoire de cette comédie, moins amusante, d'ailleurs, que son histoire, et Goldoni lui-même l'a racontée, avec beaucoup de bonne humeur et de détachement — il avait quatre-vingts ans — dans ses Mémoires, écrits en 1787.

L'intervention finale de la statue du commandeur était supprimée, le valet de Don Juan, Sganarelle ou Arlequin, était remplacé par un berger et une bergère, « qui, dit Goldoni, réunis à Don Juan, devaient faire reconnaître la Passalacqua, Goldoni, Vitalba, et montrer, sur la scène, l'inconduite de l'une (la Passalacqua, avec qui il avait eu son aventure, en 1732), la bonne foi de l'autre (lui-même) et la méchanceté du troisième. *Elisa* était le nom de la bergère et la Passalacqua s'appelait *Elisabetha.* Le nom (du berger) *Carino,* était, moins une lettre, le diminutif de mon prénom, *Carlo, Carlino,* et l'autre, *Vitalba,* représentant Don Juan, rendait exactement son vrai caractère. »

A Venise, on était bien renseigné. On savait qu'il y avait eu, de la part de la volage actrice, une comédie du remords, des larmes, de vraies larmes, versées pour attendrir l'amant irrité et jaloux, et même une menace de se tuer. Mais la Signora Passalacqua ne tenait pas beaucoup à s'offrir d'elle-même à la vengeance et à se prêter bénévolement aux petites combinaisons dramatico-passionnelles de l'homme qu'elle avait trompé. Elle refusa donc de jouer à moins que

l'auteur ne se décidât à des changements et ne supprimât les passages où on aurait pu la reconnaître. On la laissa protester et s'indigner à son aise, puis, tout doucement, on parla de donner le rôle à une autre actrice, et, aussitôt, suivant l'usage, elle se soumit et jamais elle n'eut autant de talent, et comme tout le monde était dans le secret, la pièce réussit à merveille; mais ce fut un peu, et Goldoni s'y attendait sans doute, un succès de scandale.

Dans quelques-unes des pièces que je viens de citer, la musique avait été l'accessoire. Elle allait devenir l'élément principal.

Une trentaine d'années après le DON GIOVANNI OSSIA IL CONVITATO DI PIETRA, ballet en quatre actes, d'Angiolini, musique de Gluck, joué en 1758, au théâtre de Parme — et dans lequel Don Juan dansait pendant les trois premiers actes et au quatrième tombait en Enfer — un an avant IL CONVITATO DI PIETRA, opéra en deux actes, musique de Gazzaniga, joué en 1788, au Théâtre de Bergame [1], le Théâtre italien de Prague donnait, le 4 novembre 1787, IL DISSOLUTO PUNITO OSSIA DON GIOVANNI, *dramima gioscoso e serio* en deux actes, dont le librettiste était Lorenzo da Ponte et le musicien Mozart.

Mozart, Raphaël de la Musique, moins heureux que lui mais qui, comme lui, ne connut pas la honte et la douleur de vieillir! Nature ondoyante et diverse, pleine de contrastes, et d'autant plus attachante! Elevé pieusement, tout imprégné de religion mais très adonné aux plaisirs, louant sincèrement la vertu, mais cédant aux attraits du

1. Cet opéra fut joué à Paris en 1791, avec un quatuor de Cherubini.

vice, chérissant sa femme [1], mais chérissant les femmes, qui le lui rendaient, voluptueux mais voluptueux mystique.

Dans sa dernière lettre, adressée à un ami, il disait « Que la vie est belle! » et il avait l'obsession de la mort, et, le 4 avril 1787, il écrivait à son père, qui mourut le 20 mai :

« Comme la mort, à la bien considérer, est le vrai but de notre vie, je me suis, depuis plusieurs années, tellement familiarisé avec ce véritable ami de l'homme, que son image, loin d'être effrayante pour moi, n'a rien que de doux et de consolant. Je remercie mon Dieu de m'avoir accordé cette grâce de reconnaître la mort comme la clef de notre véritable béatitude.

Je ne me mets jamais au lit sans penser que tout jeune que je suis je puis ne pas me relever le lendemain... » [2]

De la bonhomie et de la candeur, une vive tendresse, une aimable sensualité, un tenace enjouement, malgré les déboires et les tristesses d'une vie précaire, besogneuse — car jamais homme n'eut autant que lui à souffrir de l'imbécillité des hommes — tel était l'état d'esprit au moment où, en pleine jeunesse, à trente-deux ans, il composait pour son ami Guardasoni, directeur du Théâtre italien de Prague, sur un livret de Lorenzo da Ponte, qui était prêtre, une délicieuse musique toute pénétrée de volupté mais de piété aussi et de crainte des châtiments célestes.

1. Constance Weber, qu'il avait épousée le 5 août 1782, et qui était la sœur de Sophie Weber, la cantatrice Mlle Lange.

2 Il mourut le 5 décembre 1791, ne laissant que 60 florins — d'autres disent 200 florins, mais il en devait 3.000. La Municipalité de Vienne paya les frais de ses funérailles et il fut enterré, au cimetière de Saint-Marin, dans la fosse commune, abandonné, dans les dernières heures de sa vie, à cause de sa misère, par tous ses anciens amis. Aucun ne suivit son convoi. C'est ainsi que mourut Mozart.

Ce fut, dans une maison amie, au milieu des rires, que cette partition se commença et s'acheva joyeusement. Il ne manquait que l'ouverture. On prétend qu'elle ne fut faite, de la première à la dernière note, que la veille de la représentation. Pendant toute la nuit, buvant du punch pour réchauffer son inspiration, le musicien, à côté de sa femme qui lui racontait de vieilles légendes bohémiennes, avait travaillé. Bien avant que le soleil se levât, l'ouverture était sur pied.

La distribution était déjà faite : Don Giovanni (Luigi Bassi), Leporello (Felice Pongiani), Anna (la signora Saporetti), Elvira (Catarina Micelli), Zerlina (Biondini), etc. Cette troupe, dans son ensemble, avait de grandes qualités dramatiques et elle contribua pour une large part au succès [1].

Mozart était trop trempé d'humanité, malgré ses passagères envolées vers le ciel, trop avide d'amour, malgré son affection conjugale, pour ne pas donner à son héros cette vie sensuelle et sentimentale, ce culte du plaisir, ce culte de la femme, qu'il trouvait dans son cœur — et ce héros, par bien des côtés, c'était lui-même. De sa musique, de son âme, devait sortir un Don Juan beaucoup plus près de la vérité historique et de la vérité humaine que celui de Molière, un Don Juan ardent, joyeux, brave, généreux, magnifique, insolent et méprisant, aussi attirant, au moins pour les femmes, par ses vices que par ses qualités — et sentimental, idéaliste à sa manière, grand donneur de sérénades au clair de

1. Si cet opéra eut du succès à Prague, il en eut beaucoup moins à Vienne où tous les musiciens s'unirent contre le jeune compositeur. Seul, *Haydn* le défendit, et un jour qu'on lui demandait son avis sur le *Don Juan*, avec l'espoir que cet avis serait défavorable, « Tout ce que je puis déclarer, répondit-il, c'est que Mozart est le plus grand compositeur qui existe. »

lune, et dans l'amoureuse plainte de sa guitare mettant un peu de son cœur.

Ce Don Juan, il y a en lui du Chérubin attardé, comme il y en a dans tout amoureux, mais c'est un Chérubin qui a fait ses études et passé ses examens, qui a souffert et qui sait. Il aime encore la femme, il l'aimera toujours, mais elle ne sera plus, jamais plus, la pure et divine idole. Il la connaît.

Il est l'amant et il est le maudit, le damné de l'amour. Ses déceptions, ses rancœurs l'ont rendu amer, méchant, lui ont appris à douter de tout, des hommes, des femmes et de Dieu. Il fait souffrir parce qu'il a souffert. Il se venge sur celles qui l'aiment de celles qu'il a aimées. Il devient ainsi une puissance du mal, semant sur ses pas des regrets, des remords, traînant dans son sillage un long cortège d'amoureuses délaissées, et il est aussi séduisant que redoutable.

Avec son talent morbide mais si original, si pittoresque, et sur lequel apparaît, à chaque page, à chaque mot, en même temps que le merveilleux sensitif, le visionnaire, l'halluciné, Hoffmann l'a puissamment évoqué, en le dénaturant parfois, ce Don Juan de Mozart.

« ...La nature, dit-il [1], pourvut Don Juan comme le plus cher de ses enfants, de tout ce qui peut élever l'homme au-dessus de la foule commune, condamnée à souffrir, à travailler; elle lui prodigua tous les dons qui rapprochent l'humanité de l'essence divine; il fut destiné par elle à briller, à vaincre, à dominer. Elle anima d'une organisation magnifique ce corps vigoureux, accompli; dans cette poitrine, elle fit tomber une étincelle

1. Traduction de Loève-Weimar.

du feu céleste; il eut une âme profonde, une intelligence vive et rapide. Mais c'est une suite effroyable de notre origine que l'ennemi de notre race ait conservé la puissance de consumer l'homme par l'homme lui-même, en lui donnant le désir de l'infini, la soif de ce qu'il ne peut atteindre...

Les désirs qu'enfantait la puissante organisation de Don Juan l'enivrèrent, une ardeur toutoujours entretenue fit bouillonner son sang, et le porta constamment vers les plaisirs sensuels, avec l'espoir d'une satisfaction qu'il chercha toutoujours en vain.

Rien sur la terre n'élève plus l'homme dans sa plus intime pensée que l'amour. C'est l'amour dont l'influence puissante et victorieuse éclaire notre cœur, il y porte à la fois le bonheur et la confusion. Peut-on s'étonner que Don Juan ait espéré d'apaiser par l'amour les désirs qui déchirent son sein, et que le démon ait tendu son piège? C'est lui qui sut inspirer à Don Juan la pensée que par l'amour, par la jouissance des femmes, on peut accomplir déjà sur terre les promesses divines que nous portons écrites au fond de notre âme; désir infini qui, dès le premier jour, nous apparente avec le ciel. Volant sans relâche de belle en belle, jouissant de leurs charmes jusqu'à la satiété, jusqu'à l'ivresse la plus accablante; se croyant sans cesse trompé dans son choix, espérant atteindre l'idéal qu'il poursuivait, Don Juan se trouve finalement écrasé par les plaisirs de la vie réelle; et, méprisant surtout les hommes, il dut s'irriter surtout contre ces fantômes de volupté qu'il avait longtemps regardés comme le bien suprême, et qui l'avaient si cruellement trompé. Chaque femme dont il abusait

n'était plus une joie des sens pour lui, mais une insulte audacieuse à la nature humaine comme à son créateur. Un profond mépris pour la manière vulgaire d'envisager la vie, au-dessus de laquelle il se sentait élevé; l'ironique, l'intarissable gaieté qu'il éprouvait à la vue du bonheur, selon les idées bourgeoises; le dédain que lui inspiraient le calme et la paix de ceux en qui le besoin de remplir les hautes destinées de notre nature divine ne s'est pas fait sentir, le portaient à se faire un jeu cruel de ces créatures douces, humbles et plaintives, à les faire servir de but à son humeur blasée. Chaque fois qu'il troublait une famille unie, qu'il enlevait une fiancée chérie, c'était un triomphe remporté sur la nature et sur son Dieu... [1] »

L'intérêt exceptionnel, l'invincible attrait de Don Juan c'est qu'on ne peut en parler avec indifférence. Suivant qu'on se rapproche de lui ou qu'on a l'impression de ne lui ressembler en rien, il faut l'admirer et le haïr. Je ne dis pas le mépriser. Qui aurait l'audace de mépriser Don Juan?

Pour les uns il est le maître, le guide, l'inimitable modèle, pour les autres il est l'éternel adversaire. Une littérature abondante, variée, mais de valeur très inégale, est née de lui, mais tous ceux

1. « Ecoutez Don Juan (dans l'opéra de Mozart), écoutez ce début; comme l'éclair jaillit de la profondeur de la tempête, il s'élance de la nuit, prompt, fatal, insaisissable. Voyez-le plonger, pour s'y rompre le cou, dans le tumulte de la vie; écoutez ces violons en délire, ces trémoussements de joie, ces transports d'ivresse; écoutez le bal effréné qu'une fuite éperdue va suivre. Il se précipite au dehors, voudrait s'échapper à soi-même, course rapide, téméraire, insensée; écoutez ces élancements inassouvis, ces inexorables tentations, écoutez ce silence fugitif d'un moment qui n'apaise rien, écoutez, écoutez le *Don Juan* de Mozart... » Kierkagaard.

qui l'ont pris pour sujet, dans leurs poèmes, dans leurs romans, dans leurs œuvres dramatiques, ne l'ont représenté qu'en faisant, plus ou moins consciemment, un retour sur eux-mêmes. Et ceci apparaît bien visiblement dans le DON JUAN, de Byron, poème en cinq chants, qu'il commença vers 1818 et qu'il ne devait pas terminer.

Ce Don Juan, qu'il transforme en révolté, en ennemi de toutes les hypocrisies sociales, enfermé dans son orgueil et dans son mépris pour l'humanité, et méprisant les femmes, plus encore que les hommes, sans cesser de les aimer et de trop les aimer, ce Don Juan, c'est lui-même.

Le 16 février 1821, il écrivait, de Ravenne, à son éditeur Murray :

« Le cinquième chant est si loin d'être le dernier du DON JUAN, que c'est à peine l'ouverture du poème. Je prétends faire faire à mon héros son tour d'Europe, avec le mélange convenable de sièges, batailles, aventures, et le faire finir, comme Anacharsis Clootz, dans la Révolution française... Je veux en faire un cavalier *servente* en Italie, une cause de divorce en Angleterre, une sentimentale figure à la Werther en Allemagne, de façon à mettre en relief les ridicules de la société dans chacun de ces pays, à développer mon homme, graduellement gâté, blasé, à mesure qu'il vieillit, ainsi que cela doit être. Je n'ai pas encore déterminé si je le ferai finir par l'enfer, ou par un mauvais mariage, ignorant quel est le pire? C'est en enfer qu'il est conduit par la tradition espagnole, probablement par allégorie à l'autre état. »

Dans une autre lettre (de Ravenne, 23 août 1821) au même éditeur, il racontait qu'une « très jolie dame italienne » lui avait assuré qu'elle

préférerait trois ans de la renommée de CHILDE-HAROLD que l'immortalité de DON JUAN, et il ajoutait : « A la vérité, c'est que c'est trop vrai, la femme détestant tout ce qui ternit l'oripeau du sentiment : elles ont raison, car c'est leur arracher leurs armes. »

On lui reprochait — et sans doute Murray s'était fait l'écho de ces critiques — d'avoir dans son poème abusé des imitations. Un passage de cette lettre du 23 août répondait à une accusation que rien ne paraît justifier : « Dans DON JUAN, presque tout est de la vie réelle, soit de la mienne propre, soit de celle de gens de ma connaissance... »

En réalité, Don Juan n'était pour Byron que le porte-parole de ses déceptions, de ses rancunes, de l'humiliation que lui causait son infirmité [1], de tout ce qu'il avait souffert dans son enfance maladive, dans son adolescence désordonnée, dans sa jeunesse livrée aux passions, de tous ses griefs, plus ou moins légitimes, contre son pays, contre une société dont il croyait avoir à se plaindre — et aussi, car il n'y a pas seulement dans ce poème de l'amertume et de la tristesse, de ses aventures amoureuses, de la vie folle et extravagante qu'il avait menée à Venise, comme un autre Casanova. « Jamais pages ne reflétèrent avec plus de vérité chaque nuance de sentiment, de caprice et de passion qui, tels que les vents d'automne, ravagaient l'âme de Byron [2]. »

En Allemagne, un écrivain incomplet, inégal, trivial et vigoureux, dépourvu de mesure et de goût mais avec des étincelles de génie, dont l'existence crapuleuse ressemble à celle de son

1. On sait que Byron avait un pied bot.
2. MOORE. JOURNAL DE LORD BYRON (traduit en français en 1830).

compatriote Hoffmann, et qu'on a pu, suprême honneur, comparer à Shakespeare, Dietrich Christian Grabbe (1801-1836), oppose, dans un de ses drames, Don Juan et Faust, celui-ci représentant (sans doute avant de connaître Marguerite) l'idéalisme du savant, du philosophe, et l'autre incarnant le matérialisme du mondain, du grand seigneur, de l'homme de plaisir, et pour qui, seul, le plaisir existe. Il y avait là une idée intéressante, originale, pas très juste, d'ailleurs, et noyée, à l'allemande, dans des flots de métaphysique.

L'idéalisme et le matérialisme — les Allemands le savent bien et le prouvent — s'opposent beaucoup moins qu'on ne le croirait. On les trouve souvent réunis. Ainsi, le goût que les femmes ont pour la sensation ne les empêche pas de se montrer très attachées au sentiment, et c'est précisément ce que constatait Byron. Elles ont des heures de rêve et des heures de réalisation. Leur opinion sur Don Juan s'en ressent. Ses théories, quand il les expose, les indignent, et leur plaisent, quand il les applique. Elles lui reprochent d'être volage, mais elles se félicitent qu'il le soit, quand il l'est à leur profit. Parlent-elles de lui, c'est presque toujours avec une extrême sévérité qui ne va pas, au fond, sans une extrême indulgence.

Dans son célèbre roman, Lélia, publié en 1833, est-ce Don Juan cet homme que George Sand veut rendre si profondément antipathique, cet homme blasé, dégoûté de tout, ne croyant à rien, aimant à faire souffrir les femmes et finissant par sombrer dans le désespoir?

« Bientôt, dit-elle, il fut pris d'une sorte de rage, et il sembla que son temple d'or, que son

atmosphère de voluptés lui fussent devenus odieux. On le vit briser ses meubles, ses glaces et ses statues, au milieu de ses orgies, et les jeter par les fenêtres [1] au peuple ameuté. On le vit souiller ses lambris superbes et semer son or en pluie, sans autre but que de s'en débarrasser; couvrir sa table et ses mets de fiel et de fange, et jeter loin de lui dans la boue des chemins des femmes couronnées de fleurs. Leurs larmes lui plaisaient un instant, et quand il les maltraitait il croyait trouver l'expression de l'amour dans celle d'une douleur cupide et d'une crainte stupide, abjecte; mais bientôt, revenu à l'horreur de la réalité, il fuyait épouvanté de tant de solitude et de silence, au milieu de tant d'agitation et de rumeur. Il s'enfuyait dans ses jardins déserts, dévoré du besoin de pleurer. Mais il n'avait plus de larmes, parce qu'il n'avait plus de cœur, de même qu'il n'avait pas d'amour, parce qu'il n'avait pas de Dieu... » [1]

Combien plus vrai que ce fantoche de mélodrame, le Don Juan d'Alfred de Musset!

Oui, don Juan. Le voilà ce nom que tout répète,
Ce nom mystérieux que tout l'univers prend,
Dont chacun veut parler et que nul ne comprend;
Si vaste et si puissant qu'il n'est pas de poète
Qui ne l'ait soulevé dans son cœur et sa tête
Et pour l'avoir tenté ne soit resté plus grand.

1. Ce n'est plus ici un séducteur, c'est un déménageur.

1. Dans sa nouvelle, les *Ames du Purgatoire*, publiée l'année suivante, en 1834, dans la *Revue des Deux-Mondes* (n° du 15 août), Mérimée, séduit, suivant sa coutume, par l'anecdote et par le pittoresque, ne s'occupa guère que du Don Juan de la légende, et ce fut celui-là aussi — mais avec moins de style et avec une psychologie rudimentaire — que présente Alexandre Dumas dans son *Don Juan de Maraña* ou *la Chute de l'Ange* (!), mystère en cinq actes et sept tableaux, joué pour la première fois à la Porte-Saint-Martin, le 30 avril 1836.

Insensé que je suis! que fais-je ici moi-même?
Etait-ce donc mon tour de leur parler de toi,
Grande ombre, et d'où viens-tu pour tomber jusqu'à moi?
C'est qu'avec leurs horreurs, leur doute et leur blasphème,
Pas un d'eux ne t'aimait, don Juan, et moi je t'aime
Comme le vieux Blondel aimait son pauvre roi.

Oh! qui me jettera sur ton coursier rapide
Et qui me prêtera le manteau voyageur (1).
Pour te suivre en pleurant, candide corrupteur!
Qui me déroulera cette liste homicide,
Cette liste d'amour, si remplie et si vide,
Et que ta main peuplait des oublis de ton cœur!

Trois mille noms charmants! trois mille noms de femme!
Pas un qu'avec des pleurs tu n'aies balbutié!
Et ce foyer d'amour qui dévorait ton âme,
Qui, lorsque tu mourus, de tes veines de flamme
Remonta dans le ciel comme un ange oublié,
De ces trois mille amours, pas un qui l'ait noyé!

Elles t'aimaient pourtant, ces filles insensées
Que sur ton cœur de fer tu pressas tour à tour :
Le vent qui t'emportait les avait traversées;
Elles t'aimaient, don Juan, ces pauvres délaissées
Qui couvraient de baisers l'ombre de ton amour,
Qui te donnaient leur vie, et qui n'avaient qu'un jour!... (2)

C'est ce Don Juan, dont Musset avait emprunté l'âme ardente, inquiète et passionnée, et auquel en retour il donna la sienne, son âme de poète, qui demandait trop à l'amour, c'est ce Don Juan

1. C'était un manteau magique, qui avait la propriété de rendre invisible.

2. UN SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL. Paris, chez Renduel, 1883. Ce volume contenait deux comédies, *la Coupe et les Lèvres*, et *A quoi rêvent les jeunes filles*. Au dernier moment, l'éditeur trouvant le volume trop mince, A. de Musset y avait ajouté le poème de *Namouna*, composé en trois semaines.
Il était alors âgé de 23 ans et il avait eu déjà de nombreuses aventures, dont « plus d'une, assure son frère Paul de Musset, aurait fait envie aux Bassompierre et aux Lauzun ».
C'est dans le cours de cette année 1833 qu'il se lia avec George Sand, qu'il vit, pour la première fois, à un dîner chez Buloz, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*.

qui apparaît, ce me semble, dans le drame d'Henri Bataille, et que seul, peut-être, parmi nos hommes de théâtre, il était capable de comprendre et d'évoquer, le Don Juan à la fois espagnol et humain, orgueilleux, hautain, cynique et douloureux — mais il a vieilli (à moins de cinquante ans) et il assiste, on dirait qu'il s'y complaît, à sa déchéance, au naufrage de sa réputation. Celles qui l'ont aimé l'ont oublié et ne le reconnaissent plus, ne reconnaissent plus ses yeux, restent indifférentes à son regard. Et voilà ce qui, dans ce drame, si émouvant, d'ailleurs, et plein de beautés, me paraît, n'en déplaise à l'auteur, faux, invraisemblable, impossible. Que Don Juan vieillisse, mais beaucoup plus tard, mais beaucoup moins que les autres hommes, résignons-nous à l'admettre. Que les femmes qui l'ont aimé puissent, même après de nouvelles amours, effacer de leur cœur son image qui y fut si profondément gravée, quelle femme le croira?

Mais fut-il, dans le meilleur sens du mot, *un amant?* Un esprit charmant, un fin psychologue, Maurice Donnay le nie, avec une sévérité qui me paraît excessive. Il voit un peu trop, si je ne m'abuse, Don Juan à travers Lovelace ou Faublas, qui n'auraient pas été dignes de lui servir de laquais. Il ne le juge pas, il l'exécute.

« L'homme à femmes, dit-il,[1] à beaucoup de femmes, à trop de femmes, à toutes les femmes, n'est pas un amant. Don Juan peut bien en avoir possédé mille et trois, sans, pour cela, connaître une femme, ni la femme, ni les femmes. Son but est de séduire et de s'enfuir après; alors, quelle est donc la femme qui se dévoile, corps et âme,

1. Dans une de ses conférences sur Molière, à la Société des Conférences, en 1911.

en une seule fois?... Il ne connaît que la victoire, il ne connaît pas la défaite; il ne connaît pas l'infidélité, ni la trahison, sinon les siennes; il ne connaît pas le doute, le soupçon, la tristesse, la souffrance; il ne connaît pas ses propres larmes, et les larmes de ses victimes ne l'émeuvent pas. Il peut avoir des sens étonnants et même un cerveau, mais il n'a pas de cœur; il n'est pas un amant. C'est un artiste, un dilettante, mais le dilettantisme est stérile. Il a trop de fatuité pour être intelligent. A le bien regarder, ce Don Juan, au fond de ses beaux yeux cruels, non, je ne le crois pas très intelligent; je veux dire qu'il n'a pas cette intelligence supérieure dans laquelle entrent la bonté et la pitié, et sans laquelle il n'y a pas de lumineuse beauté...

« Débarrassé de la légende, de la tradition, du romantisme, de la littérature, qu'est-ce que Don Juan? Il n'y a plus que les écoliers pour fixer sur lui leurs yeux ardents. Cet orgueilleux, cet égoïste forcené, cet individualiste exaspéré, ce jouisseur effréné, ce méchant passionné, il a beau se réclamer de Nietzche, qu'il n'a pas compris, d'ailleurs, le voilà qui entre dans le domaine de la pathologie; c'est le marquis de Priola, c'est un candidat à la paralysie générale. »

Après ce terrible réquisitoire, et pour lui servir de correctif, je voudrais plaider les circonstances atténuantes, ou plutôt je voudrais essayer de montrer ce qu'est réellement ce type conventionnel de Don Juan — non pas dans le roman ou au théâtre mais dans la société, dans le monde, dans la vie — et comment, par quel lent travail, par quelle influence incessante, les femmes que l'on s'obstine à prendre pour ses dupes et ses

victimes, dupes souvent volontaires, victimes souvent heureuses, l'ont fait ce qu'il est. Voilà ce qu'il faut tout d'abord établir pour lui rendre justice, pour le défendre ou l'excuser.

Des hommes tout d'une pièce, il n'y en a que dans les livres. En réalité notre caractère, inconsistant et mouvant, se modifie sans cesse suivant les milieux et les circonstances. Il résulte de l'existence que nous menons et qui nous est plus ou moins imposée, de ceux ou celles que nous rencontrons sur notre route. Une seule de ces rencontres suffit pour donner à notre vie une direction nouvelle.

Nous sommes en perpétuel état de changement, physique, intellectuel et moral. Même chez les plus raisonnables, les plus solides et les mieux équilibrés en apparence, existent toujours des possibilités ou probabilités d'inconséquence, de découragement et de dépression. Toute force a sa faiblesse. Toute cuirasse à son défaut.

Des hommes et des femmes qui soient capables d'obéir à une logique implacable, en connaissez-vous beaucoup? Le plus souvent c'est par décisions brusques et irraisonnées, par fantaisies et par à-coups que nous procédons, et ce que nous ferons demain, hier, nous ne le savions pas. Nous sommes menés — sauf dans des cas exceptionnels où un intérêt pressant nous maîtrise — bien plus par les perpétuelles variations de notre intelligence et de notre sensibilité que par une claire vision des choses et un plan bien tracé, immuable. Sans doute, on est un peu soi-même, ou on s'efforce de l'être, mais survient une fatigue cérébrale, une secousse nerveuse, un embrasement d'imagination, un changement de temps, une journée de pluie ou d'orage, une bouffée de

vent, un rayon de soleil, et nous voilà entraînés à des actes et à des résolutions qui nous semblaient en dehors de notre nature, comme de notre programme. Et l'on a vu des génies extraordinaires, des dominateurs du monde, misérablement asservis à une crise d'insomnie ou à un accès de fièvre.

Il ne faut donc pas se représenter Don Juan, le Don Juan — et c'est là que je voulais en venir — comme un être toujours conséquent avec lui-même, toujours maître de ses actes et de ses sentiments. Supérieur à la moyenne de l'humanité, il reste humain cependant par les défaillances à sa volonté et les faiblesses de son cœur. Il est pétri de la même argile que les plus sensibles et les plus désarmés d'entre nous.

Mais, ces réserves faites et ces prémisses posées, ont doit ajouter qu'il y a en lui, par définition, des traits de caractère, des qualités, des défauts, des vices, des vertus, naturels ou acquis, plus ou moins modifiés ou atténués, qui le distinguent des autres hommes. Ainsi il ne sera pas Don Juan s'il n'a pas le don et le privilège de plaire aux femmes, à toutes les femmes. On ne devient pas, simplement parce qu'on espère le devenir, un Don Juan, on l'est de naissance et par destination, mais à condition d'être formé, complété par la femme. Point essentiel.

Ce futur séducteur, signalé à l'attention des femmes par sa beauté, on a commencé par le séduire. Alfred de Musset le remarque dans son poème de *Namouna,* et j'ai déjà eu et j'aurai encore l'occasion de le noter à mon tour, Don Juan a d'abord été Chérubin. L'amant orgueilleux et superbe a été l'adolescent timide, dont le cœur s'ouvrait à l'amour et qui, prenant la femme pour

une divinité, osait à peine élever jusqu'à elle ses regards, mais ces divinités s'humanisent, et le futur Don Juan, dont le cœur soupirait, a trouvé sur son chemin — on en trouve toujours — des Don Juanes un peu attardées dont la gourmande et exigeante maturité est avide de fruits verts. Prenez-les tous, ces roués, ces libertins, et vous verrez, à leurs débuts, ces initiatrices, qui semblent se donner comme spécialité (mais ne croyez pas que ce soit uniquement par bonté d'âme) l'éducation amoureuse des jouvenceaux.

L'élève était bien doué. Il a merveilleusement profité des leçons qu'on lui a prodiguées. Sa carrière d'amant s'inaugure. Il n'a qu'à choisir autour de lui dans la foule des femmes que séduisent ses charmes physiques et sa précoce réputation. Il est de ceux qui autorisent toutes les espérances et n'en trompent aucune. Les incomprises, les inassouvies, les curieuses, qui rôdent autour des beaux distributeurs d'amour, l'ont remarqué. Les femmes le sollicitent, le poursuivent, plus encore qu'il ne les recherche. Il s'en aperçoit, et, dans sa candeur, s'en étonne — puis, il comprend. C'est sa première révélation, qui ne va pas sans quelque désenchantement, de l'âme féminine.

Mais il est tout jeune encore. Il apprend de son mieux — ses succès l'y obligent — à mentir, à tromper, à exagérer les sentiments qu'il éprouve, à feindre ceux qu'il n'a pas, mais la pratique lui manque et, sous le Don Juan inachevé, apparaît parfois Chérubin. Il garde de tenaces illusions, il s'obstine à croire au sérieux et à la durée d'une liaison qu'a formée le caprice. Là où celle qu'il aime n'apporte que la fièvre de ses sens, il cherche de la tendresse. On le trompe

bien plus souvent qu'il trompe, car il n'est qu'un homme et il débute, et l'amante qui lui semblait la plus sincère, et à qui il se reprochait parfois de ne pas toujours dire la vérité, il s'aperçoit, un jour, qu'elle ment plus que lui. Plus tard, les femmes lui reprocheront d'être volage et perfide. Elles lui en ont donné l'exemple, et lui en ont imposé l'obligation.

Il s'habitue ainsi peu à peu, lui qui était peut-être né affectueux, capable de constance et de dévouement, ou qui aurait pu le devenir, à ne plus voir dans l'amour que la volupté, à ne plus voir dans la femme qu'une compagne de plaisir. Et il la connaît, il ne la connaît que trop, ayant été beaucoup aimé, je veux dire aimé souvent. Tout ce que, dans ces liaisons rapides, il peut y avoir de ruses humiliantes, de procédés dégradants, de trahisons, de lâchetés, d'ivresse des sens, alors que le cœur s'abstient et se tait, il l'a appris, il le sait. Et cela encore est une dure leçon de scepticisme.

La femme, désormais, il la méprise, parce qu'elle ne s'est trop souvent révélée à lui que dans un état de faiblesse et de mensonge, hypocrite mendiante de baisers et de caresses, qui joue la double comédie de la pudeur et du sentiment — mais ils sont rivés l'un à l'autre par leurs vices qui se complètent et par le plaisir qu'ils se donnent, et elle est aussi nécessaire à ses sens qu'à son intelligence et à son cœur. La femme aussi le méprise, mais elle le préférera toujours aux hommes qu'elle estime le plus.

Il est Don Juan, l'élu, celui vers qui toutes, depuis la vieille femme, parce qu'elle se souvient, jusqu'à la jeune fille, parce qu'elle ne sait pas et espère et attend, se sentent attirées. Il n'a pas

besoin pour plaire de se mettre en frais et de faire le moindre effort. Il n'a qu'à paraître pour triompher. Tous les yeux de femmes vont vers ses yeux, pleins de flamme et de lumière. Il est plus que l'amour, il est le plaisir. Les plus fières, en sa présence, perdent leur orgueil et les plus vertueuses faiblissent. Il est celui pour qui elles sont vraiment femmes, celui dont le dédain les flatte plus que l'admiration des autres, celui qui lit dans leur âme et connaît leurs secrets et leurs tares. Il est le maître, il est le roi, il est Don Juan.

Comment n'en éprouverait-il pas une immense fierté? Vous vous en étonnez, vous que remplit d'orgueil un morceau de ruban rouge? Pour être comme lui aimé, aimé autant que lui, quel illustre savant, quel grand écrivain ne donnerait pas tous ses livres, toutes ses découvertes, quel souverain ne donnerait pas son royaume?

Chacun, pour essayer de plaire, apporte et étale ingénument les mérites et qualités qu'il croit avoir, l'un son argent, l'autre ses titres, sa puissance, sa renommée, la supériorité de son intelligence, l'éclat de ses talents, ou même un dévouement à toute épreuve, une bonté parfaite. Lui, il n'a qu'à être lui-même, et son prestige efface tout. Il est Don Juan.

Pourquoi l'aiment-elles, pourquoi le préfèrent-elles? Toutes le savent mais aucune ne le dira.

Cependant autour de lui, en qui s'affirme et s'incarne le moins répandu et le plus odieux des privilèges, des jalousies féroces, les jalousies de mâle, s'éveillent, s'exaspèrent, s'unissent. Une ligue se forme des vieux et des laids et des ratés et des eunuques, des non-valeurs sexuelles et des déchets humains, de tout ce qui pour la femme

n'existe pas ou n'existe plus. On le surveille, on s'évertue à dresser contre lui les obstacles. Il vit, entouré d'espionnage et de haine, et il ne l'ignore pas. Vous l'accuserez d'être dédaigneux? N'en a-t-il pas le droit? Il ne l'est pas seulement par fierté, il l'est par représailles.

L'amour, que la plupart des hommes recherchent vainement ou n'obtiennent qu'à demi, vient s'offrir sous ses pas. Comment ne serait-il pas blasé? Comment pourrait-il avoir cette gratitude et cette ferveur et cette humilité des soupirants, impatiemment supportés, des amants inquiets et craintifs qui semblent s'étonner eux-mêmes qu'une femme ait le courage de les aimer? Il n'aime pas, lui, comme on demande la charité. Il ne s'attarde pas à une cour respectueuse et servile. Il n'est pas un amant de spéculation, de résignation, de lassitude ou de snobisme. Il est l'amant.

Mais cet amour, si aisément conquis, risquerait, trop rassuré, trop sûr du lendemain, de s'affaiblir. Don Juan connaît trop les femmes pour ne pas savoir, sur ce point, à quoi s'en tenir. Il affectera donc l'indifférence. Il ne se piquera jamais de fidélité. Sensible et fidèle, il perdrait la moitié de son pouvoir et de son prestige. Tant qu'on aura à le disputer à toutes les femmes, on ne cessera pas de l'aimer.

Il se plaît à faire souffrir? Que celui qui n'a pas agi de même lui jette la première pierre. C'est la bonne méthode féminine et beaucoup d'hommes l'ont employée. Je la recommande comme très efficace, à condition de n'en pas abuser. Il n'en existe pas de meilleure pour s'assurer qu'on est aimé. La femme qu'on fait souffrir, habilement, n'a plus la force de mentir. Elle est

désemparée, brisée, vaincue. Tout son cœur, dans sa détresse morale et physique, dans l'angoisse qui l'étreint, lui monte aux lèvres. Elle ne s'attache à vous que si vous paraissez vous détacher d'elle, et j'en connais, nous en connaissons tous, qui eurent besoin d'être endolories et meurtries pour devenir fidèles et tendres.

Et Don Juan lui-même, que vous taxez de cruauté, savez-vous s'il ne fait pas souffrir, parce qu'il a souffert? Et croyez-vous que ce masque et cette attitude d'amant ironique et méchant, et d'autant plus chéri, il puisse longtemps les garder? Quel est l'homme, si bien trempé, qu'on le suppose, qui apportera dans l'amour cette discipline, cette inflexible méthode? Non, le charme de Don Juan pour la femme est d'être changeant comme elle et, comme elle, peu sûr. De tous les moyens de séduction, des plus différents, des plus opposés, il use et abuse, et quelquefois sans s'en douter, sans le vouloir, par une sorte d'instinct et de don naturel. Il ne se dit pas : Je serai cruel. Il est ce que chaque femme exige qu'il soit, car des types immuables il n'en existe pas plus chez elles que chez nous. Il est ce que les circonstances lui imposent d'être, et les moments. Il est tour à tour tendre et brutal, dédaigneux et flatteur, et jamais le même. Il a à sa disposition le répertoire le plus varié et il sait jouer tous les rôles. Et il est sincère, parce qu'on l'est toujours. à certaines heures, et puis, parce que, en définitive, il n'est qu'un homme...

Les années passent. Le visage se durcit. Le corps devient moins souple. Des rides apparaissent. Les yeux seuls, où l'amour s'est réfugié, s'obstinent à ne pas vieillir et conservent leur éclat et leur douceur et leur rayonnement. Don

Juan s'aperçoit, mais pas tout de suite, à la longue — avec quelle surprise! avec quelle douleur! — que l'attention des femmes et leur curiosité et leur désir s'écartent de lui. Leurs regards cherchent d'autres hommes qui ne le valent pas. Elles leur répéteront, avec la même tendresse et la même sincérité, les mêmes phrases d'amour, si délicieuses à entendre, même quand on n'y croit pas.

Il s'examine dans la glace, attentivement, anxieusement, et l'image qu'elle lui renvoie lui semble celle d'un étranger. Est-ce Don Juan cet homme dont le front se dégarnit et dont les tempes grisonnent? Peut-on n'être plus jeune après l'avoir été si orgueilleusement et après avoir cru qu'on le serait toujours?

Les années passent, et il ne se retrouve plus.

Console-toi, Don Juan. Résigne-toi et apprends à vieillir. Tu ne vieilliras jamais autant que les autres hommes. Ceux qui ont beaucoup aimé gardent dans leurs yeux, comme dans leur cœur, une lointaine image de l'amour. Les femmes ne les aiment plus, mais elles aiment encore en eux le souvenir de ce qu'ils ont été.

Ecoute! Entends sonner les heures d'autrefois. Toutes ces ombres de femmes, celles qui sont mortes pour tous et celles qui ne sont mortes que pour toi, appelle-les, fais-les revivre dans ta pensée. Relis ces lettres d'amour, pieusement conservées, et tu verras se lever, comme un vol de colombes, des souvenirs très doux. Ces mots si tendres, ces caresses écrites, aveux timides ou protestations passionnées, c'est la jeunesse, et voilà qu'au fond de ton passé, elle refleurit.

Ne te plains pas. Tu as été ce privilégié, marqué au front par la haine des hommes et par l'amour

des femmes. Regarde autour de toi ceux qui furent tes contemporains et qui se dirent tes amis. La médiocrité de leur vie les a plus usés que les excès de la tienne. Tout s'est fané en eux, et l'âme et le regard. A peine s'ils ont vécu, et ils achèvent tristement de mourir. Mais toi, Don Juan, si loin que tu regardes ta vie, tu n'y vois que de beaux visages de femmes, des visages d'amoureuses, et lorsqu'elle arrivera, dans dix ans ou demain, l'heure où tu disparaîtras, ta destinée accomplie et ton œuvre achevée, tu pourras l'embellir encore par la splendeur de tes souvenirs et la dernière manifestation de ton orgueil.

V

LE DON JUANISME OU L'ART D'ÊTRE AIMÉ

Nous sommes en province, mais la scène que je vais décrire pourrait tout aussi bien se dérouler à Paris, et elle s'y déroule en effet très fréquemment.

Dans un salon, dans un salon bourgeois, sept ou huit dames sont assises, des jeunes femmes, une ou deux jeunes filles. Un monsieur parle — le seul homme de la réunion, et il en profite pour essayer de se procurer à bon compte quelques succès de causeur. Il parle avec complaisance et longuement. Il n'est pas vieux mais il n'est pas jeune et, sans doute, il ne l'a jamais été. Il n'est pas laid mais il n'est pas beau. L'attrait qui lui manque, on pourrait supposer qu'il regrette d'en être privé et qu'il s'efforce de le remplacer par l'élégance de sa tenue. Il a de belles guêtres blanches, et une cravate choisie avec soin. Il est embêtant mais il l'ignore. Il se croit distingué, agréable et sympathique.

Il semble se tenir, prudemment, à égale dis-

tance de la sottise et de l'esprit. Ce qu'il dit ne choque pas mais n'offre aucun intérêt et n'a aucune valeur. Il est ordinaire, quelconque. Il est ce que sont la plupart des hommes.[1]

Avec cet air distrait et vaguement aimable qu'elles savent prendre dans ces occasions, les dames l'écoutent ou semblent l'écouter. Elles voudraient bâiller mais elles n'osent pas. Elles bâillent en dedans. L'insipide bavard ne se doute pas à quel point il leur est indifférent et le peu d'importance qu'elles lui accordent. Il parle, il parle...

Survient un autre visiteur. Est-il vieux? Est-il jeune? Est-il beau? est-il laid? On ne sait pas. Mais entre lui et l'homme qui l'a précédé, et qu'immédiatement il efface et supprime, les différences apparaissent et éclatent, et les femmes, même les moins clairvoyantes, les aperçoivent. Dans le regard, dans la physionomie, dans l'attitude, il a quelque chose de plus vivant, de plus vibrant.

Il parle et sa voix est plus nuancée, plus chaude,, et il ne parle pas seulement avec sa voix mais avec ses yeux. Sans être toujours intéressant, ce qu'il dit intéresse ces jeunes femmes, ces jeunes filles, parce que c'est lui qui le dit. Le connaissaient-elles déjà ou le voyaient-elles pour la première fois? Peu importe. A peine est-il entré qu'elles ont échappé à ce demi-engourdissement où l'autre les avait plongées. Leurs regards ont pris plus d'animation, plus d'éclat, et leurs gestes plus de grâce et plus d'abandon. Ce n'est plus leur politesse mondaine qui écoute, c'est leur sen-

1. « Quels sont, disait Horace Walpole, les gens vraiment agréables que j'ai connus dans ma vie ?... un grand nombre de Françaises, et extrêmement peu de Français » (et, sans doute, encore moins d'Anglais).

sibilité féminine. Les brouillards qui flottaient dans l'atmosphère se sont dissipés. La baguette d'un enchanteur a chassé de ce salon le sérieux, l'ennui, les graves conversations, et y a fait entrer, brusquement, comme un rayon de soleil, le rire, le bavardage, les confidences, la joie de vivre, la joie de plaire.

Peut-être aussi y a-t-elle fait entrer l'amour, et alors l'effet est encore plus visible et encore plus curieux.

« Dans un salon, une jeune femme, tout à l'heure calme et silencieuse, s'anime soudain, cause avec vivacité; le ton de sa voix devient musical, elle prodigue les caresses à un enfant placé près d'elle qu'elle n'avait pas remarqué, elle s'extasie devant un objet qu'elle avait vu cent fois avec indifférence. Que s'est-il passé? Celui qu'elle aime vient d'entrer dans le salon. L'émotion qui ne se dépense pas par sa voie directe se dépense par une voie insolite et confuse.» [1]

Mais nous n'avons pas besoin de faire intervenir l'amour pour expliquer le succès de ce second visiteur. Les femmes n'aiment pas tous les hommes qui leur plaisent, mais les hommes qui leur plaisent produisent toujours chez elles — et voilà pourquoi elles les recherchent — une légère griserie des sens et comme une joie du cœur.

Il le constate, dans ce salon où il trônait, il ne le constate que trop — et avec quel dépit, avec quelle jalousie, avec quel sentiment de haine — celui qui, seul, tout à l'heure, était, distraitement, écouté, et qui, maintenant, dédaigné, oublié, ne compte plus, n'existe plus.

1. Alfred Fouillée. *Le langage des émotions.* (*Revue des Deux-Mondes,* 1er mars 1887.)

Et c'est la vie. Ils représentent, ce raseur et ce charmeur, les deux espèces d'hommes, rivales et ennemies, l'immense multitude des êtres insipides et amorphes, taillés sur le même moule, et cette élite sexuelle formée de ceux qu'une âme plus ardente, plus éprise de plaisir, plus avide d'amour, a doué d'un visage plus expressif, plus rayonnant, et que les femmes, toutes les femmes, sans bien savoir que c'est la beauté, trouvent plus beaux que les autres hommes. On les a appelés les hommes d'amour, et c'est à propos d'eux, pour les mieux caractériser, qu'on a dit : « Ce sont toujours les mêmes qui sont amants. »[1]

Leur nombre augmente-t-il, dans une société dont le culte du plaisir devient, chaque jour davantage, l'unique religion? Je croirais plutôt que, pour bien des raisons, il tend à diminuer.

Parce qu'ils sont exceptionnels et qu'ils constituent une sélection, ils sont anti-sociaux. Ils se heurtent à l'envie, à nos théories niveleuses d'égalité dans la médiocrité, à ce besoin si général de combattre et d'abattre toutes les supériorités — et celle-là n'est-elle pas la plus odieuse? L'homme qui est aimé des femmes doit nécessairement avoir contre lui tous ceux que les femmes n'aiment pas. C'est leur consolation et c'est leur revanche.

D'autre part, ces élus, ces préférés, les exigences, les difficultés de plus en plus grandes de la vie multiplient sur leurs pas les obstacles.

Aimer, quelque vocation qu'on puisse avoir pour l'amour, c'est, à notre époque, aussi coûteux qu'absorbant. Je sais des gens qui se virent obligés d'y renoncer, non par vertu mais par

1. Paul Bourget. Physiologie de l'Amour moderne... p. 71.

économie. La femme, ou tout au moins la femme habituée au luxe, et c'est la plus désirable, exige une adoration perpétuelle et un culte fervent, dont les frais risquent de s'élever assez haut. Il faut la suivre, la poursuivre, la retrouver, prévoir tous ses caprices, accepter toutes ses fantaisies, se tenir à sa disposition, être sa chose, son jouet, son *patito,* instrument d'amour que tour à tour on rejette ou qu'on réclame impérieusement, selon les hasards et les incessantes variations des sens ou du cœur.

Et c'est terrible et c'est délicieux, mais c'est un luxe d'oisif et de millionnaire, à moins qu'on ne s'y livre précisément pour s'enrichir — il y a des exemples — pour préparer un mariage d'argent, ou pour se ménager, dans un intérêt d'ambition ou de lucre, de précieux appuis féminins, payés en nature.

Une autre cause, actuelle, de la raréfaction des amants, si j'ose m'exprimer ainsi, c'est peut-être la diminution des difficultés morales qu'ils ont à vaincre, par suite de cette émancipation sexuelle, à laquelle nous assistons depuis quelques années. La femme n'en connaît encore que les avantages et elle en espère des avantages encore plus grands. Il est possible qu'elle se trompe. Plus sa résistance et sa réserve diminueront, plus elle s'exposera à de cruels mécomptes. L'homme, en amour, n'apprécie guère que ce qu'il faut conquérir, et ce qui s'offre, il le désire moins.

On a constaté par exemple, ou commencé à constater que l'absence de discrétion passionnelle chez un certain nombre de jeunes filles entraînait parfois une diminution de ferveur et d'emballement chez beaucoup de jeunes gens. Gigolettes, si vous m'en croyez, tâchez de dissimuler avec

plus de soin, dans vos villégiatures ou ailleurs, les sentiments un peu trop vifs que vous inspirent vos gigolos.

Pour toutes ces raisons et pour bien d'autres[1] — dégénérescence de la race qui la rend moins apte à la passion et à l'aventure, scepticisme, lassitude sentimentale, affaiblissement du prestige de la femme, etc., — le nombre des amants, je veux dire des hommes dont la nature avait fait de véritables amants, décroît sans cesse, et cela ne date pas d'aujourd'hui.

« Voyez, écrivait un moraliste,[2] il y a une cinquantaine d'années, avec quelle rapidité singulière a disparu ce type, jadis à la mode, et qu'on pouvait croire éternel comme la nature humaine : l'amant. Il y a des maris en titre, il y a des collaborateurs... D'amants proprement dits, aucune trace. Adolphe? René? Werther? Démodés comme des troubadours de pendules. Vous ne voyez même plus de don Juan essayant de fracturer les portes de l'hyménée. Pas si bête! Les jeunes gens d'aujourd'hui savent ce qu'il en coûte de braconner sur les terres d'autrui.

Cet ensemble de dangers, ces mille complications qui passaient jadis pour l'assaisonnement délicat, le premier condiment de l'amour illicite, effraient aujourd'hui et fatiguent cette jeunesse essentiellement positive. Elle ne tient ni au commencement ni à la fin de l'aventure; les sérénades l'ennuieraient et elle ne se soucie pas des duels. Se faire tuer pour la femme d'un autre, grand merci! A vrai dire, ce n'est pas le seul

1. J'aurai l'occasion d'y revenir dans le volume sur le désaccord sexuel, le mariage et l'adultère.

2. Les Femmes et la Fin du Monde. P. 1857, p. 156. (Je n'ai pas pu découvrir le nom de l'auteur.)

risque. On peut étouffer dans un placard ou gagner une fluxion de poitrine sur un balcon. On peut se compromettre, laisser des lambeaux de sa réputation dans une série d'accidents, et se fermer la porte des beaux mariages... »

La conclusion, je la trouve — présentée sous une forme fantaisiste mais avec un grand fond de vérité, dans cette PHYSIOLOGIE DE L'AMOUR MODERNE [1] que j'ai citée fréquemment :

« A Paris, sur cent hommes d'amour pris au hasard, voilà les chances qu'une femme de cœur a d'être heureuse, si elle en aime un : vingt l'exploiteront, vingt la compromettront, vingt la corrompront, trente la méconnaîtront. Restent dix amants dignes de ce nom, mais sur ces dix, neuf ont déjà vécu leur vie. Ils sont usés. Et le centième aime presque toujours ailleurs. »

Cependant, et malgré tous ces obstacles, le mariage a tellement besoin, non pas toujours mais très souvent, de l'amant — comme complément, comme correctif, comme soupape de sûreté — que celui-ci se maintient, dans une certaine mesure à cause de son utilité même. La fonction crée l'organe.

Parmi ces amants, il y en a évidemment, une infinité d'occasionnels, de maladroits et d'insuffisants, dont on peut affirmer qu'ils déshonorent la corporation, mais il y a aussi des hommes d'amour, des amants de première classe, qui sont aux autres ce que le professionnel est à l'amateur.

Ces hommes d'amour se divisent eux-mêmes en deux catégories qui se rapprochent par certains côtés — notamment par l'extrême importance

1. P. 210.

qu'ils attribuent à la femme — et qui, par d'autres côtés, comme on le verra, diffèrent. Mirabeau et Casanova sont les représentants du premier groupe, les *Passionnés* [1], tandis que dans l'autre groupe, celui des *Roués,* on pourrait donner comme spécimens les deux Lauzun et Tilly. Le type de don Juan les domine tous de sa formidable hauteur. Celui-là a toutes les cordes à son arc et à sa lyre.

Les Passionnés, « ces hommes dont les nerfs frémissent toujours à la vue d'une jolie femme et qui les convoitent toutes, même celles dont ils ne doivent rien espérer » [2], ce qui les caractérise, plus encore que les Roués, c'est le penchant à l'amour, que trouvent exagéré chez eux ceux qui ne l'ont qu'à un degré très ordinaire ou même insuffisant.

« Tout passe, hormis l'amour, » c'était la devise qu'avait adoptée le marquis de Mora [3], si tendrement aimé par M^lle^ de Lespinasse.

« L'amour est mon souffle, écrivait Mirabeau à sa maîtresse Sophie de Monnier... Aimer sans cesse est le besoin de mon cœur... Je ne crois pas qu'il soit dans l'humanité d'aimer plus que je fais... » Et sortant de son cas particulier, il exprimais cette idée, qui est très juste à condition de ne pas en faire une application trop générale : « L'amour est la plus sublime affection de l'âme, mais il est aussi le plus impérieux besoin de celui qui l'a connu... »

Impérieux besoin dans lequel entrent le goût

1. « Mais vous m'impatientez, me dit un de mes amis... Vous opposez sans cesse l'homme passionné au don Juan. » Stendhal. DE L'AMOUR, chap. LIX. Ils sont en effet différents.
2. Claude Ferval. VIE DE CHATEAU.
3. Elle était gravée sur un anneau d'or qui lui servait de bague.

et le besoin de l'aventure, de l'émotion, *l'horreur du calme* — comme chez certains oiseaux de mer qui ne peuvent vivre que dans l'orage. « Une âme qui, par l'effet de quelque grande passion, ambition, jeu, amour, jalousie, guerre, etc., a connu les moments d'angoisse et d'extrême malheur, par une bizarrerie bien incompréhensible, méprise le bonheur d'une vie tranquille et où tout semble fait à souhait. » [1]

Vivre, avant tout, vivre, avoir, et au plus haut degré possible, toutes les sensations de la vie, ne laisser dormir ni son cerveau, ni son cœur, ni ses sens... Même les douleurs de l'amour, plutôt que l'indifférence, plutôt que l'oubli, pour une âme qui mérite d'être appelée humaine, sont nécessaires. Rappelez-vous le mot, si vrai, de Mouret (dans Au Bonheur des Dames) quand il parle des femmes qu'on aime et dont on est destiné à souffrir, puisqu'on les aime : « C'est encore bon, presque aussi bon que les caresses, les blessures qu'elles font. »

Le Passionné subit à tel point l'obsession de la femme qu'il en parle sans cesse, et cela étonne et choque des hommes que d'autres obsessions, moins naturelles, possèdent et qui parlent sans cesse, l'écrivain de ses vers ou de ses romans, le peintre de ses tableaux, l'officier en retraite de ses campagnes, le bibliophile de ses bouquins, le numismate de ses vieilles monnaies, le professeur de son lycée et de ses élèves, le chasseur de ses chiens.

On a même remarqué — par exemple dans les

1. Stendhal. De l'Amour. « Ceux qui ont eu de grandes passions se trouvent toute leur vie heureux et malheureux d'en être guéris (La Rochefoucauld). « Les passions sobres font les hommes communs. Les passions amorties dégradent les hommes extraordinaires. » (Diderot. *Pensées philosophiques.*)

LETTRES A SOPHIE — que sans se livrer à une tactique, comme le roué, mais en cédant à sa nature, il lui arrive fréquemment de parler à la femme qu'il aime des femmes qu'il a aimées.

Trop sincère pour être habile, il n'essaie pas de troubler la confiance de celle dont il est épris mais lui-même il éprouve cette jalousie vague et indéterminée d'un homme qui, plaisant beaucoup aux femmes, s'irrite et s'indigne que d'autres puissent leur plaire [1]. Il y a là, au fond, plus de tendresse que de vanité.

Ces passionnés, aux nerfs ultra-sensibles, sont femmes par leur tempérament, par leur caractère violent, excessif, aussi incapables de modération dans le désir que de quiétude dans le bonheur. Irritables, capricieux, exigeants, ils vont perpétuellement de l'emballement à la dépression, et craignent toujours de ne pas être assez aimés. Tromper sciemment, volontairement, pour le plaisir de faire souffrir, ils en sont incapables mais ils sont encore plus incapables de fidélité Dans l'amour qui finit et qui déjà les ennuie et les lasse, ils regrettent de ne plus avoir ces joies fraîches et neuves, ces délicieuses émotions, quasi virginales, de l'amour qui commence. En somme, les plus séduisants de tous les hommes et les moins sûrs; la femme les recherche parce qu'elle se retrouve en eux.

D'où vient leur charme? Pourquoi plaisent-ils? Par l'amour dont ils sont saturés et qui émane de leurs regards — et qui les rend non seulement plus beaux mais plus intelligents, plus généreux, plus dévoués, plus épris, tant que leur flamme dure — par l'atmosphère de volupté qu'ils portent

1. « J'avoue que ma jalousie est sans bornes ». Mirabeau. LETTRES A SOPHIE.

partout avec eux, par cette intensité de passion nécessairement contagieuse et à laquelle peu de femmes échappent.

Ils remuent, en même temps — et c'est là leur force — tout ce qu'il y a à la fois de tendresse et d'inavouable sensualité au fond de l'âme féminine.

Une jeune fille de 19 ans fait ses confidences à une amie. Elle parle d'un homme qui n'est plus jeune et qui est laid, d'une laideur vulgaire.

« Depuis que nous sommes ici, raconte-t-elle [1], il me poursuit... il me veut, il me l'a dit crûment... Et ce que ces paroles, ces sentiments deviennent horribles au travers de lui!... Tu n'as pas idée des choses qu'il ose m'expliquer... des mots qu'il prononce à mon oreille — guettant l'effet qu'ils me produisent — triomphant quand il a réussi à jeter un malaise dans tout mon être.

Au moment où il me parle, cela ne me déplaît pas... J'aime même le trouble que cela me cause. La nausée vient plus tard... Alors, j'ai une surprise, une honte d'avoir pu entendre sans révolte de telles vilenies... Pourtant, je reviens toujours à lui... Je ne puis m'empêcher d'avoir une curiosité pour cet être surprenant... C'est intéressant, un homme qui n'a aucun frein, ne reconnaît pas un sentiment qui puisse se mettre en travers de son désir... »

Il s'agit là d'une brute, d'un goujat, d'un passionné de la pire espèce [2] — et vous voyez le résultat.

1. Dans AMOUREUSES, de Camille Pert.

2. Au contraire, le Raymond Casal de UN CŒUR DE FEMME, de Paul Bourget, ce Raymond Casal, jeune sans l'être trop, trente-sept ans, intelligent, élégant, mondain « à la fois mâle et joli, très viril et vaguement efféminé », appartient à l'espèce supérieure. Il y a une infinité de degrés, mais pour tous les hommes de cette catégorie, l'attrait est du même ordre.

Paul Margueritte, dans son roman, l'*Avril,* décrit un personnage du même genre, un député, père d'une jeune fille de 17 ans, et qui, par conséquent, n'était plus très jeune. « Sans prestige physique, il ne pouvait plaire que par la sincérité de son vice et l'entêtement sadique de son regard; peu de femmes lui résistaient. »

Le Roué, j'en faisais la remarque au début de ce chapitre, diffère sur bien des points du Passionné, mais avant de l'étudier en détail, il convient d'indiquer par quels côtés ils se rapprochent, et ceci nous servira de transition.

L'un et l'autre, ils n'ont pas besoin d'estimer la femme pour l'aimer, ni pour être aimés d'elles, d'en être estimés.

Pour atténuer ce que cette affirmation peut présenter de choquant, je crois devoir rappeler encore que dans ces études sur la femme amoureuse, et plus particulièrement dans ce volume, je n'ai voulu m'occuper que de l'attrait sexuel, de *l'amour physique.* On m'accordera, je l'espère, qu'il existe, et on m'accordera peut-être aussi qu'il n'a rien à voir, ainsi précisé et limité, avec la morale.

Un homme est très bon, un peu naïf et crédule. Il n'est ni beau ni séduisant. Il n'a pas non plus de grandes qualités intellectuelles. C'est un brave homme.

Il a eu, comme beaucoup d'hommes, une jeunesse ordonnée, tranquille, sans orages, sans passions, et remplie, d'ailleurs, en grande partie, par des préparations d'examens et des préoccupations de carrière. Il s'est marié, par raison autant que par goût, avec une jeune fille très bien élevée

qui ne le trouvait ni très intéressant ni très amusant mais qui appréciait la douceur de son caractère et les avantages de sa situation. Pour lui qui, avant de l'épouser, n'avait eu que des maîtresses professionnelles, tarifées, hygiéniques, elle n'est pas seulement sa femme, elle est la femme. Je la suppose peu exigeante, peu romanesque, très attachée à son foyer et mère d'autant d'enfants qu'il vous plaira. Je pourrais tout aussi bien supposer qu'elle le trompe, et cela s'est vu. Pour plus de sûreté, admettons qu'elle est laide, d'une laideur qui l'aide à rester très dévouée et très fidèle, et cela s'est vu également.

Ils forment ce qu'on appelle un bon ménage, auquel ne manque que l'amour. Ce mari modèle vit avec une femme tranquille et de tout repos, experte ménagère, absorbée dans ses petits travaux quotidiens, et qui ne désire pas autre chose et qui n'a pas d'imagination et qui semble n'avoir pas de sens.

X — appelons-le X., si cela ne vous gêne pas — va quelque peu dans le monde, où il s'ennuie et ennuie. Il voit des femmes, des jeunes femmes, qui, en face de lui et pour lui, ressemblent à la sienne. Si, par hasard, on en dit du mal, c'est pure calomnie. Elles ont l'air si convenables, si réservées, et en effet il ne leur inspire aucun désir malsain et répréhensible, il glace leur rire, il éteint leur regard. Il les calme. Sa seule présence aurait calmé Messaline.

Partout où il passe, X. fait fleurir la pudeur féminine et il en éprouve une joie très douce et un grand réconfort. N'allez pas lui dire, vils contempteurs du sexe faible, qu'il peut exister des femmes d'un tempérament tumultueux et d'une fidélité problématique. Où sont-elles? Qu'on les

lui montre. Il n'en connaît pas. Il n'en a jamais vues.

Ainsi s'est développé chez lui, chez ce brave homme, qui vit, d'ailleurs, dans un milieu très simple, et qui est encore plus simple que son milieu, ce bel optimisme masculin et conjugal, cette conviction que presque toutes les femmes, il n'ose pas dire toutes mais il en a bien envie, sont des Pénélopes et des Cornélies, et qu'en réalité, avouez-le, elles n'ont pas de sens. Elles ne se laissent aimer que par bonté d'âme et dévouement. « Pour le plaisir qu'elles y trouvent! »

Mais prenez un autre homme qui est né, celui-là, avec de fortes prédispositions à aimer et, ce qui en résulte souvent, de remarquables aptitudes à être aimé.

Y — si cela ne vous gêne pas, nous l'appellerons Y — tout jeune encore, à l'âge de Chérubin et brulant des mêmes feux, a commencé à être remarqué par les femmes, au moins autant qu'il les remarquait. Sous les espèces d'une petite cousine ou d'une matrone déjà mûre, l'amour s'est offert à lui sans qu'il prît la peine de le chercher. D'aventure en aventure et d'expérience en expérience, il en a connu toutes les douceurs et toutes les amertumes.

Il a été, et très vite et longtemps, de ces privilégiés et de ces malheureux à qui la femme ne peut ni se dérober ni se dissimuler. Ce qu'il y a de bon et d'excellent en elle, il l'a connu mais il a connu aussi le reste, l'envers de l'amour, et les trahisons et les perfidies, et ce n'est pas la femme nimbée de pudeur, cuirassée de vertu, dédaigneuse et distante, qui s'est révélée à lui mais celle qui, n'obéissant plus qu'à ses instincts, ne reconnaissant plus d'autre loi que la recherche du

plaisir, rejette comme un fardeau trop lourd les préjugés et les convenances, et dévoile en même temps son corps et son âme.

Amant, il a pu voir avec quelles ruses, avec quel déploiement d'hypocrisie, avec quelle absence de scrupules, avec quelle ironique cruauté parfois, elle trompe un mari qu'elle n'aime pas — et le peu de confiance qu'il faut avoir, même quand elle aime, sur la durée de son amour, sur la valeur de ses serments et sur le souvenir qu'elle garde des sentiments qu'elle a éprouvés.

Il n'a rien ignoré. Il a tout deviné et tout compris. On ne se cachait pas de lui. On ne se mettait pas en frais de pudeur avec lui. Quand il n'était pas l'amant, il était le confident ou le complice.

Dites-moi, maintenant, s'il est possible, s'il est vraisemblable, que cet homme, simplement parce que beaucoup de femmes l'ont aimé, n'ait pas été amené à les mépriser un peu, les ayant vues telles que les font ou telles que leur permettent d'être ceux qui parlent à leurs sens — et qu'il n'ait pas été ensuite amené à croire, à conclure de ses succès masculins, de leur nombre, de leur facilité, que la plupart des femmes, vieillesse et laideur à part,[1] risquent fort de ressembler à celles qu'il a connues?

Plus on a été aimé des femmes, moins on peut les estimer.[2] Voilà le trait essentiel de la psychologie du passionné comme de celle du roué. Ce mépris qui vient d'une connaissance complète de

1. Dans ces deux catégories, vieillesse et laideur, laideur complète, laideur rédhibitoire, rentrent dix-neuf femmes environ sur vingt. Il y a donc, incontestablement, une immense majorité de femmes que l'amour n'intéresse pas ou qui n'intéressent pas l'amour, et qu'on peut qualifier d'*honnêtes*. Je le reconnais et je le proclame.

2. Mais on continue à les aimer et on ne les aime que davantage.

toutes les faiblesses féminines, puisqu'on en a profité, Joseph Prudhomme peut en être exempt. Don Juan, jamais.

Estimer, mépriser, ce sont des mots. Nous jugeons les autres et nous nous jugeons nous-mêmes d'après des idées fausses et des préjugés absurdes. Nous nous obstinons à admettre que l'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux, mais, s'il s'en souvient, il ne s'en souvient guère. Nous sommes tous, peu ou prou, des idéalistes, je veux dire des niais. En réalité, avec plus ou moins d'hypocrisie et à part d'infiniment rares exceptions, hommes et femmes se rapprochent par leur communauté d'origine, pétris les uns et les autres avec de la boue, et par l'égalité de leurs vices, de ce que notre ignorance et notre imbécillité appellent des vices.

Passe pour l'homme, difficilement défendable, mais la femme est très bien comme elle est, et si elle n'était pas ce qu'elle est, la plupart des hommes qui se plaignent de ce qu'elle est, regretteraient qu'elle fût ce qu'elle n'est pas.

Madeleine se justifie autant que Marthe, et elle est plus intéressante.

Certaines femmes, et les plus nombreuses, sont des épouses fidèles, heureuses ou résignées, d'excellentes mères de famille, de louables ménagères. Elles représentent, non sans quelque aigreur parfois, les joies austères du foyer. Leur utilité, personne ne la conteste. Elles peuvent manquer d'agrément mais une société bien organisée ne saurait se passer d'elles. Elles sont l'ordre, l'économie, la sécurité, la règle. Elles font les fortunes que les autres défont. On se sent meilleur en les regardant mais on ne s'attarde pas

à les regarder. On les respecte plus qu'on ne les recherche.

Les autres, non moins nécessaires et sans lesquelles disparaîtrait un des plus grands charmes de la vie, les autres qu'une beauté supérieure soumet à plus de tentations, et qui s'empressent d'y succomber, les autres dont l'esprit est prompt et la chair faible, les autres qui ne s'enferment pas dans le ménage, comme dans un couvent, que leur reproche-t-on? D'aimer? Mais elles ont été créées pour cela. — D'aimer avec leurs sens? Mais avec quoi voulez-vous qu'elles aiment? — De préférer la beauté à la laideur? Mais c'est une preuve de goût. — D'être volages et peu fidèles? Mais suffit-il d'aimer et ne faut-il pas aimer souvent? — D'être trompeuses et dissimulées? Mais votre morale les y oblige.

A vrai dire, leurs défauts nous plaisent, et même à vous, rigoristes inconséquents, bien plus que leurs qualités. Une femme, sincère, sûre, d'une intelligence ferme et d'un cœur droit, et qui saurait se contenter d'un profond et unique amour, et qui ne serait ni coquette, ni futile ni légère, l'apprécieriez-vous à sa valeur? La trouveriez-vous désirable?

Comme elle nous prend pour ce que nous sommes, et s'en accommode, prenons la femme — la femme d'amour — telle qu'elle est, avec sa coquetterie, qui l'aide à devenir plus belle, avec sa légèreté, qui la fait paraître plus charmante, avec ses caprices, qui empêchent l'amour de tomber dans la satiété, avec tout ce qui la rapproche de nous et qui n'est pas, j'en conviens, ce qu'il y a de meilleur en nous et en elle. Et surtout résignons-nous à ne pas faire entrer dans l'amour, au risque de l'amoindrir, un ensemble de

sentiments qu'il a toujours tenus pour négligables et inopportuns.

On croirait, vous croiriez peut-être que pour plaire beaucoup aux femmes il faut beaucoup les estimer — je continue à employer ce mot, pour mieux me faire comprendre, mais il a ici le sens *d'idéaliser*.

Permettez-moi, vous qui pensez ainsi, de jeter sur votre route, comme des fleurs, quelques petites citations qui pourront, je le crains, ne pas vous convaincre, mais qui vous prouveront du moins que tout le monde ne pense pas comme vous.

« C'est le mépris pour les femmes qui les fait avoir, écrivait le bon Charles Nodier [1], et, avant lui, un homme d'esprit, le comte de Caylus, avait écrit (dans ses ŒUVRES BADINES, 1787, mais on ne badine pas avec l'amour) : « Pour être aimé des femmes, il faut leur laisser croire qu'on ne les connaît pas. Elles ne peuvent pas se persuader qu'un homme puisse les connaître et les aimer en même temps. »

Ces deux opinions semblent contradictoires, à première vue, et elles peuvent très bien se concilier, comme j'espère le démontrer sans trop de peine.

Un moraliste peu connu mais très fin, un médecin, Chanvot de Beauchêne, a remarqué, sans doute dans ses MAXIMES, RÉFLEXIONS ET PENSÉES DIVERSES, publiées en 1817, que les femmes « ont une secrète aversion pour ceux qui ont de l'estime pour elles », [2] et Chamfort, qu'il semble avoir

1. Cité par Larcher. SATIRES ET DIATRIBES SUR LES FEMMES. P. 1860.

2. *Id.*, p. 10. « Tant s'en faut que ces dames jugent de l'amour par le respect qu'elles finiraient par mépriser un homme qui les respecterait trop longtemps. » (Bougeart.) *Id.*, p. 36.

souvent imité, avait exprimé, sous la forme d'une anecdote, probablement inventée de toutes pièces, la même idée : « On demandait à un homme qui faisait profession d'estimer beaucoup de femmes, s'il en avait eu beaucoup. Il répondit : « Pas autant que si je les méprisais. »

Les femmes sont bien plus fines que nous, bien plus observatrices. Elles nous connaissent mieux que nous ne les connaissons. Si nous nous illusionnons sur elles, elles ne s'illusionnent guère sur nous. Elles savent, elles ont souvent constaté qu'une supériorité morale et une supériorité intellectuelle, si elles ne s'excluent pas, sont tout à fait indépendantes l'une de l'autre, ou, pour m'exprimer plus clairement qu'un homme très bon, très généreux, très dévoué et plein de sentiments très délicats, peut n'être qu'un sot.

Comme elles ne pèchent pas, généralement, par excès de charité et qu'elles sont très portées à voir les défauts et surtout les ridicules des gens, ceux qui sont indulgents, même à leur égard, elles s'en défient. Se trouvent-elles en face d'un homme qui les couvre et les enduit d'éloges, qui vante, avec des phrases persuasives ou catégoriques, leurs bonté, leur fidélité, leur douceur, — je ne parle pas des louanges qui s'adressent à leurs qualités intellectuelles, qui les flattent davantage et qu'elles acceptent plus volontiers — elles pensent immédiatement : cet homme ne nous connaît pas. Il n'a pas dû être très aimé, car il saurait à quoi s'en tenir. Il est de ceux à qui les femmes n'ont pas daigné se montrer telles qu'elles sont.

Celui qui dit du mal, devant elles, non pas de leur esprit, non pas de leur visage, mais de leur

cœur, — remarquez-bien la nuance — les irrite mais les attire. Celui qui en dit du bien, le fade galantin, le troubadour, le Don Quichotte de l'amour,[1] elles le prennent pour un imbécile — et, dans la plupart des cas, elles ont raison.

Donnons un exemple choisi entre mille, et même entre mille et trois.

Julie de Lespinasse aima, autant qu'on peut aimer, le marquis de Guibert. Cet amour la tenait aux entrailles, et si violemment qu'elle en mourut.[2] Or, que pensait-il des femmes, l'homme qu'elle adorait. Elle nous le dit elle même — et avec quelle amertume, avec quel redoublement de passion!

« La légèreté, je pourrais même dire la dureté avec laquelle il traite les femmes vient du peu de cas qu'il en fait... Voici comment il les voit : coquettes, vaines, faibles, fausses et caillettes.[3] Celles qu'il juge plus favorablement, il les croit romanesques; et s'il est forcé de reconnaître dans quelques-unes certaines bonnes qualités, il trouve que ce n'est point la peine de les en estimer davantage, parce que c'est en elles plutôt des vices de moins que des vertus de plus... C'est comme dissipation et comme divertissement qu'il les

1. Voyez avec quelle ironie de paroles une jeune fille ou une jeune femme, qui signe Emilie de Villers, dans l'enquête de Hugues Le Roux : « Cet homme de tous les temps. C'est le chevalier servant des femmes. Don Juan, dira-t-on? Oh! si peu! *Qui admire n'est pas dangereux.* Il trouve toutes les femmes divines, même quand elles sont détestables. Il répond aux calomniateurs : « Elles sont charmantes ». Le raille qui voudra. Ce sentimental n'a pas d'orgueil; je le tiens pour le « prince des hommes ».

2. C'était une *embrasée,* une phtisique, mais sa fièvre d'amour hâta sa fin.

3. « Des animaux jolis qui suivent leur instinct », dit un autre homme à femmes, M. de Camors, dans le roman d'Octave Feuillet.

prend et qu'il les quitte,[1] et il n'estime pas assez leurs sentiments pour se croire obligé de ménager leur sensibilité... »

Elle lui écrivait, en 1774 : « Je ne peux pas m'expliquer le charme qui me lie à vous. Vous n'êtes pas mon ami, vous ne pouvez pas le devenir. Je n'ai aucune confiance de vous ni en vous... Eh bien! mon ami, je pense, je juge tout cela et je suis entraîné vers vous par un sentiment que j'abhorre, mais qui a le pouvoir de la malédiction et de la fatalité... »

Rapprochez de ces théories de M. de Guibert — qu'elles n'empêchèrent pas — au contraire! — d'avoir une quantité de bonnes fortunes, celles de deux hommes que le roman et le théâtre nous présentent comme deux types de séducteurs.

« Usez sans scrupules des femmes pour le plaisir », conseille à son fils, M. de Camors, dans la lettre testamentaire qu'il lui écrit, avant de se tuer — et c'est aussi, à son fils, Pierre Moraire, que le marquis de Priola, dans la pièce d'Henri Lavedan, fait ces terribles recommandations : « Domine-les. Garde-toi comme du feu de les aimer, tu te brûlerais. N'admets pas une seconde qu'elles aient de l'importance, qu'elles pèsent le poids d'un cheveu sur ta destinée. N'en crains aucune, méfie-toi de toutes, surtout de celles qui se disent honnêtes. Ce sont les pires. Leur vertu n'est qu'un vieux masque. Et si elles relèvent le front, écrase-les, marche dessus. Il n'y a pas de plus doux tapis. »

Entre l'homme d'amour et la femme d'amour le

1. « Une femme en vaut une autre, on la sacrifie à la première fantaisie ». Le comte de Valmont, dans LES LIAISONS DANGEREUSES.

mépris est réciproque. Je dis mépris, et c'est autre chose. C'est cette haine spéciale qu'on vient de voir si durement exprimée par le marquis de Priola. [1] Les femmes la connaissent aussi. L'homme se rappelle les souffrances de son cœur, la femme les humiliations de son corps. Les joies qu'elle a éprouvées, et qui devraient, semble-t-il, la remplir de gratitude, d'une gratitude capable de leur survivre, elle ne les pardonne pas, l'indifférence venue, à celui qui les lui donna.

Le besoin physique qu'elle a eu de lui, et dont elle rougit maintenant, son abaissement et sa servitude d'amante passionnée, elle voudrait en anéantir jusqu'au souvenir, au fond de sa pensée [2]. Là où le cœur n'a pas dominé et imposé sa bienfaisante influence, son apaisement, les sens libérés ne laissent que rancœur et dégoût.

Et c'est injuste et c'est infiniment triste. Comment peut-on oublier ou ne se remémorer qu'avec irritation toutes ces heures d'ivresse qui, troublées ou pures, peu importe, furent si délicieuses, et l'amour qu'on eut l'un pour l'autre — car, tout de même on s'est aimé? Et on ne s'en souvient plus ou on ne s'en souvient que pour les maudire. Là comme ailleurs, nous réussissons toujours à empoisonner nos plaisirs.

Ces amours, mêlés à tant d'éléments malsains qui les corrompent ou les détruisent, ces amours où seule parle la chair, quand on en épuise toute la honte, toute l'horreur, et qu'on ne peut ni en

1. « Les vrais don Juan finissent par regarder les femmes comme le parti ennemi et par se réjouir de leurs malheurs de tout genre... » Stendhal. De l'amour, chap. LVIII.

2. Sans compter que le plus souvent elle aime ailleurs et qu'elle a retrouvé avec un autre sa première période d'enivrement et de joie physique, étouffeuse de remords.

jouir pleinement ni s'en délivrer, est-ce un privilège ou un châtiment?

Deux êtres asservis par le désir vainqueur
Le sont jusqu'à la mort, la volupté les lie,
Mais parfois un instant la geôlière s'oublie
Et leur chaîne les serre avec moins de rigueur.

Aussitôt se dressant tout chargés de langueur,
Ces pâles malheureux sentent leur infamie,
Chacun secoue alors cette haine ennemie
Pour la briser lui-même ou s'arracher le cœur.

Ils vont rompre l'acier du nœud qui les torture,
Mais elle, au bruit d'anneaux qu'éveille la rupture,
Entr'ouvre ses longs yeux où nage un deuil puissant.

Elle a fait de ses bras leur tombe ardente et molle,
En silence attiré le couple y redescend,
Et l'éphémère essaim des repentirs s'envole (1).

N'exagérons pas, cependant. Il y a peu d'âmes fortes, même pour le mal. La puissance et l'intensité des sentiments et des passions se mesurent à la taille de ceux qui les éprouvent. Le plus souvent, dans ces amours, trop charnels, on ne rencontre, tant qu'ils durent, que ce mépris théorique, né de nos préjugés, qu'inspire le plaisir, même à ceux qui en abusent, et cette répugnance morale qui s'ajoute à notre goût physique pour une manifestation de sensualité que nous avons provoquée et que nous recherchions. Nous sommes d'étranges animaux, et difficiles à contenter. Lorsqu'on a cessé de s'aimer et que ce qui rapprochait et liait a disparu, il ne reste plus, à défaut de véritable haine, qu'une demi-indifférence, déçue,

1. Sully-Prud'homme.

humiliée et irritée. Voilà ce qui se produit, ordinairement, dans les âmes moyennes.

Evidemment avec un homme raisonnable, sérieux, pondéré, la femme en quête d'amour aurait plus de sécurité morale, mais elle aurait — elle en est du moins convaincue et agit en conséquence — beaucoup moins de plaisir. Au sage elle préférera toujours le fou.

Connaissez-vous la COQUETTE CORRIGÉE, de La Noue? C'est une comédie dont la première représentation eut lieu au Théatre Français, le 23 février 1756, et c'est un chef-d'œuvre, et, naturellement, dans notre charmant pays où n'existent que les talents classés, brevetés, pourvus de l'estampille officielle, presque personne n'en a entendu parler.

Il y a dans cette pièce un jeune premier, dénommé Clitandre, très épris d'une coquette, Julie, et qui, pour lui plaire, affecte la froideur et s'efforce de paraître plus grave qu'il l'est en réalité. Cette attitude excite l'indignation de la soubrette, Rosette et elle s'écrie :

Oui! c'est donc là le ton de ces gens raisonnables,
De ces gens qu'on estime? Ah! qu'ils sont haïssables!
... Par ma foi, les femmes n'ont pas tort,
Quand il s'en rencontre un, de le chasser d'abord.
Heureusement l'espèce en est rare; et nos belles
Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles.
Quel caprice a Julie aussi de s'adresser (1)
A des gens dont la tête est faite pour penser,
Dont le cœur froidement réfléchit et médite!
C'est bien fait; elle n'a que ce qu'elle mérite...

1. Car la coquette Julie a fini par se piquer au jeu, mais cet homme raisonnable est jeune, joli garçon, titré et il a l'air de la dédaigner. Ce sont des circonstances atténuantes.

En effet, l'homme « raisonnable » réfléchit trop pour oser assez. Il calcule et hésite. Il n'obéit pas à son premier mouvement. Il recule devant la difficulté ou le danger, multiplie les objections, prodigue les conseils — et quelle femme ne préfère pas l'imprudence à la sagesse et Lindor à Mentor? Il ne sait pas envelopper un aveu dans une raillerie, plaire en paraissant dédaigner et « intéresser en déroutant. » Il a toutes les maladresses de la sincérité. Il est importun, il est jaloux. On est trop sûr de lui. Il manque de piquant et d'imprévu, autant que de gaîté et d'entrain. Quel triste compagnon de plaisirs et quel ennuyeux soupirant!

A-t-il quelque délicatesse d'âme et des scrupules exagérés, je le plains. Il n'est plus de plain pied avec la femme, légère et passionnée, que je décris ici, et qui ressemble à beaucoup de femmes. Il la dépasse et ne pouvant l'abaisser jusqu'à elle, elle ne cherche pas s'élever jusqu'à lui, et elle n'y tient pas. La noblesse de son âme et le sérieux de sa vie l'intimident et l'humilient autant qu'ils la gênent et l'effraient. Qui a trop de vertu n'a pas assez de vice et qui veut trop parler à l'intelligence et au cœur ne parle pas assez aux sens. C'est du moins ce qu'elles supposent, ce qu'elles admettent et ce que, très souvent, elles ont pu constater.

« Quelle est donc cette duchesse du grand siècle, demande un des personnages d'un roman d'Alphonse Daudet, la Petite Paroisse, qui prétendait que pour aimer un homme en plein, il fallait le mépriser un peu? »

A propos d'un boy annamite, dont une Française, une demi-mondaine, est éprise, et qu'elle surprend en train de crocheter son coffre-fort et

qui essaye de la tuer et qu'à peine rétablie elle se hâte d'aller défendre devant le tribunal, l'auteur d'un délicieux roman exotique, PETITS QUARTS D'HEURE D'ORIENT, Jehan d'Estray, note « ce curieux cas de pathologie nerveuse qui attache les amantes d'autant plus à l'amant qu'il leur est inférieur, cette sorte de masochisme moral qui donne aux amours une saveur aussi forte que la brutalité. »

Citée par Mérimée, dans les AMES DU PURGATOIRE, une légende espagnole raconte que Don Juan fit des propositions à la Giralda, cette statue en bronze qui, à Séville, surmonte la tour de la cathédrale et que, sans hésiter, la Giralda les accepta : ce qui prouve que pour les Don Juans, les femmes même en bronze ont des cœurs de chair. « Toutes les femmes, dit le marquis de Priola, sont ma femme. »

Même enfant, même mauvais sujet en herbe, il a déjà leurs sympathies.

A l'Ecole maternelle, que nous décrit Léon Frapié, dans son célèbre roman, si bien observé,[1] « c'est Léon Chéron, le préféré de la Normalienne, mais... il arrive que le détestable Adam reçoit bien plus d'attentions que le préféré. Je saisis même (c'est une femme attachée au service de l'école qui parle) que les beaux yeux marrons de la Normalienne fixés sur Adam affectent une sévérité menteuse et quand Mademoiselle s'indigne vers la Directrice: « Madame, voyez, encore ce monstre d'Adam à cheval sur la porte du cabinet! » je dépiste là-dessous un certain sentiment féminin dont ne bénéficiera jamais le sage Louis Chéron ».

1. LA MATERNELLE, p. 88.

Et, si, dans une famille de très braves gens il y a deux enfants, deux fils, et que l'un soit très bon, très doux, très docile, très appliqué, et l'autre paresseux, désobéissant, indiscipliné, casse-cou, quel est, je vous le demande, celui à qui ira, plus tendre, l'affection de la mère? Le premier? Non, le second.

Je me rappelle avoir lu, dans un ALMANACH DES MUSES de l'année 1807, cette poésie, qui n'est pas signée, et qui rappelle les vers de Gentil Bernard :

Les femmes, s'il fallait choisir
D'Amadis ou de Lovelace,
Du second voudraient se saisir
Et pour l'autre seraient de glace.
Tout en grondant le scélérat,
Tout en prônant l'amant fidèle,
On le verrait, ce sexe ingrat,
Préférer le monstre au modèle.

Et comme cela est vrai. Lorsqu'eurent paru, en 1750, les LETTRES ANGLAISES ou HISTOIRE DE CLARISSE HARLOWE l'auteur, Richardson,[1] fut étonné lui-même et un peu scandalisé de la sympathie qu'excitait, dans les milieux féminins, malgré ses vices ou plutôt à cause de ses vices, Lovelace.

Mais comme tout se tait dès qu'il vient à paraître.
Clarisse l'aperçoit et commence à souffrir.
Comme il est beau, brillant! comme il s'annonce en maître!
Si Clarisse s'indigne et tarde à consentir
Il dira qu'il se tue — il se tuera peut-être —
Mais Clarisse aime mieux le sauver et mourir (2).

1. Il eut toujours un goût très vif pour la société des femmes. Il les consultait pour ses romans. A treize ans, il était déjà le confident de plusieurs jeunes filles qui le chargeaient de rédiger leurs lettres d'amour.

2. Alfred de MUSSET, NAMOUNA.

Richardson ne voulut pas en avoir le démenti. Il créa le type de Charles Grandisson, honnête, noble, généreux, dominant ses passions par la raison, et d'ailleurs, pour plus de sûreté, jeune et beau. Mais les femmes — les femmes de tous les pays et de tous les âges — continuèrent à préférer Lovelace à Grandisson [1].

Emma Bovary qu'avait laissée presque indifférente la doucereuse sentimentalité et l'adoration mystique de son clerc de notaire, ce jobard de Léon, qu'éprouve-t-elle pour le grossier et brutal Rodolphe de la Huchette? « Ce n'était pas de l'attachement, mais comme une séduction permanente. Il la subjuguait. Il lui faisait presque peur. »

Dans un roman, qui a paru en 1902, Ces Messieurs du Tiers, par Claude Berton, l'actrice Florence Raynal crache son dégoût et son amour, l'un aussi fort que l'autre, à la face d'un certain Lapoussat, complètement dépourvu de la plus élémentaire moralité, et d'autant plus cher [2].

« Au moins, je sais ce que tu penses, toi, tu as un caractère de grue, tu es une sacrée catin, tu es gourmand, menteur, envieux, bavard, jouisseur, tu es rosse; mais ça ne me gêne pas, tu as les vices de tout le monde, tu es une sale fillasse, c'est entendu... et tu me plais pour ça... Tu as tous les défauts; au fond tu es comme moi,

1. « Il débitait souvent des maximes de roué, en fait d'amour; mais dans le fond, il était sensible et fait pour les passions. Aussi quelques-uns disaient de lui : Il a fait semblant d'être malhonnête, afin que les femmes ne le rebutent pas. » Chamfort. Caractères et Anecdotes.

2. « Les hommes qui plaisent aux femmes sont de la même essence que les femmes qui plaisent aux hommes : ce n'est pas la meilleure. Je n'ose dire la pire! » Une désenchantée. (Dans l'enquête de Hugues Le Roux.) L'intérêt de ces réponses c'est qu'elles ne viennent pas de professionnels. Ce n'est pas de la littérature, c'est de la vie.

mais en bien pire, parce que tu es un homme... Quand j'y réfléchis, je comprends que c'est ce qui m'attache à ta sale peau. »

C'est un attrait du même aspect qui séduit Cady dans son amant, Georges Felini, Un Pranzini plus jeune, une sorte d'apache, mais remarquablement beau — ou, du moins, son amour ne s'en trouve pas diminué.

« Tu es un mendiant, lui dit-elle, un voleur, un criminel, n'importe quoi... tu es mon Georges, et tu seras toujours mon Georges, rien que cela pour moi. » [1]

L'amoureuse du boy annamite est une demi-mondaine. Florence Raynal, une actrice. Cady et Emma Bovary, des femmes de la bourgeoisie. Estrellita est une petite danseuse espagnole, et à l'amour, relativement pur de Papillo, qui a vingt ans, elle préfère celui du quasi-quadragénaire Ramon, le patron de la maison de danses : « Contradiction mystérieuse, cet homme étranger à son cœur, convenait à sa chair. Lorsqu'il la quittait le matin, tout le charme disparaissait, et elle s'étonnait de la nuit. Mais, dès le premier contact, un délire furieux les attachait de nouveau l'un à l'autre. » [2]

Je prends ces exemples dans des romans. Dans le volume qui suivra celui-ci j'en citerai d'autres empruntés à la réalité et à la vie. S'ils ne vous paraissent pas suffisants, regardez autour de vous.

Je ne dis pas et on ne me fera pas dire que les femmes ont un goût particulier pour les escrocs, les voleurs et les assassins — en dépit de nombreuses lettres de jeune femme ou de jeune fille adressées à Pranzini, *après son crime.*

1. Cady Mariée, p. Camille Pert. P. (1913), p. 62.
2. Paul Reboux, La Maison de danses, p. 94.

Je prétends qu'à moins d'être en bois ou en carton-pâte — et encore! — elles ne se préoccupent guère de la valeur morale de l'homme qu'elles aiment, mais qu'elle se préoccupent beaucoup de sa valeur amoureuse.[1] Toutes les hypocrisies unies à toutes les imbécillités n'arriveront pas à me convaincre du contraire.

Leurs instincts les gouvernent et les mènent. C'est le plaisir qu'elles cherchent et tout le reste leur est indifférent.

Mais comment les prend-on? Comment peut-on réussir, et de quelle manière, et par quels procédés, et par quelle tactique, à éveiller leur curiosité, à exciter leur imagination, et à émouvoir leurs sens, si désireux, d'ailleurs, d'être émus? Non pas indépendant du charme physique, mais le complétant, augmentant ses effets, assurant son empire, existe-t-il un art d'être aimé, et en quoi consiste-t-il?

Le Passionné n'a pas besoin d'être habile. L'ardente et exceptionnelle sensualité qui se dégage de lui, il la communique. Ses yeux troublent et fascinent la femme. Elle n'a pas plus de défense et de résistance devant lui que l'oiseau devant la couleuvre. Audacieux et brutal, de tous les hommes d'amour, simplement par la force et sa volonté et l'intensité de sa passion, il est le plus redoutable.

Plus vaniteux que sensible, le Roué est, en amour, un tacticien de premier ordre. Chaque femme qui l'aime, c'est une bataille qu'il gagne.

Il est merveilleusement armé pour cette lutte

1. Et nous donc! Quand une femme nous plaît physiquement est-ce que nous cherchons à savoir si elle a de bons sentiments et si elle aime bien sa mère ?

contre un adversaire si difficile à tromper, si glorieux à vaincre. Il connaît, autant qu'on peut la connaître, la femme, avec ses défauts, ses travers, ses faiblesses, et par où il faut l'attaquer, car chacune a son point vulnérable, tendresse, jalousie, amour-propre.

On ne devient pas grand capitaine par une illumination subite, et du jour au lendemain. Le Roué a souvent commencé par perdre plus d'une campagne, mais les défaites qu'il a subies lui ont appris à vaincre. C'est la femme qui l'a formé, et contre elle.

Le Séducteur — dans la comédie du marquis de Bièvre [1], qui porte ce titre — le marquis, fait ses confidences à son secrétaire Zeronès et lui raconte d'où il est parti, de quelle inexpérience et à quelle candeur, pour arriver à cette supériorité dans l'art de séduire :

« ... Les femmes m'ont perdu.
Dans mes premiers beaux jours, complaisant, assidu,
D'une candeur, surtout, et d'une bonhomie
Qui couvrait la moitié des accents de leur vie;
Etudiant leurs goûts, adorant leurs défauts,
Pour leur plaire, oubliant mon état, mon repos,
Mettant à leurs faveurs, effets de leurs caprices,
Le prix qu'on met à peine aux plus grands sacrifices,
Je devais me flatter de rencontrer un jour
Un cœur digne du mien, digne de mon amour.
Eh bien! que m'ont produit tant de droits pour leur plaire?
Des ennuis, des dégoûts, une éternelle guerre.
Avec quel art cruel et quels raffinements
Elles étudiaient mes secrets sentiments.
Pour se faire un plaisir d'empoisonner ma vie!
Tous les ressorts cachés de la coquetterie
Semblent contre mon cœur avoir été tournés :
Les refus outrageants, les dédains combinés,

1. Joué pour la première fois au Théâtre Français, le 8 novembre 1783. (Le séducteur, dans cette pièce, a vingt-huit ans.)

Les remords affectés qui suivaient leur défaite,
Et toujours pour cacher quelque intrigue secrète,
Tout en me déchirant les faisait triompher.
Mais quand j'étais aimé, c'était un autre enfer :
Reproches fatigants, stupide jalousie,
Emportements affreux, désespoir, frénésie,
De tous ces traits cruels je me suis vu frapper,
Quand j'ignorais encor que l'on pouvait tromper...

Ce séducteur, voyons-le à l'œuvre, dans l'exercice de ses fonctions, et étudions-le dans ses traits essentiels, dont la plupart n'ont pas changé et, sans doute, ne changeront jamais.

Il est riche et de noble origine. Il vit noblement, je veux dire qu'il dépense beaucoup et ne paie qu'à la dernière extrémité. Jeune, il l'est, bien entendu, et on n'admet pas, au dix-huitième siècle, qu'il puisse ne pas l'être, à moins de porter une couronne, de jouir d'une grande réputation, de s'appeler le duc de Richelieu, ou Jean-Jacques Rousseau. Dans les Fausses Infidélités de Barthe, jouées au Théâtre-Français le 25 janvier 1768, « un fat de quarante ans », un amoureux quadragénaire, Mondor, fait figure de barbon. On vieillissait vite, en ce temps-là.

Beau ou laid, notre roué a un de ces visages animés, expressifs, que les femmes ne regardent pas avec indifférence, car, avec un de ces visages que les femmes regardent avec indifférence, il perdrait son temps et sa peine.

Il est gai, spirituel, autant que possible et sans en faire profession, avec de l'ironie et ce persiflage qui amuse celles qui l'écoutent et les effraie un peu. « Il vous persifle même en donnant le bonjour » [1], et n'épargne personne. D'ailleurs,

1. Le Persifleur, par E. de Sauvigny. (Théâtre Français, 8 février 1771.)

amour à part, sa conversation ne varie guère : « l'histoire de ses valets, le prix de ses chevaux, le dessin de sa voiture, quelques saillies... » [1] Ajoutez-y le récit de ses bonnes fortunes.

C'est un assez fade blondin (2).
L'œil mourant, le teint pâle, ivre de sa parure
Il sourit à lui-même avec un ton badin
Tenant son jabot d'une main
Et du bout de ses doigts caressant sa figure...

Ainsi nous le représenta dans sa comédie, le *Persifleur,* Edme de Sauvigny.

Pomponné, pommadé, parfumé de fleur d'oranger, d'ambre ou de musc [3], il doit à son tailleur et à son coiffeur — et il la leur doit d'autant plus qu'il les paie assez mal — une partie de son élégance, d'une élégance qui s'offre à l'admiration, qui s'étale, qui se trémousse même, qui s'accompagne de petites mines maniérées [4], de roulement d'yeux, de toute une mimique pseudo-amoureuse, dont les femmes raffolent. « S'il est perfide, au moins, il ne l'est qu'avec grâce. » [5]

Qu'il ait le droit d'être fat et en use, pourquoi pas? Rien de moins surprenant et de mieux indiqué. N'est-ce pas le travers et le privilège de ceux qu'on a beaucoup aimés, et qu'on aime encore. Leur prestige y gagne. La fatuité des

1. LE CERCLE OU LA SOIRÉE A LA MODE, par Poinsinet (Théâtre Français, 7 septembre 1764.)
2. L'amour, à cette époque, était plutôt blond.
3. « Peut-on aller en bonne fortune sans eau de fleur d'oranger ? » demande Pasquin qui se dispose à remplacer à un rendez-vous galant son maître, Moncade. (L'HOMME A BONNE FORTUNE, par Baron, joué au Théâtre Français, le 30 janvier 1686.)
4. « Je sais à présent faire des mines. Se déhancher, secouer la tête, baiser le bout de son gant bien tendrement, cela s'appelle faire des mines, n'est-ce pas ? » Pasquin à Moncade, dans L'HOMME A BONNE FORTUNE.
5. LE PERSIFLEUR.

hommes irrite et attire la coquetterie des femmes. Elles savent d'où cela provient et où elle tend. Parmi les LETTRES RÉCRÉATIVES ET MORALES de Caraccioli, publiées en 1768, il y en a une, charmante, qui montre bien l'intérêt qu'a un homme, qui cherche à plaire, et qui n'est ni trop vieux ni trop laid, à être un fat.[1]

« Je viens d'avoir chez la comtesse le spectacle le plus divertissant. Un de ces individus qu'on appelle petits maîtres a paru sur la scène, exhalant de toutes parts l'ambre et la fatuité. Il a commencé par demander mille pardons de ce qu'il osait se présenter d'un air si chiffonné, quoiqu'il fût le plus élégamment vêtu. Son corps a paru dans un instant sous je ne sais combien d'attitudes, et son esprit s'est évaporé dans des compliments à perte d'haleine.

Un second acte a suivi et le même personnage a pris un air taciturne et rêveur. Il s'est nonchalamment couché sur un sopha et après avoir caressé ses dentelles, fait voir ses belles dents et ses bijoux, il s'est levé brusquement pour aller raccommoder son col et son bouquet devant une glace, où il s'est contemplé tout à loisir.

Le troisième acte a roulé sur une conversation décousue où il était question tout à la fois de migraines et de chansons, de livres et de rubans, de spectacles et de chiens. On s'est dit l'ami des Ducs, l'amant des Duchesses, l'homme de tous les soupés, et l'on a fini par disparaître en pirouettant, avant que d'attendre la réponse de ceux que l'on venait d'interroger.

1. Il y a une très grande différence entre le bellâtre et le fat. Un bellâtre est toujours un sot. Il s'imagine qu'il est aimé, mais il ne l'est pas. Le fat sait qu'il est aimé et c'est parce qu'il est aimé qu'il est fat. Il y a dans la fatuité, d'autre part, quelque chose de léger et d'impertinent qui la relève.

La Comtesse, enchantée, a épuisé tous les superlatifs, a employé tous les mots de *délicieux, d'étonnant,* pour louer les grâces et les gentillesses d'un personnage aussi ravissant, et pour exprimer son admiration et ses transports...»

Et ce ne sont pas, croyez-le bien, des transports au cerveau.

Evidemment, le roué semble moins destiné au mariage qu'à l'amour. Il se laissera mettre en cage pour se ranger et payer ses dettes, mais la situation conjugale ne lui convient pas.

« Pour faire un bon mari, dit Orphisa, au *Séducteur.* vous aimez trop les femmes » et Dorimène, dans les FAUSSES INFIDÉLITÉS, dit à son amie Angélique :

Votre amant aime trop et le mien pas assez :
Ce serait deux maris également à craindre.

S'attacher, se fixer, il en est également incapable. Il affecte d'avoir des curiosités bien plus que des désirs et il craint trop le ridicule pour se donner les airs d'un homme sincèrement épris : « J'ai besoin d'avoir cette femme, écrit Valmont à la présidente de Tourvel, pour me sauver du ridicule d'en être amoureux ».

Il n'est pas jaloux ou du moins il s'efforce de ne pas le paraître :

.. Vous verriez Dorimène
Pour quelque heureux mortel n'être pas inhumaine
Qu'immobile témoin et rival complaisant
Vous trouveriez, je crois, le procédé plaisant.
Cela s'appelle aimer... (1)

Pourquoi serait-il jaloux? Il ne croit pas que

1. LES FAUSSES INFIDÉLITÉS. (Dormilli à Valsain).

les femmes puissent être fidèles et lui-même il ne se pique pas de fidélité.

« C'est dans l'ordre; on se prend, on s'aime, on se trahit,
Et les femmes toujours y trouvent leur profit. » [1]

Système commode, à condition qu'on arrive pas jusqu'à la grande passion, car les plus malins parfois, se laissent pincer, mais, en général, la futilité d'esprit et la sécheresse du cœur de ces Don Juan dégénérés les préserve.

« Entraîné malgré moi par un charme vainqueur,
Et les femmes toujours y trouvent leur profit. »

C'est ce que le marquis, du SÉDUCTEUR, se dit à lui-même, et c'est ce que, au siècle suivant, car les bonnes traditions se perpétuent, dira aussi, en d'autres termes et plus longuement, le prince Charlexis, dans la PETITE PAROISSE :

« Pour moi, je ne tiens pas plus à celle-ci qu'à une autre. J'aime trop *tutte le donne* pour en préférer aucune. Sitôt que j'ai mordu dans un de ces délicieux fondants, j'ai envie de le cracher et de piller la boîte avec l'espoir de trouver enfin ce goût subrexquis que je cherche sans l'atteindre. »

Au fond, le roué, dont la confiance en lui-même est infime, jouit surtout par la vanité. « Il est si prévenu de son mérite qu'il croit qu'on est forcé de l'aimer dès qu'on le voit. » [2] Il ne le croit pas, il le sait. Les femmes vont à lui, comme les alouettes au miroir. Il les collectionne, et c'est sa

1. *Id.* C'est Mondor qui parle. Il n'a plus souvent l'occasion de pratiquer, mais il reste un très bon théoricien.
2. Moncade, dans L'HOMME A BONNE FORTUNE.

spécialité, et les contraindre à l'aimer, endormir leurs scrupules, quand elles en ont, vaincre leur faible résistance, les inscrire en quelque sorte à son carnet de chasse, c'est son plus vif plaisir, et c'est pour cela qu'il semble être né. « Conquérir est notre destin, déclare le comte de Valmont, il faut le suivre. »

On dirait qu'il a des représailles à exercer contre elles et que chacun de ses succès équivaut à une vengeance.

Qui désole une femme est le vengeur des hommes. [1]

Il y a, dans l'amour, des raffinements de haine. « Il sait calculer tout ce qu'un homme peut se permettre d'horreurs sans se compromettre; et pour être cruel et méchant sans danger, il a choisi les femmes pour victimes. » [2]

Naturellement, il se vante de ses succès. Ce ne serait pas la peine d'en avoir si on ne s'en vantait pas. Dans la COQUETTE FIXÉE, Dorante, qui est l'amant fidèle et discret, dit à Damis, plus volage, plus bavard, et à ceux qui lui ressemblent :

Tous vos plaisirs, messieurs, sont différents des nôtres,
Car vous ne les goûtez qu'en nous les racontant...

C'est par là qu'il leur plaît, par ses défauts, par ses vices [3]. Il est plus femme qu'elles. Il sait les

1. Valsain, dans LES FAUSSES INFIDÉLITÉS, mais il exprime là non pas son opinion mais celle de son entourage.
2. Du comte de Valmont. (Lettre de Mme de Volanges à la présidente de Tourvel.)
3. Marton, servante de Lucinde, appelle Moncade l'*homme à bonne fortune*, « un scélérat fort aimable », et Lucinde l'appelle « un homme sans foi, sans honneur, médisant, indiscret, traître, infidèle » et elle l'aime.

tenir perpétuellement, en haleine. Il sait les faire souffrir. Il affecte de les mépriser et de les dédaigner [1] : « Je n'ai point trouvé d'autre moyen de la séduire — raconte le *Chevalier à la mode* à son valet Crispin, en parlant d'une de ses maîtresses — que de prendre un air de mépris pour elle, qui l'a piquée jusqu'au vif. »

Les rendre jalouses, c'est son grand art, et c'est l'habileté suprême de l'homme qui veut qu'on l'aime. Impossible de trouver mieux [2].

Le prince Korasoff, donne à Julien Sorel, amoureux de Mlle de la Môle, ces sages conseils, dont tous les amants pourraient profiter :

« Vous ferez la cour à une personne de sa société, mais sans vous donner les apparences de la passion... Je ne vous le cache pas, votre rôle est difficile; vous jouez la comédie, et, si l'on devine que vous la jouez, vous êtes perdu. »

La femme est un être éminemment jaloux. Voilà ce qu'il faudrait inscrire à la première ligne de la première page du *Manuel du parfait Séducteur*. C'est par ce côté, son côté faible, qu'elle donne prise et qu'on en vient à bout, mais ne vous imaginez pas que ce soit facile.

1. A l'époque de l'homme à bonne fortune, les galants se faisaient volontiers, peu ou prou, entretenir par leurs maîtresses. Tel le *Chevalier à la mode*, dans la pièce de Dancourt, jouée au Théâtre-Français, le 26 octobre 1687 : « C'est un caractère d'homme fort particulier. Il a ordinairement cinq ou six commerces avec autant de belles. Il leur promet tour à tour de les épouser, suivant qu'il a plus ou moins affaire d'argent. L'une a soin de son équipage, l'autre lui fournit de quoi jouer, celle-ci arrête les parties de son tailleur, celle-là paie ses meubles et son appartement; et toutes ces maîtresses sont comme autant de fermes qui lui font de gros revenus.

Moncade reçoit de Cidalise une montre, de Bélise des gants, et d'Araminthe une attache en diamants.

Au XVIIIe siècle, les mœurs, sur ce point, s'étaient quelque peu épurées.

2. Il y a une autre méthode, mais moins sûre, celle qu'employait M. de Camors : « Il avait une manière caressante et chevaleresque de laisser entendre aux femmes, même en leur versant à boire, qu'il était prêt à mourir pour elles. »

Comment procédera le roué? Il veut attirer l'attention, fixer les regards, émouvoir l'imagination, le cœur et les sens d'une femme qui lui plaît, ou ranimer son amour languissant. Il peut trousser un sonnet, fredonner d'une voix pâmée une ariette, mais il n'a pas, remarquez-le bien, la ressource de nos danses actuelles qui, sous l'œil bienveillant ou atone, des mères, des maris, avancent si vite les affaires des amants, flirteurs, coureurs de dots, consolateurs d'incomprises, et autres amateurs ou professionnels, en procurant à des jeunes filles et à des jeunes femmes, à peu près nues, toutes les variétés et tous les degrés d'excitation que peut désirer une âme sensible. A l'époque où il vit, la danse n'est pas une séance de pelotage, cadencée et harmonique. Dans une gavotte ou un menuet, on ne se tient que par le bout des doigts. C'est charmant, mais cela suffirait-il à nos petites *frissonneuses?*

Donc, le roué est obligé, faute de mieux, pour brusquer le résultat qu'il espère et qu'il escompte, de recourir à la jalousie, mais il se gardera bien de trop accélérer le mouvement et de forcer la note.

Avec l'esprit de contradiction qui les distingue et le besoin qu'elles éprouvent de s'offrir au joug, quand ça leur va, et de ne pas se le laisser imposer, les femmes sont d'autant plus disposées à aimer qu'on les aimera moins. Leur cacher, au moins dans les débuts, l'effet qu'elles vous produisent, c'est avoir plus de chances de le rendre réciproque.

Le roué ne l'ignore pas. Il affectera donc *d'aimer à côté.* Il choisira dans la même société, une autre femme, non pas la première venue, mais une femme qui puisse justifier sa préférence,

et qui ne risque pas de s'en montrer trop impressionnée, car, en pareille matière, des complications sont toujours à craindre. Il se bornera avec elle à un léger allumage, qui n'ira pas jusqu'à l'embrasement. C'est une question de tact et de mesure. Il la frôlera d'une cour discrète, à peine visible pour les indifférents, qui réservera une porte de sortie, mais dont s'apercevra, et très vite, la femme réellement aimée. Elle s'en apercevra, mais il importe qu'elle n'en soit pas très sûre, car la jalousie féminine, poussée à l'excès, est dangereuse. Il faut donc, de temps en temps, revenir à elle, lui donner quelques marques d'attention et d'affection, la ramener à la confiance et à la sécurité, pour l'en écarter bientôt après par de nouvelles marques d'indifférence. Il faut, en somme, sans que sa défiance s'éveille, sans qu'elle se doute un seul instant qu'on joue une comédie, la dérouter, la désemparer, la livrer à toutes les inquiétudes, à toutes les angoisses, et profiter ainsi de son énervement, de sa surexcitation, de son désespoir même, pour la conduire à la défaite et à la chute.

Quel délicieux spectacle que cette lutte, que ce duel, quand on y assiste en spectateur désintéressé, et simplement pour l'amour de l'art!

On voit la femme s'efforcer, d'abord, de faire bonne contenance, affecter de railler et de sourire, mais, insensiblement, quand la partie est bien menée, sa résistance s'exaspère et faiblit. Elle veut paraître indifférente, et son regard aigu, soupçonneux, où parfois passe rapidement une expression de détresse, de vraie douleur,[1] suit

1. J'ai vu des jeunes filles, moins capables de dissimuler, dont le visage, dans ces crises de jalousie, pâlissait, se convulsait. J'en ai vu qui en devenaient presque folles.

et poursuit ce couple odieux, l'homme qui lui échappe et la femme qui le lui vole.

Elle est vaincue. Si la haine (voilà l'écueil à éviter) ne la dresse pas tout entière, avec des idées de meurtre,[1] contre l'homme qui l'affole et la torture, elle n'a plus qu'un désir, le serrer dans ses bras, le presser sur son cœur. C'est le moment qu'attendait le roué et dont il profitera. C'est le moment que vous ne sauriez ni préparer ni saisir, jeunes gens qui entrez dans la carrière de l'amour, avec un cœur trop faible et plein d'illusions.

Après avoir tracé ce portrait, peu flatté, on en conviendra, des roués, des Don Juan, il ne me reste plus qu'à les défendre.

Remarquons d'abord que la plupart des écrivains ou auteurs dramatiques qui les ont placés dans leurs poèmes ou romans, ou transportés sur la scène, n'étaient en état, soit à cause de leur médiocrité physique et de la secrète rancune qui en résultait, soit à cause de leurs préjugés, de rendre à ces favorisés, à ces privilégiés, pleine et entière justice. Ils n'étaient pas non plus en état de les bien connaître. Ils les ont, par suite, représentés comme de vulgaires — ou sataniques — corrupteurs, et les femmes qui les aimaient comme de pitoyables victimes.

L'attrait qui se dégageait de ces roués, de ces hommes à femmes, cet attrait que leurs vices n'expliquent pas suffisamment, on semble en ignorer les causes. Pourquoi ils étaient préférés aux autres, on ne nous l'apprend pas.

Mais les femmes le savent et, quelquefois,

1. C'est un autre aspect de la jalousie sur lequel j'aurai à revenir dans le volume qui sera consacré au *désaccord sexuel*.

l'avouent. « Vous êtes bien fait, vous êtes jeune, amusant », dit Léonor à Moncade. Ce sont là des qualités qui les attireront toujours,

La perfection n'étant pas de ce monde, ni, peut-être, de l'autre, on a toujours les défauts de ces qualités, comme on a les qualités de ses défauts. La femme se trouve obligée, généralement, de choisir entre des hommes, graves, sérieux, qu'elle respecte et qui l'ennuient, et des hommes du genre tout à fait opposés, qu'elle n'estime guère mais qui lui plaisent, « et savoir raisonner, ce n'est pas savoir plaire. » [1] Les premiers, elle s'en accommode pour le mariage, car ils sont plus reposants, mais, pour l'amour, elle préfère les seconds.

Elle fuit — en principe — le donneur de conseils, le distributeur automatique de morale familière, le pondérateur, le gêneur, le raseur, dont le bon sens l'ennuie, dont le calme la glace, celui qui ne comprend pas, et, s'il les comprenait, n'excuserait pas les caprices et sa sensibilité, la légèreté de son esprit, — et, de tout son instinct, elle va, irrésistiblement entraînée, vers le joli garçon, bien vivant, spontané, impulsif, vers le prince charmant, vers le gentil gamin, qui n'est pas raisonnable, qui n'est pas sérieux, ah! certes, non, mais qui a, comme elle, une âme d'adolescent voluptueux et tendre.

Or, distinguer un homme, ou plusieurs hommes, cela ne suffit pas à la femme, elle désire en être distinguée à son tour. Ceux qui supposent que, passive, inerte et résignée, elle attend sous l'orme, sous l'orme de l'amour, me paraissent manquer complètement de clairvoyance. Peut-être s'ima-

1. La Coquette corrigée.

ginent-ils, ne voyant rien venir, qu'on les a attendus.

L'homme est trop timide pour que la femme ne l'encourage pas à exprimer ce qu'il ressent. Celui qui se recommande par un visage intéressant peut être certain qu'il sera remarqué par les femmes, et à peu près certain que, s'il ne fait pas de lui-même les premiers pas, elles l'aideront à le faire. Et c'est tout naturel et on aurait tort de s'en étonner. Qui veut la fin veut les moyens.

Très jeune potache, et qui ne tirait pas à conséquence, je fréquentais, dans cette ville de Montpellier — où il y a peut-être, soit dit en passant, les plus jolies grisettes de France — — un milieu de jeunes filles qui parlaient très librement devant moi, devant un gosse, et qui ne se doutaient pas que je les écoutais, sans en avoir l'air, avec beaucoup d'attention et que je commençais à les comprendre. Elles se préoccupaient un peu, beaucoup, passionnément, des jeunes gens, et, si je m'en souviens bien, elles n'avaient guère, entre elles, d'autre sujet que celui-là. Je pouvais déjà constater que ces jeunes gens — de leur classe, ou d'une classe supérieure — étaient toujours les mêmes, qu'elles ne les connaissaient le plus souvent que de vue et qu'ils formaient pour elles un petit groupe de sélectionnés, d'élus, dont les faits et gestes étaient très commentés, avec des apparences de railleries, sous lesquelles se dissimulait autant de sympathie que de curiosité.[1] Sympathie physique, curiosité sexuelle.

Et partout, il en va de même. Dans chaque

1. Sans doute s'ils sont gais, intelligents, aimables, l'attrait augmente, mais le premier jugement que portent sur eux les femmes est un jugement *par les yeux*.

ville il existe des hommes en vue, auxquels jeunes femmes et jeunes filles s'intéressent beaucoup plus qu'aux autres, dont elles cherchent à se rapprocher ou qu'elles cherchent à rapprocher d'elles.

La franc-maçonnerie féminine aidant, elles parviennent à avoir sur ces hommes des renseignements très complets, s'ils sont ou non célibataires, les cafés qu'ils fréquentent, et devant lesquels on passera, pour tâcher de les voir et d'en être vues, les promenades où on a chance de les rencontrer, leur situation de fortune, le nom de leurs maîtresses, etc., etc. Et ce n'est pas uniquement, comme on pourrait le supposer, ni principalement, pour le mariage que ces bureaux d'informations fonctionnent. Les femmes sont attirées par la beauté de l'homme au moins autant que les hommes, par la beauté de la femme. Il ne faut pas chercher d'autre raison.

Une douzaine d'années après mon séjour à Montpellier — mais je n'étais plus alors un potache — j'habitais une ville d'Algérie, dont le nom importe peu. On s'y amusait beaucoup, on y donnait très fréquemment des bals et des fêtes. Les jeunes filles y avaient une grande liberté d'allures. Je ne leur reproche pas, car elles étaient en général fort jolies. Celles-là aussi, mais plus encore qu'à Montpellier — tenez compte de la différence de latitude — se préoccupaient des jeunes gens, je veux dire des jeunes gens que signalait à leur attention et à leur bienveillance un physique agréable. Leur plaisait-on, elles réussissaient toujours à vous amener, à vous faire inviter, dans les réunions qu'elles fréquentaient. Le jeune fonctionnaire, arrivé nouvellement, était nommé commissaire d'un bal, d'une kermesse, d'une fête de charité, et il ne savait pas pourquoi, et il s'éton-

nait. Cela signifiait qu'une charmante jeune fille l'avait remarqué, avait été émue par l'expression de ses yeux. Quelquefois, tout simplement — j'en connais des exemples — elle lui écrivait, la première, et signait d'un nom de fleur.

Ah! les jolies aventures dans cette ville, dont le nom importe peu! Ceux qui y vécurent, dans leur prime jeunesse, et qui l'ont quittée depuis longtemps, ont encore, quand leur souvenir la revoit, l'âme tout ensoleillée.

Les hommes, même les plus intelligents, sont bien naïfs. Ils s'imaginent qu'ils font la cour aux femmes et ce sont les femmes qui leur font la cour. Je parle, bien entendu, de ceux qui existent pour elles et auxquels elles attachent quelque prix, et je reconnais qu'il forment une infime minorité.

Evidemment, une femme, chez qui l'amour sera un besoin, une faiblesse, une fantaisie, mais non pas une profession, n'avouera pas à un homme, de but en blanc, qu'elle l'aime. Elle ne le lui dira pas, mais, s'il a quelque expérience, il s'en apercevra tout de suite. Voudrait-elle le cacher — mais le plus souvent elle veut qu'on le devine — qu'elle ne le pourrait pas. C'est amusant à observer, même pour un indifférent. Leur langage est plein de réserve, leur attitude directe et distante — *noli me tangere* — et elles ont, à certains moments, des regards qui feraient sauter une poudrière.

Qu'elles essaient de le dissimuler ou qu'elles se résignent à en convenir, l'homme est le grand stimulant et le grand attrait de leur vie, le but de toute leur vie. Il est l'assaisonnement nécessaire de leurs moindres plaisirs, comme des plus délicieux. Tout, pour elles, se ramène à lui, réunions

mondaines, bals, concerts, théâtres, promenades, voyages, villégiatures. Le chercher, le retrouver, le revoir, s'ennuyer quand il n'est pas là, n'avoir d'apaisement, de satisfaction et de joie véritable, qu'avec lui, près de lui, voilà leur existence — la perpétuelle préoccupation et obsession de l'homme, tant qu'elles sont capables d'inspirer de l'amour et d'en éprouver.

Et en réalité — et c'est là que je désirais aboutir — *il y a plus de Don Juane que de Don Juan.* Le Don Juanisme exige des qualités et des défauts — puissance de dissimulation, raffinements de coquetterie, exagération d'immoralité, intensité du goût pour le plaisir, perfection dans l'art de tromper et de séduire — que l'on rencontre bien plus souvent chez la femme que chez l'homme.[1]

C'est la thèse que soutient Bernard Shaw, dans sa fameuse pièce, MAN AND SUPERMAN (Homme et Surhomme), où le surhomme (à femmes), Tanner, est séduit plus qu'il ne séduit. C'est la thèse de Byron, dans son DON JUAN :

« Dans le poème qui porte si souvent la trace des malheurs conjugaux de l'auteur, Don Juan n'est point le séducteur, mais la dupe. Désormais, l'être égoïste et menteur, c'est la femme. C'est elle qui fait les avances auxquelles répond Don Juan. Alors que, dans la légende primitive, elle était la victime ignorante et sans défense du libertin, dans le poème de Byron, elle devient un être très

1. L'homme le mieux trempé tombe tôt ou tard dans la sentimentalité : « On s'est souvent moqué des hommes qui prétendent avoir l'expérience des femmes, en montrant qu'un jour se rencontre dans leur vie, inévitablement, où cette expérience ne leur sert de rien. Elle n'empêche pas, en effet, que l'illusion symbolisée dans la légende païenne par le classique bandeau de l'Amour ne s'interpose tôt ou tard entre les plus désabusés et la réalité, aussitôt que le cœur est pris, et l'on voit Don Juan se conduire avec autant de naïveté que Fortunio. » Paul Bourget. UN CŒUR DE FEMME, p. 268.

expert et très dangereux contre lequel l'homme doit se défendre. Il est vrai que, dans sa haine de toute règle et sous l'influence aussi, vraisemblablement, des déclamations anti-sociales de Rousseau, Byron condamnait surtout l'amour tel que l'avait fait la société. Mais il avait beau lui opposer l'amour véritable, l'amour libre, et rejeter sur la civilisation les perfidies de la femme et ses mensonges d'esclave, à tout instant se trahit chez lui l'idée de l'hostilité des sexes et de leur lutte éternelle. »[1]

Ces Don Juanes, certaines époques — la nôtre, par exemple — les favorisent et les multiplient.

Elles étaient très nombreuses sous la Régence et pendant le règne de Louis XV, et même de Louis XVI. Laclos les a dépeintes et bien plus fidèlement qu'on ne pense. Son roman — composé pendant un congé passé à Paris (il était officier d'artillerie), de juillet 1780 à septembre 1781 — parut en 1782, et souleva, comme on devait s'y attendre, les protestations indignées de beaucoup de femmes[2]. « Comment, remarque Grimm, un homme qui les connaissait si bien et qui gardait si mal leurs secrets n'aurait-il pas été un monstre? »

Et cependant, de tout ce que racontait Laclos, rien ou presque rien n'était inventé. Dans ses mémoires, publiés en 1828, le marquis de Tilly — dont j'aurai à reparler — rapporte les révélations que lui fit cet écrivain, que l'on jugeait scandaleux et qui n'était que véridique :

« Un de mes camarades (Laclos était alors en

1. Firmin Roz. *Les Métamorphoses de Don Juan.* (*Revue hebdomadaire*, 23 septembre 1911.)

2. Toutes les femmes le lisaient et aucune n'avouait l'avoir lu. L'exemplaire de Marie-Antoinette, qui est à la Bibliothèque Nationale, ne porte au dos ni nom d'auteur ni titre.

garnison à l'Ile de Ré) qui porte un nom célèbre dans les sciences, avait eu plusieurs aventures d'un grand éclat, auxquelles il ne manquait qu'un autre théâtre. C'était un homme né spécialement pour les femmes et pour les perfidies dans lesquelles elles sont maîtresses passées : en un mot, si c'eût été un homme de cour, il aurait eu la réputation de Lovelace et aurait été de meilleure compagnie que lui. Il m'avait pris pour son confident; je riais de ses espièglerie, et l'aidais quelquefois de mes conseils. Je lui avais connu une maîtresse qui valait bien Mme de Merteuil, mais c'est à Grenoble que je vis l'original, dont la mienne n'est qu'une faible copie : une marquise de L. T. D. P. M., dont toute la ville racontait des traits dignes des jours des Impératrices romaines les plus insatiables. Je pris des notes, et je me promis bien de les réaliser en temps et lieu. L'histoire de Prévan était arrivée, il y a longtemps, à M. de Rochech..., officier supérieur des Mousquetaires : il en fut déshonoré; on en rirait à présent. J'avais bien par devers moi quelques petites historiettes de ma jeunesse, qui étaient assez piquantes : je fondis ensemble toute ces parties hétérogènes; j'inventai le reste, le caractère de Mme de Tourvel surtout, qui n'est pas commun... »

Dans ces mêmes Mémoires, d'où j'extrais ce passage, et qui présentent tant d'intérêt pour l'histoire des mœurs au dix-huitième siècle, Tilly donne le récit d'une aventure qui lui arriva — à l'âge ou à peu près de Chérubin et du Petit Duc, à dix-sept ans — et qui ne fut pas, j'imagine, la moins curieuse de cette existence consacrée à l'amour, et terminée par le suicide.

Tilly avait soupé *au Juste*, un des principaux

hôtels de Versailles, et il rentrait chez lui, lorsque deux femmes, qui essayaient de cacher leur visage, l'accostent. L'une se retire presque aussitôt. L'autre, « enveloppée dans ses coiffes », l'engage, « d'une voix mal assurée », à la suivre. Chemin faisant, elle lui apprend qu'elle a été mariée en Franche-Comté et qu'elle occupe une place au château de Versailles. C'était en réalité une femme de la cour.

Ils arrivent, rue de l'Orangerie, dans une maison de rendez-vous. Alors elle découvre son visage « d'un charme extrême » et elle découvre même plus que son visage.

Tilly l'avait pris pour une courtisane. Elles ont leurs caprices comme les grandes dames.

Quelques jours après, dînant chez le prince de Montbarrey, ministre de la guerre, il y rencontre cette femme et éprouve une surprise et une émotion qu'il ne parvient pas à cacher. Elle, au contraire, reste imperturbable, feint de ne pas le reconnaître, montre la plus parfaite aisance, et trouve le moyen de fixer un autre rendez-vous, pour le lendemain, au même endroit.

Et c'est ce jour-là, qu'au moment de se séparer, ce dialogue s'échange entre eux :

« Permettez-moi (c'est Tilly qui parle) de vous faire une question : la première fois que je vous ai rencontré, vous ne pouviez pas deviner que j'étais là... Me cherchiez-vous?

— Je cherchais le plaisir.

— A qui en vouliez-vous?

— Au premier qui me plairait.

— Grands dieux! m'écriai-je, ne pouvant dissimuler une espèce d'effroi... [1]

1. Il était tout jeune. Il débutait. Mais quelle opinion pourra avoir des femmes un homme qui débute par cette aventure et qui en aura beaucoup d'autres du même genre?

— Il est fort plaisant, reprit-elle sans se déconcerter, que vous autres hommes veuilliez que tout vous soit permis, après nous avoir presque tout défendu. Nous n'avons qu'un moyen de reconquérir nos droits, c'est de faire en secret ce que vous vous enorgueillissez de faire en public.

— Mais vous vous perdrez.

— Oh que non! Les demi-fautes perdent mais presque jamais les extrémités, car on n'y croit pas. Pensez-vous, d'ailleurs, que je sois comme vous, et que je manque tout à fait d'adresse? Allons, n'ayez pas cet air contrit et ce maintien d'une *pensionnaire*. Vous seriez, sans vos grands principes, un amant très désirable. Mais à présent que vous me connaissez, je ne suis plus digne de vous; si nous nous rencontrons dans le monde, je vous admirerai comme une jolie fille timide vêtue en homme, et vous aurez pour moi la considération que vous devez à une femme forte, qui s'est un peu faite de votre sexe, mais qui ne renoncera jamais, en public, à la décence, qui est le premier ornement du sien... »

Ne la trouvez vous pas réussie cette femme forte, avec sa décence? Ne vous y trompez pas, elle a fait école.

Beaucoup de femmes, à son époque, jouaient, allaient au cabaret. Elles avaient leur petite maison. Elles se livraient à la chasse à l'homme.[1] Nous revoyons tout cela.

Il y a déjà, à Paris et ailleurs — j'en connais

1. On appelait *citadines* celles qui allaient chercher leurs amants d'occasion dans les promenades publiques, dans les jardins des Tuileries ou du Palais-Royal, dans le Parc de Versailles. On appelait *valétudinaires* celles qui (comme la duchesse de Richelieu) préparaient, à la veille de la Révolution, le rapprochement des classes et descendaient jusqu'aux valets. — Peuchet. MÉMOIRES TIRÉS DES ARCHIVES DE PARIS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA MORALE ET DE LA POLICE DEPUIS LOUIS XIV. Paris, 1838. (Peuchet fut archiviste à la Préfecture de Police, de 1815 à 1825.)

— entre jeunes femmes, amies et complices, des petites associations de chasse en commun et d'amour collectif. Chacune de ces associées a son amant, ses amants, et elles s'aident entre elles à les trouver, à les conserver quelque temps et à les lâcher. La jalousie fait place à l'intérêt. Ces femmes veuves, divorcées ou même mariées, sont aussi libres que des hommes. Elles n'admettent et n'acceptent d'autre règle et d'autre loi que leur fantaisie. Ni la pudeur, ni les scrupules, ne les gênent. Elles pensent que le meilleur moyen de se débarrasser d'une tentation est d'y succomber, et elles ont beaucoup de tentations, toujours du même genre. Elles ne font pas payer le plaisir qu'elles donnent et il leur suffit de le partager. Elles ont des amants comme un homme a des maîtresses, et avec aussi peu de fidélité et peut-être moins. On les connaît, on connaît les exigences de leur sensibilité et le peu de résistance qu'elles sont capables d'opposer à ceux qui leur plaisent. Et qui ne leur plairait pas? Elles préfèrent tous les hommes. Elles ont des passions impérieuses, rapides et simultanées. Celles-là sont véritablement des Don Juanes.

Tilly, à propos de l'aventure dont je viens de parler, fait cette remarque : « Heureusement, elles sont rares ces femmes pour qui la différence de sexe et l'honneur d'être homme sont un piège suffisant. »

Ce que dit cet homme à bonnes fortunes, qui savait si bien à quoi s'en tenir, personne n'hésitera à le dire après lui. Oui, sans aucun doute, pour la femme, aimer c'est choisir et, celles qui choisissent si peu, sont-elles des femmes? Cette supériorité d'intelligence, qui très souvent les distingue, compense-t-elle les humiliantes faiblesses

d'un cœur trop prompt à se donner? Je suppose qu'elles se jugent elles-mêmes, parfois sévèrement.

Et pour les comparer à ces amoureuses exagérées et trop peu exclusives,[1] je songe à d'autres femmes qui, dans le sens contraire, ne sont pas non plus très communes.

J'ai eu l'occasion d'en connaître une. Elle était alors veuve et assez âgée. Elle habitait, dans une petite ville des environs de Toulouse, un de ces vieux hôtels de style sévère, où s'encadraient à à merveille la dignité de sa vie et la noble persistance de ses regrets.

Cette femme, très supérieure par l'esprit et d'une des meilleures familles de la région, n'avait pas pu épouser, jusqu'à la mort de ses parents, un jeune homme qu'elle aimait. Par ses qualités morales et intellectuelles, il était tout à fait digne d'elle mais il était pauvre et n'avait qu'une modeste situation d'organiste à la cathédrale.

Pendant dix ans, quinze ans, très religieux l'un et l'autre et ne voulant pas braver la volonté des parents de la jeune fille, ils avaient attendu, et, quand le mariage eut lieu, ils approchaient de la quarantaine, mais ils continuaient à se voir tels qu'ils s'étaient vus aux premiers temps de leur amour.

Ce bonheur, si longtemps retardé, ne devait pas durer plus d'un an. La mort arrivait, cruelle et injuste, la mort de l'homme si tendrement aimé.

Et alors se produisit — contrastant avec tant de regrets éternels qui s'évaporent au bout de six mois — une chose très belle, tellement belle que dans ce petit pays où, comme ailleurs, on ne

1. La dernière guerre en a singulièrement augmenté le nombre.

s'aime guère, elle avait désarmé toutes les jalousies, dérouté toutes les malveillances, et imposé à tous ou le respect ou le silence.

Sans éclat, sans ostentation, et simplement parce que son cœur l'y obligeait, cette femme, qui n'avait aimé qu'un seul homme et qui devait l'aimer toujours, s'était murée dans sa douleur. Elle ne vivait plus que dans le souvenir de ce cher disparu, sans cesse présent, et dont le portrait, voilé d'un crêpe et fleuri d'un bouquet d'immortelles, occupait dans son vaste salon la place d'honneur. On sentait quand on allait la voir, qu'elle avait peine à ne pas parler uniquement de lui. Ses yeux, qui restaient beaux de toute la pure tendresse qui les remplissait, se détournaient du présent et ne regardaient plus que les années écoulées, les années où elle l'attendait et celle où il était venu.

Je la revois encore, dans son salon auprès du grand portrait, et toute vêtue de noir, comme au premier jour, et n'ayant rien oublié. Celle-là était vraiment une femme.

VI

LE CRÉPUSCULE DES VIEUX

« *C'était un parti pris chez elle* (Mathilde de la Môle) *de ne jamais regarder les vieillards.* »

STENDHAL (*Le Rouge et le Noir.*)

La vue d'un homme jeune réjouit le cœur de la femme. La vue d'un homme âgé le réjouit beaucoup moins.

Certaines femmes, et je crains que leur nombre ne soit assez grand, regardent un vieillard comme elles regarderaient, sauf votre respect, une araignée ou un crapaud. Elles exagèrent. Ces mêmes femmes, quand elles seront vieilles ou simplement fanées, ce qui n'arrivera que trop vite, s'étonneront et s'indigneront de l'indifférence des jeunes gens. Elles se verront négligées, délaissées, *supprimées,* et elles en souffriront cruellement. Qu'elles se souviennent alors des sentiments que leur inspiraient les vieillards.

Il est regrettable qu'on n'ait pas autant de goût pour les vieilles gens que pour les vieux meubles et les vieux tableaux. Triste chose que de vieillir mais à laquelle on n'échappe que par une mort prématurée, et c'est encore plus triste.

Evidemment, au point de vue amoureux et même à bien d'autres points de vue, s'acheminer vers la cinquantaine, vers la soixantaine, cela vous met en état d'infériorité. Il y a un âge où on peut fournir à celle qu'on aime un agréable entremets, mais beaucoup plus malaisément un plat de résistance. Et la plupart des femmes ont un rude appétit.

Tous les jeunes gens ne sont pas, il s'en faut, en amour, de très bons cuisiniers, mais ils sont jeunes, et voilà encore le plus sûr moyen de plaire. On n'a pas besoin d'y ajouter de grandes qualités de cœur ou d'esprit, et c'est ce qu'explique très bien une femme, fort experte en ces matières, la chanoinesse d'Estillac à sa nièce Louise de Charolles, qui lui a demandé une consultation. [1]

Louise de Charolles a dix-huit ans, et après dix mois de vie commune, elle est déjà dégoûtée de son mari. Elle veut prendre un amant et, sur le choix de ce consolateur et de ce suppléant, elle consulte, non pas son confesseur, mais sa tante, vieille dame assez dépourvue de préjugés.

La jeune femme en instance d'adultère a à choisir entre trois candidats, Jean de Kerguen, solide et bien bâti, le plus jeune (23 ans) et le moins intelligent — le peintre Hector Sacreste, « joli homme, élégant, spirituel, presque célèbre, mais affreusement fat, grand coureur de jupes, et d'ailleurs fortement éprouvé par dix ans de fête » et enfin le banquier Moïse Cramer, le moins intéressant et le plus amoureux des trois, qui n'a pour lui, dans ce concours, que son argent et une complaisance à toute épreuve.

La chanoinesse, qui a conservé les bonnes tra-

1. Marcel Prévost. LETTRES DE FEMMES.

ditions du dix-huitième siècle, conseille à sa nièce de les prendre tous les trois. L'un paierait, le second amuserait et le troisième... Le tout constituerait un amant complet.

Mais Louise de Charolles a des scrupules. Elle est si jeune! N'avoir qu'un seul amant, elle trouve que c'est plus convenable et que c'est même très convenable. Dans ce cas, répond la chanoinesse, un peu surprise : « Ne laissez pas échapper le baron Jean de Kerguen. L'esprit et la libéralité procurent d'agréables passe-temps; mais on ne m'ôtera pas de l'idée que la grande affaire d'un amant c'est justement l'amour. »

La chanoinesse avait raison, dans ce cas particulier, mais pourquoi et jusqu'à quel point, et avec quelles réserves, et avec quelles distinctions, elle avait raison, elle ne le savait peut-être pas, et je voudrais, à mon tour, compléter sa consultation et la rendre plus générale. Ce sera le sujet de ce chapitre.

La plupart des jeunes femmes et même des jeunes filles sont trop fines, trop observatrices, pour ne pas s'apercevoir de l'insignifiance d'esprit, de la niaiserie, bruyante et gentille, de ceux qu'elles appellent parfois, familièrement, leurs *gigolos*, mais à la plus brillante intelligence d'un vieillard, elles préfèrent toujours l'imbécillité d'un jeune homme. Pour ce qu'elles lui demandent, le génie d'Homère et la science d'Archimède ne serviraient pas à grand chose.

Que leur demandent-elles? D'avoir un visage, un aspect physique indiquant la virilité et l'aptitude à l'amour, car c'est cela, n'en doutez pas, qui les attire et les attire toutes. Par conséquent (et vous allez voir où ce premier principe, que je crois incontestable, va nous mener), la vieillesse,

pour la femme, c'est surtout un affaiblissement et un déclassement sexuel. Un homme, pour elle, n'est pas vieux, tant qu'il n'a pas cessé d'être un *homme*.

Or, ce déclassement, cette désexualisation, ne se produisent pas — j'espère qu'on voudra bien me l'accorder — chez tous les hommes, au même âge, et, en quelque sorte par décret. Pour beaucoup d'entre eux, et même pour l'immense majorité, la déchéance s'affirme ou se dessine rapidement. Ils n'ont pas de maturité. A peine cessent-ils d'être jeunes qu'ils deviennent vieux. Déjà, aux approches de la quarantaine, la détérioration physique commence. Le visage se fane, se durcit. Les cheveux se raréfient. Les yeux perdent leur éclat. Les rhumatismes apparaissent. L'obésité déforme les lignes du corps. L'estomac fonctionne plus péniblement, comme une machine qui se rouille ou s'encrasse. On n'est plus capable d'aucun excès. On est la proie de mille petits malaises qui compliquent la vie et la rendent, de jour en jour, moins agréable.

A cet état d'esprit, provoqué par cette menace ou ce commencement de déchéance physique et de diminution sexuelle, s'ajoutent souvent, chez ces demi-vieux, des préoccupations d'affaires, d'ambition, des travaux plus ou moins absorbants, qui les écartent de l'amour ou les distraient, et simplement parce qu'ils sont moins désireux d'aimer, ils en deviennent moins capables.

L'usure sexuelle, complète, définitive — qui est la vraie vieillesse — se produit donc plus ou moins vite, suivant la santé, le caractère, la profession, car il y en a qui éteignent et d'autres qui stimulent, la situation sociale, le milieu, l'époque et le pays où l'on vit.

Comemnt fixer une règle? Cabanis, dans son fameux ouvrage, RAPPORTS DU PHYSIQUE ET DU MORAL, fait commencer la maturité à 35 ans. Restif de la Bretonne, dans SARA ou la DERNIÈRE AVENTURE D'UN HOMME DE QUARANTE-CINQ ANS, vieillit son héros de vingt ans au moins et le présente comme un gâteux déclamatoire. Balzac, dans sa PHYSIOLOGIE DU MARIAGE, appelle un homme de quarante-quatre ans « ce vieillard » et ce même Balzac, par une singulière contradiction, après avoir constaté que physiquement un homme, est plus longtemps homme que la femme n'est femme »,[1] ajoute, en donnant comme une généralité ce qui me semble n'être qu'une exception : « Un homme de cinquante-deux ans est plus redoutable à cet âge qu'à tout autre. C'est à cette belle époque de la vie qu'il use, et d'une expérience chèrement acquise, et de toute la fortune qu'il doit avoir. Les passions sous le fléau desquelles il tourne étant les dernières, il est impitoyable et fait comme l'homme entraîné par le courant qui saisit une verte et flexible branche de saule, jeune pousse de l'année. » Cela est vrai dans certains cas, mais la plupart des hommes de cinquante-deux ans, et même de cinquante, bien calmés, sexuellement, se soucient beaucoup plus d'une décoration, d'un avancement, d'une candidature politique, d'un gros bénéfice, que des plus vertes et plus flexibles branches de saule. Dans l'*Ecole des Ménages*, l'amoureux aimé (et aimé par une jeune fille), Gérard, a cinquante ans passés, mais Balzac a voulu peindre — et sa pièce l'indique — deux natures exceptionnelles.

1. Il arrête à trente-deux ans, pour la femme, et à cinquante-deux ans, pour l'homme, l'âge où l'on peut encore inspirer de l'amour. Tout cela est bien arbitraire.

Il est évident qu'un quinquagénaire de l'époque de Balzac était au moins aussi vieux qu'un sexagénaire d'aujourd'hui. Pourquoi? parce qu'on a prolongé l'âge de l'amour et, par une conséquence toute naturelle, l'aptitude à aimer.

De pays à pays, même différences que d'époque à époque. Voyez, par exemple, comme, à âge égal, un Anglais ou un Américain, né d'une race vigoureuse, très sportive, habitué à jouer au tennis, au golf, à pratiquer tous les exercices physiques, et d'ailleurs soigné dans sa tenue, est moins vieux, avec sa face rasée, sa taille droite, sa démarche souple, qu'un Français. Même septuagénaires, et plus que septuagénaires — je parle surtout de l'Anglais plus fin et plus élégant — ils conservent une beauté que ne connaissent guère nos vieillards de France. « Il y a rarement chez nous cette noblesse de déclin, cette race de la vieillesse, cette beauté de Franklin et de grand seigneur, sous la couronne d'un reste de cheveux blancs, et ces yeux heureux, et cette belle bouche, et ces beaux regards humains. » [1]

Non seulement on a l'âge qu'on paraît mais, si nous nous plaçons à un autre point de vue, on ne paraît pas le même âge, suivant qu'on vit dans tel ou tel milieu, qu'on occupe telle ou telle situation. Pensez-vous qu'un général de cinquante ans ait l'air aussi vieux qu'un capitaine de cinquante, et qu'on donne le même nombre d'années à un notaire et à un auteur dramatique, qui les ont réellement? Un Parisien, en principe, est plus jeune qu'un provincial, un citadin qu'un paysan, une actrice qu'une femme du monde, et une femme du monde qu'une boutiquière. Un homme d'esprit est plus jeune qu'un sot.

1. JOURNAL DES GONCOURT. Tome III, p. 211.

Le prestige d'un homme prolonge sa jeunesse. J'aurai à en donner quelques exemples. Eternelle courtisane du succès, la femme [1], chez laquelle l'admiration est toujours sexuelle ou mêlée de sexualité, se sent entraînée physiquement, même quand il n'a plus d'autre attrait que celui-là, vers un homme en vue, dont on lit les romans, dont on applaudit les pièces, dont les journaux donnent le portrait... généralement flatté. Il leur semble, et c'est un sentiment assez naïf et qui les expose à des déceptions, que cet homme doit mieux que les autres savoir aimer. Car tout, pour elles, se ramène là.

Le caractère a une influence au moins aussi grande. La vieillesse, la vraie, est lente d'esprit comme de corps, incompréhensive, obtuse, têtue, morose, quinteuse, grondeuse, hérissée, difficile à vivre, et, pour tout dire d'un seul mot, assommante. C'est presque être jeune, quand on ne l'est plus, que d'avoir une claire et vive intelligence, de l'esprit, de la bonne humeur, de la gaîté. Les gens amusants sont rares à tout âge, et ne pas ennuyer, c'est encore un moyen de plaire.

A ceux qui ne sont plus assez jeunes pour avoir le droit de traiter cavalièrement et sans aucun respect les femmes, l'amabilité s'impose, mais avec du tact, de la mesure et de la dignité. Certains vieillards ont une amabilité humble, servile et suppliante, qui les rend à la fois touchants, ridi-

1. Pas toutes les femmes, les intellectuelles, les cérébrales, les imaginatives, dont je parlerai plus longuement dans la suite de ce chapitre. Aux autres, moins compliquées, et plus naïvement et brutalement sensuelles, sans l'être davantage, s'applique ce que je dis au début. Les deux notations peuvent très bien se concilier. Du reste, il arrive assez fréquemment que la même femme à qui un vieillard, qu'elle voit pour la première fois, inspire de la répugnance et du dégoût revienne, si elle a l'occasion de le mieux connaître, sur ce sentiment purement physique et instinctif.

cules et méprisables, tel ce d'Avançon, que décrit Bourget dans UN COEUR DE FEMME :

« A cinquante-six ans qu'il allait avoir, d'Avançon était aussi empressé auprès des femmes qu'à vingt-cinq. C'était l'homme qui ne fume pas après le dîner pour ne pas quitter le salon, celui que vous apercevez en arrivant, abîmé là-bas dans les délices d'un aparté avec celle que vous voudriez le plus approcher.

Le d'Avançon, car l'individu est un type, adore des liaisons toutes leurs menues corvées, depuis les visites jusqu'aux courses en voiture pour faire les emplettes. Les femmes savent un gré infini à ces Sigisbées en cheveux gris de ce culte le plus souvent désintéressé. Les maris sont reconnaissants à ces chiens de garde volontaires de ces assiduités peu dangereuses. Les amants les abominent et plus encore les aspirants au titre. »

Un sot peut s'accommoder de certains rôles qu'un homme doué de quelque valeur trouvera toujours indignes de lui. Celui-ci se dira, pour se rassurer et reprendre son rang, ce que se dit dans l'AME EN FOLIE, de François de Curel, Justin Riolle, qui a cinquante-cinq ans mais qui ne les porte pas comme un trop lourd fardeau ou comme une tare :

« La pensée fait vivre... Une statistique m'apprenait dernièrement que les membres de l'Institut vivent en moyenne soixante-dix ans. Chez les paveurs, on relève un chiffre beaucoup plus modeste. Aussi verrez-vous des savants presque centenaires, écrasés sous le poids des ans, mais, au milieu de leur décrépitude, brillent des yeux qu'un feu intérieur illumine. L'intensité de leur pensée les retient ici-bas... Sans monter aussi haut, voilà moi... Je suis entouré de forestiers

dont le régime est identique au mien. Une seule différence : je réfléchis plus qu'eux... Eh bien, je vieillis incontestablement moins vite... Comparés à moi, ils sont lourds, éteints... Ma vitalité est supérieure à la leur... L'énergie spirituelle, qui rend les penseurs plus dispos que les imbéciles, toute l'humanité en est plus ou moins pourvue, et voilà pourquoi elle se porte si bien... »

Ce n'est pas l'humanité qui se porte bien, c'est Justin Riolle, et son optimisme vient de là. Rien d'aussi essentiel que la santé — « pierre angulaire du bonheur », disait Diderot — pour retarder la terrible déchéance et n'être désarmé et vaincu que par la mort, qui vous prend au collet, à l'improviste, et vous prend tout entier.

On a l'âge qu'on paraît mais on paraît l'âge qu'on a, et ceci, qui, d'ailleurs, se comprend assez de soi-même, a été expliqué, physiologiquement, en quelques lignes et avec beaucoup de clarté, par un médecin, car c'est aux médecins, bien plus qu'aux psychologues et aux moralistes, qu'appartient, en pareille matière, le dernier mot :

« Le corps humain passe par différents degrés de consistance, depuis l'état pulpeux de sa première formation, jusqu'à la dernière nuance de décrépitude, qu'il atteint si rarement.

Mais ces degrés n'ont point de type invariable, point d'intervalle fixe. Ils sont plus ou moins sensibles, plus ou moins rapprochés, suivant les causes particulières qui modifient chaque individu.

On a vu des enfants hauts de cinq pieds et en pleine adolescence avant sept ans.

Il y a, comme l'on sait, des pays où l'époque de la puberté arrive beaucoup plus tôt que dans d'autres.

L'âge fait et celui qu'on appelle de retour n'of-

frent pas moins de variétés. Les nains, pour l'ordinaire, parcourent en moins de trente ans l'espace qui sépare les deux extrémités de la vie.

Chez les hommes plus avantageusement constitués, les progrès de l'âge, pour être un peu moins rapides, n'en sont pas plus uniformes. L'un ne peut lire à quarante ans sans lunettes, l'autre n'en a pas besoin à quatre-vingt-dix... [1]

Ce n'est donc pas la date de la naissance qu'il faut consulter pour savoir l'âge d'une personne. Le nombre d'années qu'elle a vécu ne compose que son âge normal, son âge abstrait.

L'âge réel, l'âge physique, se mesure par la distance du premier degré de consistance à celui auquel on est parvenu, et qu'il est bien difficile de cacher... » [2]

En somme, être jeune, si je ne m'abuse, c'est avoir gardé, à l'âge où, théoriquement, on est classé comme vieux, l'intégrité de ses facultés et de ses organes, ce qui constitue la jeunesse, et ce qu'elle n'a pas toujours. Comment voulez-vous qu'il accepte de se considérer comme usé et fini l'homme qui se sent, en dépit de son acte de naissance, aussi vigoureux, aussi solide et aussi complet qu'à trente ans? Sans doute ces hommes-là sont rares, très rares, mais il y en a, et vous en connaissez.

Par suite de ces diverses causes, santé, caractère, intelligence, profession, milieu, conditions de vie, il y a des vieillards qui restent jeunes, comme

1. Je me rappelle avoir assisté à un banquet commémoratif d'hommes mûrs qui avaient tiré au sort la même année. Entre celui qui paraissait le plus jeune et celui qui paraissait le plus vieux, on aurait pu croire qu'il y avait une différence de vingt ans.

2. P. Pinglin, *Journal des Arts*, n° du 24 juillet 1803. Ce Pinglin rédigeait un *Journal de Médecine préservatrice*. V. également La Verte Vieillesse, par le professeur Paul Lacassagne. Lyon, 1919.

il y a des jeunes qui naissent vieillards. « J'ai remarqué, écrivait Alfred de Vigny, dans le JOURNAL D'UN POÈTE, que l'on a souvent en soi le caractère d'un des âges de la vie. On le conserve toujours. Tel homme, comme Voltaire, semble toujours avoir été vieux; tel, comme Alcibiade, toujours enfant. » Et cela est aussi vrai pour Voltaire, débile et maladif, précocement fané et desséché, que pour Alcibiade, que Plutarque louait d'être resté beau jusqu'à ses derniers jours.

Si peu d'indulgence qu'elles aient, en principe, et je les comprends, pour les vieillards, les femmes ne peuvent s'empêcher de faire une différence entre les séniles — et les autres. Le chevalier d'Aydie, l'ancien amant de Mlle Aïssé, était plus que sexagénaire lorsque Mme du Deffand traçait de lui ce portrait : « Tout est premier mouvement en lui. On dit de M. de Fontenelle qu'à la place du cœur il a un second cerveau; on pourrait croire que la tête du chevalier contient un second cœur. » Marivaux parle d'une femme, mais il parlerait tout aussi bien d'un homme, de certains hommes, dans ce passage de son roman, MARIANNE : « C'était un de ces visages qui ont l'air plus ancien que vieux. On dirait que le temps les ménage, que les années ne s'y sont pas appesanties, qu'elles n'ont fait que glisser, aussi n'y ont-elles laissé que des rides douces et légères. »

Ceux qui ont beaucoup aimé et délicatement aimé, comme le chevalier d'Aydie, devraient en être récompensés par ces belles vieillesses. Ils ne les ont pas toujours. Les uns s'en étonnent ou s'y résignent, les autres s'en irritent et en souffrent.

A vingt-deux ans, officier d'état major, pas

beau — il ne le fut jamais — mais jeune et doué de tous les charmes de l'esprit, Stendhal avait eu, à Rome, beaucoup de succès, et les succès qu'il appréciait le plus. Trente ans plus tard, revenant de cette même ville de Rome, il disait : « Les mœurs ont bien changé. Les jeunes femmes sont dédaigneuses et prudes. Leurs mères et grand' mères étaient plus aimables. »

C'est encore Stendhal qui le remarque : « Les Don Juan ont de grands moments de sécheresse et une vieillesse fort triste... [1] On voit le Don Juan vieillissant s'en prendre aux choses de sa propre satiété et jamais à soi. »

La plupart des hommes, heureusement pour eux, supportent très bien, n'ayant jamais donné à l'amour, dans leur vie, une trop grande place, d'en être désormais exclus.

Le maréchal de Villeroy était allé à Lyon, en 1717, et on avait multiplié les fêtes en son honneur. Une dame de Paris ayant appris que les Lyonnaises, sans doute par patriotisme, s'efforçaient d'attirer les regards du vieux guerrier, écrivit à une de ses amies, Mme de Bréault, pour lui demander « à qui M. le maréchal avait jeté le mouchoir ». La lettre fut montrée à Villeroy. « Répondez à votre amie, dit-il à Mme de Bréault, que M. le maréchal ne se mouche plus. »

Un homme qui ne se mouchait plus mais qui avait infiniment d'esprit, Théodore de Banville, habitait en 1890 — il avait alors près de soixante-dix ans — la rue de l'Eperon, où il mourut le 12 mars 1891. Les fenêtres de son appartement donnaient sur des jardins. On bâtit sur ces ter-

1. Et à tous les degrés. Quelques mois avant la guerre de 1914, un maroquinier trop sensible, un vieillard de soixante-dix ans, qui habitait Clamart, se tua, après avoir beaucoup aimé, parce qu'une jeune femme dont il était épris, ne l'aimait pas.

rains, où il y avait des arbres et des fleurs, un pensionnat de jeunes filles, et, pour éviter des regards indiscrets, un grand mur fut construit devant les fenêtres du poète. Pendant qu'on le construisait, Théodore de Banville, s'adressant, avec le plus aimable de ses sourires, à la directrice qui surveillait les maçons, et découvrant sa tête exagérément privée de cheveux :

« Un mur... à mon âge? Vraiment, madame, vous me flattez! »

Mais il y a de faux résignés. Sainte-Beuve, parlant du voyage qu'il avait fait, quelques années auparavant, à Lyon, pour voir une amie, écrivait, le 21 mai 1856, à Mme Blanchecotte : « J'avais passé l'âge de ces bonheurs qu'on ne mérite jamais, mais qu'on obtient sous le rayon de la jeunesse. »

En réalité, Sainte-Beuve ne se résigna jamais, et ces bonheurs qu'on ne mérite jamais — et ce sont souvent ceux qui les méritent le moins qui ont le plus de chance de les obtenir — il essaya, jusqu'à ses derniers moments, de se les procurer, tout au moins en détail et au rabais.

Ceux qui s'efforcent de retarder le plus possible l'âge de la retraite et de cette mort anticipée qu'est la vie sans amour, ceux qui se cramponnent le plus, et de toutes leurs forces, et de toutes leurs faiblesses, aux derniers restes ou aux dernières apparences de leur jeunesse, ce sont les Don Juan, et ce sont ceux-là aussi, par une grâce d'état, par une sorte de pitié de la Providence, qui savent se montrer encore, quoi qu'en dise Stendhal, capables de plaire[1], à l'âge où tant

1. Ils ont l'expérience de la femme, ils conservent le prestige de l'homme que les femmes ont beaucoup aimé, et ils sont, il faut toujours en revenir là, plus sexuels que les autres hommes. C'est encore là leur grand attrait.

d'autres hommes renoncent sans trop de regret à des satisfactions de vanité et à des plaisirs qu'ils ont à peine connus et goûtés. Qui a été peu aimé se console facilement de ne plus être aimé.

De ces Don Juan vieillis, mais pas remisés, notre théâtre, notre roman en sont pleins. Pour connaître leur psychologie et nous expliquer ce charme et ce prestige d'arrière-saison, il suffira d'en étudier trois, très différents et qui pourront servir de types : Jacques Laumière, de CADY MARIÉE; Renaud, de CLAUDINE EN MÉNAGE, et Royaumont, de L'HEUREUX MÉNAGE [1].

Je constate d'abord qu'aucun des trois n'est un imbécile. La remarque me semble avoir sa valeur et son intérêt.

« Mince et élégant de tournure... Jacques Laumière n'était pas chauve, bien que ses cheveux blonds — si résolument blonds que l'art les retouchait peut-être — eussent une tendance indéniable à s'éclaircir. Le visage, si poli, si délicat autrefois, offrait à présent un indescriptible chaos de juvénilité persistante et de décrépitude déclarée. Les yeux expressifs, la bouche aux lèvres fraîches, aux dents impeccables — au moins en apparence — avaient vingt ans. La moustache restait suffisamment soyeuse. Mais le front amaigri, à l'épiderme comme collé au crâne, saillant, les innombrables plis des paupières alourdies, la fatigue de toute la figure, la couperose, les rides victorieuses des soins exaspérés, des pâtes, des poudres, des lotions, dont Jacques s'enduisait, mettaient cinquante ans à cette tête... »

Le Renaud de CLAUDINE EN MÉNAGE, s'il est très

1. De Camille Pert, de Colette Willy et de Marcel Prévost.

supérieur par le caractère à Jacques Laumière, s'en rapproche beaucoup physiquement.

C'est, tel que le voit Claudine et tel qu'elle nous le décrit, « un grand monsieur mince, un monsieur bien. Il a le teint foncé, beaucoup de cheveux blanchissants, des yeux jeunes [1] avec des paupières fatiguées et une moustache soignée, d'un blond qui s'argente... »

Il a une peur affreuse de vieillir. Devant les glaces, « il constate avec des minuties désespérées, le lacis de ses petites rides au coin des yeux... »

Il n'aime pas beaucoup que Claudine lui parle de son âge. Elle lui dit pour le rassurer, et elle le croit, puisqu'elle l'aime : « J'ai grand peur que votre jeunesse dure aussi longtemps que vous-même, comme une maladie qu'on a de naissance. » Et c'est très finement et très féminin observé. Il y a des hommes qui, même vieux, semblent exclure toute idée de vieillesse.

Les romanciers sont assez embarrassés pour donner un âge à ces Don Juan attardés, qu'ils prennent pour héros de leurs livres. Ils craignent de choquer la vraisemblance et de dérouter les lecteurs et surtout les lectrices [2]. Le plus souvent, ils esquivent la difficulté en ne précisant pas.

Jacques Laumière et Renaud ont la cinquantaine. Paul Royaumont, de L'Heureux Ménage, a cinquante-deux ans. C'est l'âge, nous l'avons vu,

1. « Ses yeux ardoise, indulgents et paresseux... ses yeux fins... » dit-elle plus loin

2. Des femmes surtout un peu mûres, désirent que les héros de roman soient jeunes et que ceux qui les décrivent le soient également. Elles n'aiment pas voir, à travers le livre, le vieux bonhomme qui en est l'auteur. Au contraire, lisent-elles le livre d'un inconnu — et cela explique le succès de quelques jeunes romanciers — elles le supposent charmant, passionné, irrésistible et c'est souvent un pauvre bougre, laid, mal fichu et plutôt répugnant.

que Balzac assignait comme extrême limite aux succès amoureux qu'un homme peut avoir.

Ce qu'est encore Paul Royaumont à cinquante-deux ans, sa femme si indulgente, et qui le traite comme un grand enfant qu'elle a eu sur le tard, le note, avec un peu d'ironie, avec un peu de tristesse, dans son journal :

« De ma fenêtre, je le vois qui s'en va à pied, suivant le trottoir, du côté de l'ombre.

Il va à son comité. C'est du moins ce qu'il m'a dit tout à l'heure, en me baisant au front. Le chapeau radieux, la redingote d'été bien ajustée, le pli du pantalon marqué autant qu'il le faut, pas plus, un jonc à pomme de cristal sertie d'or dans la main droite, un petit soleil mouvant au bout de chacun de ses souliers vernis; il va, regardant les femmes, toutes les femmes qu'il rencontre, pourvu qu'elles soient jeunes et bien habillées, regardé par elles, oui, regardé... Il y en a qui se retournent.

A cinquante-deux ans, mon mari fait retourner les femmes !...

Est-ce sa fonction dans la vie de s'attaquer à la Femme, de la mettre en un certain état de fermentation, comme c'est la fonction de certains organismes de faire fermenter le vin. On ne peut pas le nier, les femmes fermentent à son approche; elles sont prises d'un émoi singulier, même les honnêtes femmes, même celles qui ne songent pas à lui céder. Il est par excellence l'homme d'amour... »

Un jonc à pomme de cristal, des souliers bien vernis, une redingote bien ajustée aident plus qu'on ne pense à être un homme d'amour, car les femmes dans leurs jugements sur nous ont un peu une âme de couturière — mais il faut

tout de même autre chose, il faut ce qu'a Royaumont, « cette figure fine et pâle; ces cheveux abondants et bruns, peu à peu éclaircis au sommet de la tête et niellés d'argent sur les tempes; ces yeux ambrés, cette barbe frisée en pointe, ce nez droit et un peu long, cette bouche aux fortes lèvres et aux dents serrées... » Il faut avoir, pour me servir d'une expression féminine, une de ces *jolies têtes de vieux* qui, le plus souvent, ont commencé par être de jolies têtes de jeunes.

Mais, avec tous ces avantages et toutes ces ressources, quoiqu'il soit resté « admirablement jeune d'extérieur et de tempérament » et qu'il promène, dans la vie, « une âme de rhétoricien amoureux », Royaumont a, comme Jacques Laumière, comme Renaud, l'angoisse de vieillir. « Tant qu'il fut jeune, il n'était pas trop inquiet. On lui disait tellement qu'il était irrésistible! Maintenant, il se rend compte, dans les intervalles de lucidité, qu'il a cinquante-deux ans et que c'est un peu ridicule de jouer les séducteurs à cet âge. Ses cinquante-deux ans, il en est fier, parce qu'on le cite comme un invraisemblable prodige, mais parfois il en est épouvanté. Il sent que *cela ne peut pas* durer, que le terme approche... Et il a horreur de ce terme comme d'une espèce de mort. »

Ce sentiment, si douloureux, semble absurde et ridicule à ceux qui ne l'éprouvent pas. Ils ne l'éprouvent pas parce que la vieillesse pour eux est l'aboutissement naturel d'une vie passionnelle banale et médiocre. Ils sont un peu plus négligés et supprimés par les femmes. A peine s'ils s'en aperçoivent. Ils en avaient l'habitude. Mais les autres, qui se savaient, qui se sentaient les élus, les préférés, le jour où ils sont dépossédés de ce

privilège, peuvent-ils, je vous le demande, ne pas en être très malheureux?

Je voudrais les rassurer. Ils ne sont pas dépossédés autant qu'ils le croient. On les accuse de ne pas l'avoir assez, malgré le trouble d'esprit et de cœur qu'elle leur cause, cette crainte de vieillir. En réalité, ils l'exagèrent. Ils se laissent trop dominer par nos préjugés mondains ou littéraires sur le vieillard, dont on a fait, presque toujours, un type immuable, comme s'il n'y avait pas une infinité d'espèces et de variétés.

Dans notre théâtre du XVII^e^ siècle, pour ne pas remonter plus haut, le vieillard amoureux ne paraît sur la scène que sous l'aspect d'un mari trompé ou d'un amant grotesque — et notez que ce vieillard a à peine la quarantaine, l'âge où, aujourd'hui, un homme a le plus de succès.

Molière « poursuit le vieillard — ce vieillard de quarante à cinquante ans — comme un chien fait de sa proie, et jamais, dans ses vers, il ne le laisse en paix, ni dans sa prose ». Il en fait le cocu par destination, mais quel homme fut plus cocu que Molière, qui était jeune?

L'Ecole des Ménages, de Balzac, joué pour la première fois à l'Odéon en 1910, inaugura la réhabilitation amoureuse du « vieil homme », mais Balzac nous donne son quinquagénaire Gérard, aimé par une jeune fille, comme un type exceptionnel, et exceptionnels sont également le vieux maître Caudé, de la *Gamine,* et l'élégant comte de Larzac, de *Papa,* et les autres.

Là est la note juste, à laquelle on doit se tenir pour ne pas tomber dans le parti-pris ou le paradoxe. Il y a des jeunes gens d'un aspect si répugnant et d'une si rebutante imbécillité qu'aucune femme n'a eu le courage de les aimer. C'est l'ex-

ception. Comme il y a des veaux à deux têtes, sans comparaison, il y a des hommes classés comme vieux, qui doués d'un visage agréable, animé, attractif, ou d'un grand charme intellectuel, ou des deux ensemble (et je crois qu'il faut les deux) sont encore, malgré leurs rides, malgré leurs cheveux blancs, que, d'ailleurs, assez fréquemment ils teignent, susceptibles de plaire physiquement. C'est l'exception, l'infime exception.

Et encore ces vieillards ou pseudo-vieillards, très différents des *séniles*, ne seront-ils aimés, le plus souvent, que par deux catégories de femmes, la « juvénile » et la « cultivée ».

On a souvent signalé cet entraînement des jeunes filles, des très jeunes femmes, ces bleues de l'amour, vers les vétérans, les hommes mûrs et même très mûrs, qu'elles savent plus expérimentés, et qu'elles jugent, à tort ou à raison, plus indulgents et plus tendres.

D'autre part, les femmes imaginatives et plus cérébralement sensuelles que les autres peuvent très bien s'éprendre d'un homme, même pas jeune, dont l'intelligence les intéresse et les séduit, mais à condition — condition essentielle — *que son aspect physique n'ait rien de répugnant.*

Ce trait que j'ai indiqué, d'une manière générale, chez la femme, sa grande et précieuse faculté d'idéalisation, d'embellissement, se produit plus spécialement chez celles-là. Elles sont rapidement amenées, parce qu'un homme, même âgé, leur semble amusant, ou, dans un autre ordre d'idées, passionné, vibrant, jeune de cœur et d'esprit, avec un visage non déplaisant, à ne plus voir ses rides et à oublier son âge. Elles devinent d'instinct ou elles constatent, sans en éprouver

trop de surprise, que les hommes intelligents, l'âme chez eux maîtrisant et maintenant le corps comme une solide armature, vieillissent beaucoup moins vite que les autres. Plus l'homme est supérieur par le cerveau, plus ce phénomène de prolongement de la jeunesse a chance d'apparaître.

« Vous me citez, disait Gœthe à Eckermann [1], quelques-uns de nos Allemands qui, dans une position élevée, conservent encore, malgré leur grand âge, cette énergie nécessaire et cette activité de jeunesse qui les rendent propres aux affaires les plus considérables et les plus diverses; de tels hommes et leurs pareils sont des êtres de génie qui constituent une classe à part : chez eux, la puberté se produit une seconde fois, tandis que d'autres ne sont jeunes que pour un temps.

En effet, toute force active est une portion de l'éternité, et les quelques années pendant lesquelles elle est unie au corps ne la vieillissent pas. Si cette force est d'une espèce secondaire, elle jouira d'une autorité médiocre tant que le corps la tiendra dans l'ombre. Il y a plus; celui-ci prédominera, et, à mesure qu'il vieillira, elle pourra moins le contenir et l'arrêter. Mais si elle est d'une nature supérieure — et c'est le cas de tous les hommes de génie — le corps étant imbu par elle de l'influx vital, non seulement elle exercera sur son organisme un ascendant qui le rendra fort en l'épurant, mais encore elle cherchera sans relâche, en vertu de sa prépondérance morale, à faire prévaloir les prérogatives de sa continuelle jeunesse. »

Cette théorie, Gœthe ne s'est pas contenté de l'exposer, il l'a prouvée par son exemple, comme

1. Entretiens de Gœthe et d'Eckermann. (Traduction J. N. Charles). Paris s. d. p. 180.

nous allons le voir, et Bernardin de Saint-Pierre l'avait prouvée avant lui, « cet étonnant Bernardin qui a prolongé d'une façon presque unique, dit un de ses biographes, non pas la saison où l'on aime, mais le temps où l'on est aimé. »

A la suite de la publication, en 1787, de son roman, PAUL ET VIRGINIE[1] Bernardin de Saint-Pierre, alors âgé de cinquante ans, reçut tant de lettres d'amour[2] que dans l'obligation où il se trouvait d'en payer le port, comme on le faisait avant que les timbres fussent en usage, il dut se résoudre à les refuser. Le débordement de passion de ses correspondantes l'aurait ruiné.

Il se maria assez âgé à la fille de son éditeur, Félicité Didot, et les ennemis de Bernardin de Saint-Pierre, je veux dire ses rivaux littéraires, prétendirent qu'elle en était morte de chagrin. Simple calomnie confraternelle.

Il avait soixante-trois ans, mais il était encore beau, avec sa figure douce et ses longs cheveux blancs, bouclés à la Franklin, lorsqu'il rencontra sur sa route une jeune fille de vingt ans, Marguerite-Charlotte-Désirée Pelleport, qu'il aima, dont il fut aimé, et qu'il épousa.

« Mon âge, je le sais, lui écrivait-il, est disproportionné au vôtre, mais le jeune chèvrefeuille pare de ses fleurs le tronc du vieux chêne et le chêne à son tour le protège contre les tempêtes. »

Ni le vieux chêne ni le jeune chèvrefeuille n'eurent à se plaindre de ce mariage. Une dizaine

1. Ce roman avait été lu, quelques années auparavant, dans le salon de Mme Necker, où il avait fait pleurer les femmes et fait dormir les hommes.

2. C'est le genre de livres qui attire des lettres de femmes. Elles aiment le sentiment et se figurent que ceux qui travaillent dans cette partie sont bons et accueillants. Elles leur écrivent avec confiance. Au contraire, l'ironie, l'observation aiguë, les effraient.

d'années plus tard, Bernardin de Saint-Pierre se déclarait très heureux. « J'ai, disait-il, soixante-douze ans et je jouis d'une santé sans infirmités. Le génie des Muses et de la Philosophie est toujours rempli de charme pour moi. »

Il mourut, le 21 janvier 1814, à soixante-dix-sept ans, à Eragny, près de Pontoise, sans avoir connu la vieillesse que dans ses deux ou trois dernières années.

« Gœthe, assure un de ses biographes [1], n'était ni un Don Juan ni un Casanova... A travers toutes les folles escapades de sa vie de jeunesse, toutes les expériences et toutes les curiosités de son âge mûr, il conserva le respect, le culte de la femme. »

En tout cas, ce respect ne le gêna guère et ce culte fut assez chaud et très prolongé.

Ainsi, pour me borner à deux épisodes de cette vie si remplie d'amour, il connut à Iéna, chez le libraire Fromann, une fillette nommée Minna Herzlieb, à laquelle il adressa ce sonnet, dont Bettina Brentano devait plus tard s'attribuer l'honneur :

« Gentille petite enfant, tu sautais avec moi bien souvent à travers les champs et les prairies, pendant les matinées de printemps. Que ne puis-je, me disais-je alors, avec de tendres soins, bénir comme père une fillette telle que toi, et lui bâtir une maison. Lorsque tu commenças à observer le monde, ton plaisir fut le soin du ménage. Ah! si j'avais une telle sœur, me disais-je, je serais heureux. Comme tu pourrais avoir confiance en elle, comme elle pourrait se fier à toi! Maintenant, rien ne peut plus arrêter sa belle croissance; je

1. Henri Blaze de Bury. *Mme de Stein et Gœthe.* (*Revue des deux Mondes,* 1870, p. 915.)

sens dans mon cœur les brûlants orages de l'amour. La serrerai-je dans mes bras pour apaiser mes douleurs? »

Il était marié, père de famille. Il approchait de la soixantaine. Minna Herzlieb l'aima-t-elle? Nous n'avons là-dessus aucun renseignement précis. Les jeunes gens penseront qu'elle ne l'aima pas, les hommes plus âgés seront d'un avis opposé. Ce que nous savons avec certitude, c'est que Gœthe ne réussit pas à dissimuler son amour, et peut-être même il ne l'essaya pas. Grande tristesse chez ses amis. Conseils, exhortations : « Vous n'y pensez pas!... à votre âge. Est-ce que nous aimons des jeunes filles? Nous sommes vieux et laids... Soyez vieux et laid comme nous. »

Le libraire Fromann, non moins indigné que les autres, trouva le bon moyen. Il envoya la jeune fille en pension.

Gœthe essaye de donner une explication présentable de cette passion et de toutes celles du même genre dans son roman les Affinités électives, publié en 1809. Il y admettait des affinités électives, des sympathies de corps et d'âme, des *rapprochements magnétiques*, qu'il prétendait avoir éprouvés souvent et qu'il expliquait d'une manière scientifique. C'était une affinité élective qui s'était produite entre Edouard (Gœthe lui-même) et Ottilie (Minna); mais il convient de remarquer que ces affinités électives et ces rapprochements magnétiques, Gœthe ne les concevait qu'avec de jolies femmes et de jolies filles. Il disait à Eckermann, en 1824 : « Dans une jeune personne, nous aimons tout autre chose que l'esprit. Nous aimons en elle sa beauté, sa jeunesse, ses taquineries, ses abandons, son caractère, ses défauts, ses caprices, une foule de choses que, Dieu le sait, il nous est

impossible d'exprimer; mais son esprit? point du tout. »

L'histoire de Bettina Brentano est beaucoup plus connue que celle de Minna Herzlieb. Mais il y eut, incontestablement, amour réciproque, malgré la grande différence d'âges. « La jeune fille, enflammée par la lecture des chefs-d'œuvre de Gœthe, fut saisie non seulement d'une admiration vive pour le génie du grand poète, mais d'une véritable passion pour le vieillard alors sexagénaire[1]. »

Elisabeth ou Bettina Brentano, née en 1785 à Francfort-sur-le-Mein, se signala très jeune par son caractère ardent, passionné[2] — elle avait du sang italien dans les veines — comme par sa vive intelligence. Elle lisait beaucoup et, de même que bien des femmes, elle ne pouvait pas lire un livre sans faire abstraction de celui qui l'avait écrit. L'admiration chez elle prenait facilement le caractère de l'amour. Elle fut attirée par Beethoven et l'aima peut-être à cause de son génie et malgré son âge et sa laideur. Elle le voyait beau et jeune.

Elle était déjà, depuis quelque temps, en correspondance avec Gœthe lorsqu'elle fit sa connaissance, pour la première fois, en 1809, au cours d'un voyage en Bavière. Il avait alors soixante ans. Cette première entrevue, la future comtesse d'Arnim, qui était alors une jeune fille de vingt-quatre ans, l'a racontée dans une de ses lettres :

« ... Je montai l'escalier, dont tout l'ornement

1. Article sur Bettina d'Arnim dans la Biographie Didot. L'auteur de l'article sur Gœthe dans la même Biographie, a pudiquement supprimé à peu près tout ce qui concerne les amours du grand écrivain.

2. Elle était la meilleure amie de cette Mme de Gunderode qui se tua parce que le professeur Creuzer ne l'aimait pas.

consiste en quelques statues placées dans le mur et dont l'attitude recommande le silence. Dans les appartements règne une noble et attrayante simplicité. Ne crains rien, semblaient me dire ces murs modestes, il va venir! il saura descendre jusqu'à toi et ne voudra pas être plus que toi... La porte s'ouvrit, je le vis là devant moi; son visage était sérieux et solennel; il me regardait sans détourner les yeux. Je crois que je tendis vers lui mes mains jointes. Ce qui se passa ensuite, je n'en sais rien. Gœthe m'attira sur son sein : « *Pauvre enfant, je vous ai effrayée!* », ce furent là ses premières paroles dont l'accent pénétra jusquà mon cœur. Il me conduisit dans sa chambre et me fit asseir sur le sofa à côté de lui. Nous étions tous les deux muets; enfin, il rompit le silence : — Vous avez certainement lu dans les journaux que nous avons fait, il y a peu de jours, une grande perte dans la personne de la princesse Amélie? — Je ne lis jamais les journaux. — Ah! j'avais cru que tout ce qui se passait à Weimar vous intéressait? — Rien ne m'intéresse que vous, et je suis beaucoup trop impatiente pour feuilleter dans un journal. — Vous êtes une aimable enfant. Longue pause. Pour moi, j'étais enchaînée toute craintive sur ce fatal canapé, et vous savez pourtant qu'il m'est impossible de rester tranquillement assise comme une personne bien élevée. « Je ne puis rester là plus longtemps, m'écriai-je, et je me levai aussitôt. — Eh! bien, faites comme vous l'entendrez, mon enfant. » Alors, je me jetai à son cou, et lui m'attira sur ses genoux et me pressa contre son cœur. Entre nous, le silence le plus absolu, j'oubliai tout le reste; pendant des années entières j'avais soupiré après lui... Je n'avais pas goûté de repos depuis si longtemps...

Je m'endormis sur son sein, et quand je me réveillai, une nouvelle vie commença pour moi. »

Assurément, cette mentalité diffère un peu de celle de la femme des cavernes ou d'une négresse de Tombouctou, mais dans cet ordre d'idées, il faut bien se résigner à admettre *que tout est possible et que tout arrive.*

L'exemple de Chateaubriand est un des plus curieux et un des plus caractéristiques.

Ses relations avec Mme Récamier, qu'il rencontra pour la première fois au lit de mort de Mme de Staël, en 1817, — il avait 49 ans et elle en avait 40 — restent assez mystérieuses, mais, quelques années plus tard, il fut très épris de Mme Boni de Castellane, épris comme un jouvenceau, et il le constate lui-même dans une de ses lettres : « Je t'aime avec toute la folie de mes premières années... J'oublie tout depuis que tu m'as permis de tomber à tes pieds. »

Le 22 décembre de cette année 1817, il lui envoyait une poésie dans laquelle il lui demandait d'oublier en quelque sorte sa réputation, d'aimer l'homme, comme s'il était jeune, et non pas, par un sentiment d'admiration déguisé en amour, l'écrivain.

Dédaigne, ô ma beauté, cette gloire trompeuse.
Il n'est qu'un bien : c'est le tendre plaisir.
Quelle immortalité vaut une nuit heureuse?
Pour tes baisers, je vendrais l'avenir (1).

Il semble bien qu'elle l'aimait comme le désirait sa vanité d'homme à bonnes fortunes, et peut-être son cœur. Elle s'était donnée à lui. Une lettre du

1. Ceci nous éloigne un peu de la littérature du GÉNIE DU CHRISTIANISME.

24 octobre (1817) le prouve. Elle se terminait ainsi : « Reçois toutes mes caresses; et souviens-toi que tu es ma *maîtresse* [1] adorée. Je baise tes pieds et tes cheveux. »

En 1829, Chateaubriand était ambassadeur à Rome lorsqu'il y rencontra cette Hortense Allard, dont j'ai déjà parlé, femme d'une remarquable intelligence et qui devait publier dans la suite quelques études historiques d'une incontestable valeur [2]. Il avait 61 ans et elle en avait 28.

Elle l'aima autant qu'elle en fut aimée. Son roman autobiographique, les ENCHANTEMENTS DE PRUDENCE, qui parut en 1873, ne laisse sur ce point aucun doute. Elle était très portée à l'admiration [3] et, dans les pages qu'elle consacre à Chateaubriand, on sent très bien que ce ne fut pas seulement son génie qu'elle admira :

« Son beau visage et sa bonne grâce, dit-elle, me le firent trouver agréable [4]... Son âge s'oubliait, et son beau et noble visage me plaisait... Il venait chez moi, une fleur à sa boutonnière, très élégamment mis, d'un soin exquis dans sa personne; son sourire était charmant, ses dents étaient éblouissantes; il était beau, semblait heureux : déjà l'on parlait dans Rome de sa gaîté nouvelle... [5] Il disait et écrivait les choses les plus

1. Souligné par Chateaubriand.
2. M. Léon Séché lui a consacré un très intéressant volume.
3. Elle aima par admiration, en 1841, Sainte-Beuve, qui n'avait alors qu'une quarantaine d'années, mais qui était très laid — et la laideur est une vieillesse.
4. Il avait une vingtaine d'années de plus, en 1847, quand elle le décrivait ainsi : « Il m'a charmée et touchée. Il ne peut marcher, il est mélancolique, il a ses anciennes grâces, cette distinction et cette élévation qui en font un homme si remarquable. L'âge au lieu de changer la beauté de son visage la rend plus remarquable. » Jusqu'aux dernières extrémités de la vieillesse, jusqu'à sa mort, en 1848, à près de quatre-vingts ans, il garda les beaux yeux bleus de sa jeunesse, que tant de femmes avaient aimés.
5. L'amour pour ces hommes-là, n'est pas seulement une preuve de jeunesse, c'est un rajeunissement.

aimables!... Il parlait noblement de son âge, se disait trop imprudent, trop séduit... C'était la première fois que je trouvais dans un homme tant de grâce, tant de tendresse... Jamais plus élégante, plus gracieuse nature ne peut se rencontrer... »

Elle fut peu à peu amenée à l'aimer : « Je l'aimais certes, et parfaitement. J'en étais amoureuse, doucement, heureusement, sans crainte, sans trouble, et c'était lui qui modérait mon cœur. »

Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples, mais ceux que je viens de donner suffisent, ce me semble, pour démontrer, même aux esprits les plus prévenus, que si l'immense majorité des hommes ayant dépassé l'âge canonique — mettons, si vous le voulez, 999 sur 1.000 — est incapable d'inspirer de l'amour, ce qui est, en somme, très normal et très heureux, il existe d'infiniment rares exceptions, et surtout parmi les hommes les plus intelligents, qui résistent mieux aux atteintes de la vieillesse.

La règle est celle-ci. L'homme n'attire, sexuellement, la femme que par sa *jeunesse d'aspect,* qui coïncide presque toujours avec sa *jeunesse d'âge.* Cette jeunesse d'aspect et par conséquent cette attirance physique, elle se perd ordinairement vers quarante-cinq ans. Les maladifs, les malsains, les infirmes d'esprit, les « inexpressifs » la perdent beaucoup plus tôt, et enfin certains hommes, particulièrement disgraciés de la nature, ne l'ont jamais eue et par suite *n'ont jamais été aimés.* Ils sont plus nombreux qu'on ne pense.

La femme, qui veut aimer et qui veut être aimée, va, poussée par son instinct, vers l'homme dont elle peut espérer du plaisir. Elle se détourne donc de la sénilité, de la débilité, de la laideur

répugnante de la maladie, et aussi, mais bien moins, de l'extrême bêtise. Je ne dis pas de la bêtise moyenne, car, alors, qui aimerait-elle?

Il y a, d'un accord tacite, une limite d'âge pour l'amour comme pour certains examens. On ne l'a pas encore imposée par une loi. Il y aurait trop de contraventions. Si nous sortons de la convention et de l'arbitraire pour nous tenir à la réalité, nous pourrons constater, en prenant pour base non pas ce qui se dit mais ce qui se fait, que la possibilité d'amour partagé est assez fréquente entre quarante et cinquante ans; rare entre cinquante et soixante; et après soixante infiniment rare.

Les privilégiés, qui, pour les raisons que j'ai indiquées et pour d'autres qu'on devine, dépassent cette limite d'âge assignée par les usages et les convenances à l'amour *partagé,* en dehors du mariage qui excuse et permet tout, vivent dans une atmosphère d'envie et de haine. C'est à cela qu'on les reconnaît.

Les jeunes gens, qui eux aussi vieilliront, les accuseraient volontiers de concurrence déloyale.

Les « contemporains » de ces privilégiés leur sont encore plus hostiles. Ils ont le même âge et ils ont une manière si différente d'avoir le même âge! Peu leur importe que les femmes les considèrent comme négligeables, mais qu'elles se montrent plus indulgentes pour des hommes aussi âgés qu'eux, pour des condisciples, des camarades de collège, des collègues, des gens qu'ils voient tous les jours, qui ne leur sont pas supérieurs, certes, et qu'elles aillent, dans leur aberration, jusqu'à les aimer, les aimer d'amour, ce procédé leur paraît abusif et scandaleux. Il devrait être

puni, mais puisqu'il ne l'est pas, unissons-nous pour le condamner et le flétrir.

Et ils le font comme ils le disent. Terribles pour des plaisirs et des succès qu'ils n'ont plus, ils affectent des mines dégoûtées, qui ne les rendent pas plus séduisants, et du haut de leur laideur, de leur délabrement, et de leur impuissance, ils s'érigent, si j'ose m'exprimer ainsi, en moralistes profondément indignés. Oui, l'indignation les soulève. Hélas! il n'y a guère que cela qui puisse les soulever.

Pour des raisons analogues et pour d'autres raisons qui s'y ajoutent, les femmes sur le retour (sur le retour de Cythère) se montrent aussi irritées contre des succès qui les étonnent, car elles ont l'âge où la sensualité féminine s'épanouit comme une fleur des tropiques et où le jardinier ne semble jamais assez vigoureux.

Rien de plus naturel, rien de plus facile à comprendre que les sentiments dénués de bienveillance qu'inspire le vieil homme à bonnes fortunes à la femme mûre.

Supposons-la, et c'est le cas le plus fréquent, ordinaire, banale, quelconque. Elle a eu des succès, jadis, non parce qu'elle était belle, mais, simplement parce qu'elle était jeune. Elle excitait la curiosité masculine, souvent si peu exigeante. Elle pouvait voir dans ces yeux d'hommes, cette flamme du désir, qui flatte les vertus les plus farouches. Mais les années se sont accumulées, entraînant les redoutables déformations et l'inévitable déchéance. La femme, autrefois remarquée, désirée, s'aperçoit, un jour, qu'elle passe inaperçue. Les jeunes gens s'écartent d'elle, pour aller, avec les mêmes sourires et les mêmes phrases qu'elle a connus, vers les jeunes femmes. Elle s'en

étonne, et ne se souvient plus qu'elle aussi, libre, jadis, de choisir, ne regardait qu'avec dédain et parfois avec dégoût, les hommes qui avaient l'âge qu'elle a maintenant [1]. Et ceux-là aussi s'écartent d'elle! [2] Elle les voit (dans une villégiature, par exemple) papillonner encore, sans paraître trop ridicules, s'efforcer de plaire et quelquefois y réussir. Elle en souffre et elle s'en irrite comme d'une injustice dont elle croit avoir le droit de se venger.

De ces femmes exaspérées à la fois contre ceux qui courtisent et celles qui se laissent courtiser, on a tout à craindre. Ne pouvant plus être aimées, elles mettront tout en œuvre pour gêner les amours des autres. C'est leur dernière joie.

Au milieu de toutes ces jalousies, de toutes ces haines, de tous ces préjugés sur l'amour, le rôle de vieillard amoureux et aimé est un des plus difficiles à jouer.

Je n'appelle pas ici vieillard le débris humain, accablé de maux et penché vers la tombe, ni le vieux faune prolongé, gorille à tempérament de lapin, dont les amours, même vigoureuses, n'ont aucune grâce. On en rit mais j'avoue, pour ma part, que je les trouve fort répugnantes.

On finira peut-être par s'apercevoir que dans ce volume comme dans les précédents la théorie, irréalisable mais séduisante, que je soutiens, la thèse que j'expose, c'est que l'amour ne devrait être que le privilège d'une élite, physique et intel-

1. C'est-à-dire l'âge correspondant, car on peut admettre que, d'une manière générale, l'homme a dix ans de moins que la femme.

2. Petit, laid et mal tourné, mais spirituel et enjoué, le poète Jean Dorat, qui mourut en 1588, avait épousé à 79 ans, une jeune servante de 19 ans, dont il eut, sans doute en collaboration, un fils qu'il appela Polycarpe. Comme ses amis le blâmaient de ce mariage disproportionné : « A avoir le cœur percé, répondit-il, j'aime mieux que ce soit par une épée toute neuve que par un vieux fer rouillé. »

lectuelle, à l'exclusion de la bêtise et de la laideur, également dangereuses et criminelles.

J'ai donc en vue, dans ce passage et, en général, dans ce chapitre, quand j'emploie ce mot vieillard, si vague, si indéterminé, l'homme qui, en réalité comme d'apparence, a dépassé l'âge normal et conventionnel de l'amour, de l'amour partagé, et qui, cependant, conserve une jeunesse d'âme, une fraîcheur d'impressions, une vivacité d'intelligence, et, visibles surtout pour les femmes, un reste de beauté, un rayonnement de visage et une sensualité du regard, qui révèlent la flamme intérieure, que les années n'ont pas éteinte.

Chez cet homme, de par sa nature, le culte de la femme, quoiqu'il la connaisse avec toutes ses tares — mais il les lui pardonne et les aime — a survécu, survivra toujours. La femme est un besoin de son esprit, de son cœur, plus encore que de ses sens. Mais comme il ne manque ni d'intelligence ni de clairvoyance, il s'étudie, il s'observe, il se juge, et il a peur.

D'abord, ces préjugés, ces réprobations qui le blâment, qui le menacent, qui le gênent, il ne peut s'empêcher de les approuver.

Même ceux que l'âge a le plus épargnés, il les a marqués au visage. Il a dessiné la patte d'oie sur les tempes. Il a, au coin des lèvres, donné son coup de griffes. Il a terni le teint. Il a desséché et ridé la peau. S'il vous a fait la grâce de vous laisser vos cheveux, il les couverts de givre. Ce je ne sais quoi de souple et de dégagé dans les mouvements, d'alerte et de joyeux dans la démarche, il vous l'a enlevé. Que vous reste-t-il, et encore si vous êtes parmi les favorisés? les yeux.

Ce « vieillard » qu'on aime, se regarde dans une glace, une de ces glaces, sincères mais pas mal-

veillantes, qui ne vous donnent que l'âge que vous avez. Il se voit tel qu'il est, avec toutes ces traces d'usure, et il se dit : « Comment ce visage peut-il encore intéresser une femme? » et la mentalité masculine est tellement différente de la mentalité féminine qu'il ne comprend pas.

Il sait qu'il est aimé, il en a les preuves les plus convaincantes et la certitude la plus absolue, *et il pense que c'est impossible.*

Dans chacune de ses bonnes fortunes que souvent il n'a pas cherchées, qui se sont offertes, se mêle une amertume, quelque chose d'inquiet, de douloureux et d'inavouable.

Se confier à un ami, dire qu'il est aimé? On ne le croirait pas.

Il se trouve par conséquent dans une situation pénible et fausse, mais il la rend encore plus fausse et plus pénible, parce qu'il manque de courage et de fierté, parce qu'il n'a pas assez de mépris pour ceux qui l'entourent.

La finesse des femmes le devine et lui rend justice, mais la balourdise des hommes, si peu observateurs, voudrait bien l'assimiler à un Géronte ridicule. Qu'il réponde et se défende par le dédain, par un dédain avoué, étalé.

En somme, s'il est aimé à l'âge où ceux de son âge ne le sont plus, c'est qu'au moins en cela, il leur est supérieur. Si cet âge, dont il ne ressent pas le poids *physique* mais dont il subit le poids *moral,* ne l'a pas empêché de plaire à une femme, c'est que la femme fait moins attention au nombre des années qu'à la manière dont on les porte. Est-ce de la pitié ou du dévouement qui tiennent la place ou qui prennent le masque de la tendresse et la passion? Ce serait bien mal connaître les femmes que de le croire. A moins que son intérêt

ne l'y pousse — et là, dans ce cas particulier, il ne s'agit ni de mariage, ni d'argent — quelle est celle qui se résignerait ou à ce sacrifice ou à cette dégradante comédie, jouée jusqu'au dénouement?

Ignore-t-il ce vieil amoureux, dont on ne saurait méconnaître au moins l'expérience, que la femme, dans l'amour, apporte tout ou presque tout, qu'à l'homme qui lui plaît, si déplaisant qu'il soit, son imagination prête des charmes imprévus, et qu'elle peut tout aussi bien embellir le visage le plus disgracieux que l'âme la plus hideuse. N'aime-t-elle que des hommes dignes d'être aimés? Marat a été aimé, des nains, des culs-de-jatte, des lépreux, des eunuques ont été aimés. Combien trouve-t-on de couples bien assortis et agréables à contempler? La laideur malsaine ou bête de la plupart des hommes est-elle moins répugnante que la laideur sénile de la plupart des vieillards?

Voilà ce qu'il devrait penser, ce privilégié, cet élu — et tenir son rang et opposer à tous les préjugés, qu'il dépasse, et à toutes les conventions sociales, qui ne sont pas faites pour lui, l'affirmation de sa supériorité et la protestation de son orgueil.

Mais il doute et il hésite et il craint. Il passe par les sentiments les plus divers et les plus opposés, de l'enivrement à l'angoisse, de l'excès de confiance à l'excès de jalousie. Il souffre puisqu'il aime, mais il souffre plus qu'un homme très jeune, qui ne connaît pas la femme et qui n'a pas encore appris à souffrir.

Pauvre fou, qui ne comprend pas qu'on se hâte de le plaindre pour ne pas avoir à l'envier et qui, sans se préoccuper d'hier ou de demain, devrait savourer les douceurs de l'heure présente! Mais

ses joies et ses succès, quoiqu'il en sente tout le prix, il les empoisonne par cette absurde appréhension du jugement des sots et des méchants, et par la crainte d'être méconnu, trahi, comme si les jeunes eux-mêmes pouvaient y échapper!

Et avec des plaisirs et des douleurs, peut-être également désirables, il continue à aimer, parce qu'aimer, pour lui, c'est vivre, et parce que chaque fleuve suit sa pente et chaque homme son instinct.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Quelques aperçus préliminaires sur la Morale et la Littérature..... 7

I. — La Beauté sexuelle..... 25

II. — Le Caractère..... 77

III. — La Profession..... 101

IV. — Le Don Juan de l'Histoire et de la Légende..... 119

V. — Le Don Juanisme ou l'Art d'être aimé 179

VI. — Le Crépuscule des Vieux..... 233

Association Linotypiste, 23, rue Turgot, Paris (9e)

Librairie ALBIN MICHEL, Editeur, 22, rue Huyghens

ALMERAS (Henri d')

Pourquoi il faut haïr l'Allemagne.. 1

AMANIEUX (Edouard)

L'Armature sociale (préface de Georges RENARD, professeur au Collège de France)..... 1

BARBY (Henry)

Au Pays de l'Epouvante (l'Arménie martyre)..... 1
Avec l'Armée serbe..... 1
Les Extravagances bolcheviques et l'Epopée arménienne..... 1

BIENSTOCK (J.-W.)

Raspoutine..... 1

BINET-SANGLE (Dr)

Le Haras humain..... 1
L'Art de Mourir..... 1

CABANÈS (Dr)

Les Indiscrétions de l'Histoire..... 6
Mœurs intimes du Passé..... 6
Les Morts mystérieuses de l'Histoire 2
Fous couronnés..... 1
Folie d'Empereur..... 1
Balzac ignoré..... 1
Légendes et Curiosités de l'Histoire 5
Une Allemande à la Cour de France 1
Souvenirs d'un Académicien..... 2
L'Histoire éclairée par la Clinique 1

CAILLAUX (Joseph)

Agadir..... 1

CHOISY (Gaston)

L'Allemagne secrète..... 1

DANIEL (Abbé)

Le Baptême de Sang..... 1

DOCQUOIS (Georges)

Nos Emotions pendant la Guerre... 1
Chair innocente..... 1

DUBOIS (Georges)

Le Point d'Honneur et le Duel.... 1

FAVAREILLE (René)

Réforme administrative par l'Autonomie et la Responsabilité des fonctions.....

GALOPIN (Arnould)

Sur le Front de Mer (Prix de l'Académie Française).....

GAYOT (André)

La politique de Demain (préface de M. René VIVIANI, ancien Président du Conseil).....

GIOVAGNOLI (Raphaël)

Spartacus (traduit de l'italien par BIENSTOCK).....

GODCHOT (Cl)

La Fontaine et saint Augustin....

LAFCADIO-HEARN

Le Japon inconnu.....

LEBLOND (Marius-Ary)

Gallieni parle.....

LYSIS

Contre l'Oligarchie financière.....

MAUGARS (Maurice)

Avec la Marocaine (préface du Général DAUGAN).....

MONZIE (de)

Rome sans Canossa.....
L'Entrée au Forum.....

NADAUD (Marcel)

Les Patrouilleurs de la Mer.....

PERCIN (Général)

1914. Les Erreurs du haut Commandement.....

Princesse LOUISE DE BELGIQUE

Autour des trônes que j'ai vu tomber

RAYNAL (Commandant)

Journal de la Défense du Fort de Vaux.....

SEAILLES (Gabriel)

La Guerre et la République.....

WELLS

La Guerre et l'Avenir (traduction de Cecil Georges BAZILE).....

Catalogue franco sur demande

ASSOCIATION LINOTYPISTE, 23, rue Turgot. PARIS. — *Téléph.* Trudaine 61-79.

BINDING SECT. MAY 13 1971

HQ
1208
A45
t.3

Almeras, Henri d'
La femme amoureuse

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY